

TRAVAUX  
DU  
CERCLE LINGUISTIQUE

VOL. XXII

Linguistique et Sémiotique :

Actualité de Viggo Brøndal

Actes du colloque tenu à la Société  
Royale des Sciences, à Copenhague  
les 16 et 17 octobre 1987

*Rédigés par*

Per Aage Brandt

CERCLE LINGUISTIQUE DE COPENHAGUE

---

COPENHAGUE

1989



**Linguistique et Sémiotique :**  
**Actualité de Viggo Brøndal**



TRAVAUX  
DU  
CERCLE LINGUISTIQUE

VOL. XXII

Linguistique et Sémiotique :  
Actualité de Viggo Brøndal

Actes du colloque tenu à la Société  
Royale des Sciences, à Copenhague  
les 16 et 17 octobre 1987

*Rédigés par*  
Per Aage Brandt

CERCLE LINGUISTIQUE DE COPENHAGUE

---

COPENHAGUE

1989

© 1989 LE CERCLE LINGUISTIQUE DE COPENHAGUE

Composé par AN:SATS

Produit par Villadsen & Christensen

Imprimé au Danemark, 1989

ISBN 87-7421-637-6

Distribué par

les Editions C.A. Reitzel,

Nørregade 20,

DK-1165 Copenhagen K,

Danemark

# Indice

Preface de l'éditeur .....	7
<i>Eli Fischer-Jørgensen: L'enseignement de Brøndal et son rôle dans le Cercle Linguistique de Copenhague. Souvenirs personnels .....</i>	9
<i>Claude Zilberberg: Relecture de Brøndal .....</i>	15
<i>Svend Erik Larsen: Brøndal and Bühler .....</i>	39
<i>Jean-Claude Coquet: L'un et le tout. V. Brøndal et le rôle de la quantification dans la sémiotique de l'École de Paris .....</i>	53
<i>Michael Rasmussen: Théories structuralistes dans les années 1930 .....</i>	61
<i>Jean-François Bordron: Transitivité et symétrie du temps. Préliminaires à une sémiotique du temps .....</i>	73
<i>Frans Gregersen: Viggo Brøndal and the linguistic barometer .....</i>	83
<i>François Rastier: De l'universalisme en linguistique .....</i>	95
<i>Ole Togeby: Brøndal's logic and semantics .....</i>	107
<i>Frederik Stjernfelt, Henrik Jørgensen: A Closer Analysis Always Reveals a Difference .....</i>	119
<i>Per Aage Brandt: La sémantique des classes morphologiques .....</i>	137

The first part of the report is devoted to a general  
 description of the country and its resources. It  
 is followed by a detailed account of the  
 various industries and occupations of the  
 people. The report concludes with a  
 summary of the principal facts and a  
 list of the names of the persons who  
 were engaged in the work.

The second part of the report is devoted to a  
 description of the various industries and  
 occupations of the people. It is followed  
 by a detailed account of the various  
 occupations and industries of the people.  
 The report concludes with a summary of  
 the principal facts and a list of the  
 names of the persons who were engaged  
 in the work.

The third part of the report is devoted to a  
 description of the various industries and  
 occupations of the people. It is followed  
 by a detailed account of the various  
 occupations and industries of the people.  
 The report concludes with a summary of  
 the principal facts and a list of the  
 names of the persons who were engaged  
 in the work.

# Linguistique et Sémiotique: Actualité de Viggo Brøndal

## Préface de l'éditeur

L'anniversaire des cent ans du linguiste danois Viggo Brøndal (1887-1942), cofondateur, avec Louis Hjelmslev, du Cercle Linguistique de Copenhague (1931) de la revue *Acta Linguistica Hafniensia* (1939), et auteur d'un ensemble de travaux de linguistique générale qui n'a jamais cessé d'intriguer et d'inspirer les recherches linguistiques et sémiotiques – notamment ses livres *Ordklasserne*, 1928 (tr. fr. *Les Parties du Discours*, 1948); *Morfologi og syntaks*, 1932; *Essais de Linguistique Générale*, 1943; et *Præpositionernes Theori*, 1940 (tr. fr. *Théorie des Prépositions*, 1950)\* – coïncidant avec l'Année d'interaction culturelle France-Danemark, un colloque a été organisé par les Cercles linguistique et sémiotique de Copenhague, les 16 et 17 octobre 1987, à la Société des Sciences - Det Kongelige Danske Videnskabernes Selskab –, dont la générosité et l'hospitalité ont permis la réalisation de ce projet.

Le professeur A.-J. Greimas avait accepté de venir ouvrir solennellement ce colloque, et il a évoqué l'importance qu'a eue la pensée de Viggo Brøndal pour ses propres recherches, en particulier au moment de rédiger sa *Sémantique structurale* (1966) et pour ses réflexions sur la quantité (à partir du fameux article de Brøndal, *Omnis et totus*, 1937 (1943)\*\*). Une centaine de chercheurs on manifesté leur intérêt par leur présence. Les participants-exposants français étaient (dans l'ordre des exposés): Cl. Zilberberg, J.-Fr. Bordron, M. Hammad, J.-Cl. Coquet, P. Fabbri et Fr. Rastier. Les exposants danois étaient: S. E. Larsen, F. Gregersen, M. Rasmussen, O. Togeby, E. Fischer-Jørgensen, F. Stjernfelt, Henrik Jørgensen et P. Aa. Brandt.

Ces trois derniers assuraient, avec J. Katlev, l'organisation pratique du colloque, et ils tiennent à remercier tous les participants de leur enthousiasme, qui a fait de cette rencontre, des débats et de la convivialité, un événement désormais lié à la mémoire du grand linguiste.

Cet anniversaire fut d'ailleurs l'occasion de réaliser un numéro spécial de la revue *Langages*, «*Actualité de Brøndal*», rédigé par S.E. Larsen (no. 86, juin 1987), qui venait de soutenir sa thèse d'État sur l'oeuvre de Viggo Brøndal: *Sprogets geometri*, Odense, janvier 1987.

Le présent volume reprend la plus grande partie des exposés de ce colloque

---

\* S.E. Larsen a publié une grande bibliographie commentée des travaux de Viggo Brøndal dans *The Semiotic Web '86. An International Yearbook*, Thomas A. Sebeok and Jean Umiker-Sebeok (eds.), Berlin: Mouton de Gruyter, 1987.

\*\* L'article de A.-J. Greimas, *Comment définir les indéfinis?*, (1963), est republié avec celui de Viggo Brøndal, et muni d'un avant-propos, *Sur la quantification*, de Per Aage Brandt, dans Documents VIII, 72, 1986, Actes Sémiotiques, E.H.E.S.S.-C.N.R.S., Paris.

(à savoir ceux qui nous sont parvenus) et peut être considéré comme ses Actes. L'ensemble présente, comme le colloque lui-même, un caractère de dialogue et de contrepoint entre plusieurs traditions ou »familles de questions«. Signalons à cet égard, premièrement, celle qui concerne la tension inhérente à toute réflexion *linguistique* qui voudrait arriver à théoriser à la fois le syntaxique, la proposition, la phrase, et d'autre part le morphologique, le mot et ses classes, les flexions, et qui se voit confrontée à une réalité offrant apparemment deux types d'organisation radicalement séparés et non-homogénéisables. Signalons, en second lieu, celle qui marque la problématique *sémiotique* actuelle, et qui oppose une approche méthodologique visant avant tout la construction du sens comme objet inséparable de sa théorie, et d'autre part une approche cognitive ouverte pour qui le sens »existe« dans le magma inter-culturel qui sous-tend toute vie humaine et qui l'informe selon ses propres lois, contraintes et principes de forme.

Le »style« du travail de Brøndal lui a permis de garder toute son actualité par rapport à ce vaste domaine. Pour s'en convaincre, il suffit de prendre – comme l'ont fait les auteurs que nous avons le plaisir de présenter dans ce volume – les idées qui foisonnent à travers son oeuvre comme autant de questions restant en général ouvertes – et pour longtemps.

*Per Aage Brandt*

# L'enseignement de Brøndal et son rôle dans le Cercle Linguistique de Copenhague. Souvenirs personnels

*Eli Fischer-Jørgensen*

J'ai longtemps hésité avant d'accepter de faire une communication dans le cadre de ce colloque. Il est vrai que dans ma jeunesse je me suis vivement intéressée à la linguistique générale, et que j'ai donc étudié aussi les théories de Brøndal, surtout sa subdivision de la grammaire. Mais depuis de nombreuses années, je m'occupe presque exclusivement de phonétique; et je ne suis donc pas capable de faire une communication scientifique sur l'oeuvre de Brøndal.

Mais j'ai pensé qu'il pourrait être d'un certain intérêt de vous présenter quelques souvenirs portant sur l'enseignement de Brøndal et sur son rôle au Cercle Linguistique de Copenhague. Je voudrais aussi vous prier de bien vouloir excuser mon français, dont l'étude comme matière secondaire remonte à il y a plus de 50 ans. Mon français est donc encore plus rouillé que ma compétence en linguistique générale.<sup>1</sup>

A l'époque où je faisais mes études, c'est-à-dire dans les années trente, il y avait un assez grand nombre d'étudiants de français, mais seulement deux professeurs, Kristian Sandfeld et Viggo Brøndal, et trois assistants, dont deux enseignaient la traduction du danois et un troisième l'ancien français; en outre, il y avait un lecteur français. Il n'y avait pas de programme d'études fixe et aucun examen intermédiaire; mais certains cours étaient répétés à intervalles assez réguliers. Ainsi, tous les trois ans, Brøndal faisait un cours de phonétique historique du français, suivi d'un cours de morphologie historique, mais ces cours s'adressaient à ceux qui avaient le français comme matière principale. Les autres cours n'étaient pas répétés. Mais j'ai eu la chance que, durant mes années d'études, Brøndal ait fait un cours de phonétique (en 1932) et un cours sur la grammaire du français moderne (en 1934). Ce qui a rendu ces cours particulièrement intéressants, c'est que le maître y a présenté ses propres théories, ce qu'il ne faisait pas souvent.

Le cours de phonétique était tout à fait différent des cours que j'avais suivis sur la phonétique allemande et (chez Sandfeld) sur la phonétique française. Déjà l'introduction sur l'histoire de la phonétique était typique de Brøndal. Il parlait longuement d'Aristote et des vieux Indiens, mais ne consacrait à toute la période subséquente que quelques minutes. (D'ailleurs, il commençait presque tous ses cours en parlant d'Aristote.) Il va de soi qu'il donnait

---

1) mais il a été repoli pour cette occasion par des collègues plus compétents.

aussi les informations traditionnelles sur la physiologie des sons, tout en présentant ses propres théories sur la phonologie. Dans mes notes de ce cours de 1932, je retrouve presque tout ce qu'il a écrit quelques années plus tard (en 1936) dans les articles »Sound and phoneme« et »La structure des systèmes vocaliques«. Brøndal a toujours laissé mûrir ses idées pendant des années avant de les publier.

Comme il le fait dans son livre *Morfologi og syntax* de la même année, il place la phonétique et la phonologie dans le système qu'il propose de la grammaire, dans lequel il souligne l'opposition entre système (phonologie et morphologie) et rythme (phonétique et syntaxe), opposition qu'il identifie à l'opposition saussurienne entre langue et parole. Ce n'est que beaucoup plus tard (en 1942, dans son article »Délimitation et subdivision de la grammaire«) qu'il remplace »phonétique« par »prosodie« et qu'il semble vouloir exclure de la grammaire la description physiologique et acoustique des sons.

Il définit le phonème comme un type de son, un symbole constant auditif élémentaire représentant la synthèse d'une partie extérieure et d'une partie intérieure, et il explique cette définition d'une manière plus détaillée dans son cours que dans les ouvrages publiés. Il dit qu'une définition du phonème comme quelque chose de purement extérieur serait incompatible avec l'essence de la langue et séparerait la phonologie de la morphologie d'une manière peu naturelle. De plus, il ne serait pas possible d'expliquer la fonction expressive des sons dans le langage poétique. Car le côté intérieur, le contenu des phonèmes, qui est d'ordinaire potentiel, se manifeste selon Brøndal dans les mots expressifs et imitatifs et dans la synesthésie. La définition qu'il donne des voyelles à l'aide des catégories soi-disant symboliques, utilisant la terminologie high-low, front-back, semble se rapporter au côté extérieur, même si Brøndal souligne qu'on doit les entendre comme des concepts très abstraits. Mais dans le cours de 1932 il ne dit pas high-low, mais mince-large. Il dit même que si la voyelle *i* est clair, mince et aigu, cela n'est pas à cause de sa qualité physiologique et acoustique, c'est au contraire le contenu du symbole *i* qui requiert une manière particulière de sa production. D'ailleurs, Brøndal n'est pas le seul à définir le phonème comme une unité à deux faces. C'est là aussi une idée fondamentale chez Roman Jakobson, qui considère le phonème comme un signe. Mais bien que Jakobson s'intéresse aussi beaucoup à la valeur expressive des phonèmes, il n'utilise pas ces valeurs pour trouver le contenu des phonèmes, mais soutient que le contenu des phonèmes consiste seulement en leur soi-disant altérité, c'est-à-dire en ce qu'ils sont différents.

Dans le cours de phonétique comme dans ses articles, Brøndal a présenté son système bien connu d'oppositions avec des niveaux de complexité différents et avec des classes de solidarité. Il a établi également le système des voyelles dans la figure dont il s'est toujours servi, à savoir:

<i>i</i>		<i>u</i>
	<i>a</i>	
<i>ɛ</i>		<i>ɔ</i>

avec *i*, *u*, *ɛ*, *ɔ* dans les quatre coins et *a* au centre, position qui est en contradiction avec les descriptions traditionnelles physiologiques et acoustiques. Ce placement s'explique peut-être en partie par le fait que c'est là le placement donné par Aristote (selon la présentation de Brøndal), en partie par le fait que dans la dimension expressive dominante de clair-sombre (correspondant à la hauteur des formants supérieurs des voyelles) on trouve *a* dans une position plutôt intermédiaire.

Dans son cours de phonétique, Brøndal présente aussi un système de consonnes qu'il n'a pas mentionné plus tard, avec les dentales comme antérieures, les labiales comme postérieures et les vélares comme intermédiaires, système qui semble se baser sur la dimension clair-sombre et qui fait aussi penser à Roman Jakobson (mais dans les deux cas – c'est-à-dire le phonème comme signe et la description des consonnes – les idées de Jakobson sont publiées plus tard).

Tout cela était pour nous, les étudiants, bien nouveau et excitant.

Le cours de 1934-35 sur la grammaire française consistait presque exclusivement en une exposition des idées propres à Brøndal. Dans ce cours aussi, il a identifié rythme et parole. Trois ans plus tard, dans son article «Langage et logique» il introduit le concept de «discours», défini comme «intentionnalité», et ici le discours est identifié au rythme et distingué de la parole, alors que dans son dernier article de 1942, il identifie de nouveau rythme et parole et ne parle plus de discours. Donc, il n'a jamais réussi à se libérer de la confusion entre syntagmatique et parole qui rend son système de grammaire si difficile à accepter, bien que dans son dernier article il s'approche d'une distinction pour ce qui est de la phonétique.

Le contenu du cours de grammaire correspond plus ou moins à la première partie de son livre *Morfologi og syntax*, dans la mesure où Brøndal critique les définitions traditionnelles des parties du discours et des catégories grammaticales, définitions basées sur leur fonction syntaxique, et qu'il souligne l'indépendance de la morphologie. De même, comme dans son livre, il définit les parties du discours à l'aide des quatre catégories logiques *relator*, *relatum*, *descriptor*, *descriptum* (interprétation des catégories aristotéliennes relation, substance, qualité, et quantité). Mais en plus, il décrit les différentes catégories flexionnelles, définissant les cas et les formes fondamentales des verbes par les quatre catégories employées pour la définition des parties du discours, tandis que temps, mode et aspect sont définis à l'aide de catégories plus spécifiques. Il donne une description particulièrement détaillée de la flexion ver-

bale, et c'est la seule section de son cours où il rend compte de théories d'autres linguistes.

Dans sa description des parties du discours, Brøndal a donné des exemples du système synonymique de certaines classes comprenant un nombre de membres assez restreint, à savoir les pronoms réfléchis, les possessifs, les adverbes, les conjonctions copulatives, les situatives et les prépositions du français, placés dans son schéma favori, mais sans commentaires. Cela a donc semblé à nous autres auditeurs assez énigmatique. Le système des prépositions est le seul qu'on puisse comparer à un exposé publié (dans son livre sur la théorie des prépositions, 1942). Le schéma donné dans le cours de 1934 et celui du livre de 1942 sont à peu près identiques.

C'était donc un cours très différent des cours traditionnels, pas facile à comprendre et encore moins à évaluer. Nous n'avons pas tout compris, mais nous étions impressionnés par la beauté et l'audace de ses idées.

Brøndal aussi bien que Sandfeld présentaient normalement des interprétations de textes littéraires, mais leurs méthodes étaient complètement différentes. Sandfeld donnait presque exclusivement des analyses syntaxiques, avec des observations très fines, – mais sans parler de l'auteur, du contenu du texte ou de sa valeur littéraire. Brøndal, au contraire, donnait toujours une très longue introduction sur la vie de l'auteur et sur sa place dans l'histoire des idées. Brøndal choisissait presque toujours des textes philosophiques: le *Discours de la méthode* de Descartes, les *Pensées* de Pascal, les *Lettres philosophiques* de Voltaire; et quand, pour une fois, il a choisi Victor Hugo, c'était la »Préface de Cromwell« et non le drame lui-même; il s'agissait donc des idées du romantisme. Son commentaire du texte consistait surtout en des renseignements sur les personnes, les livres et les événements historiques mentionnés dans le texte et sur la signification et l'étymologie de quelques mots, surtout des termes philosophiques. De l'histoire de la littérature ou des valeurs stylistiques du texte il n'y avait pas mention.

Les introductions des cours littéraires de Brøndal témoignaient d'une connaissance profonde de l'histoire de la pensée humaine, et sa présentation était à la fois élégante et passionnée. Aujourd'hui, 50 ans après, et même si tous les détails sont oubliés, je garde un souvenir très vif de l'enthousiasme avec lequel j'ai suivi ces cours.

Pour s'initier à la littérature il fallait suivre les cours du professeur de littérature comparée (à l'époque c'était d'abord Valdemar Vedel et à la suite Paul Rubow). Mais les cours de Vedel n'étaient que rarement destinés spécialement aux étudiants, mais plutôt à la bourgeoisie copenhagoise francophile, représentée par des dames avec de grands chapeaux. Le même était le cas pour les cours du lecteur français. Les étudiants n'étaient pas très satisfaits de cet arrangement, et comme membre du conseil des étudiants (je crois que c'était en 1934) j'ai formulé (en collaboration avec un autre membre du conseil) une lettre adressée à Brøndal et à Sandfeld, critiquant l'organisation de l'enseignement de la littérature française, que nous avons qualifiée d'inférieure à celle

de toutes les autres langues modernes. Sandfeld n'a pas réagi, mais Brøndal a été furieux. Il m'a demandé de venir le voir, et il m'a reçue en disant: «Vous m'avez envoyé une lettre impertinente» (à ce temps-là on ne pouvait pas se permettre de critiquer les professeurs!). Nous avons eu une dispute acharnée, où j'ai défendu le point de vue des étudiants, mais je crois que nous avons su, tous les deux, goûter le plaisir d'une dispute animée, et il ne m'a pas gardé rancune. Le seul résultat a été que le semestre suivant Brøndal a choisi la poésie de Victor Hugo. L'introduction était brillante comme toujours, mais l'interprétation des poèmes était ennuyeuse. Donc nous ne lui avons jamais plus demandé de faire des cours sur des sujets qui n'étaient pas de son intérêt personnel.

Dans ses cours, Brøndal était assez réservé. Il a toujours commencé en s'adressant à l'audience par les mots »mine tilhørere!« (mes auditeurs'), accompagnés par une légère inclination de la tête. On n'osait pas l'interrompre ou poser des questions. Mais il s'intéressait sincèrement à ses étudiants et à leur travail, et dans les conversations privées il était aimable et prêt à donner de bons conseils; il savait aussi écouter.

Brøndal aimait la discussion, et il était un membre très actif de plusieurs associations de philologie, de philosophie et de linguistique. J'ai connu surtout son activité dans le Cercle linguistique, fondé en 1931, et dont il a été un des membres fondateurs. Moi-même, j'ai été admise en 1933. Je dis »admise« car, bien que Hjlemslev dans son rapport de l'activité du Cercle (1951) l'ait décrit comme »dominé par un esprit d'une égalité poussée jusqu'à l'extrême«, les étudiants devaient être recommandés par un professeur d'université pour être admis.

Brøndal a été membre du bureau du Cercle depuis le début jusqu'à sa mort, et il a été président de 1934 à 1937. Il était un membre très actif. Dans les Bulletins du Cercle numéros V-VII (couvrant les années 1938-41) on trouve les noms des membres présents et on constate que Brøndal a été présent à 21 des 24 séances, et qu'il a pris part à la discussion dans toutes ces séances avec une seule exception. Au cours de toute la période de 1931 jusqu'à sa mort en 1942 il a donné 11 communications et 9 rapports ou comptes rendus.

Selon les statuts du Cercle, son but était de »favoriser et d'organiser les études dans le domaine de la linguistique générale et systématique et d'encourager la collaboration des linguistes danois entre eux et avec les linguistes étrangers et leurs organisations«. De fait, le Cercle a eu une influence décisive sur le développement de la linguistique au Danemark.

On a considéré comme très importantes les relations internationales, et Brøndal était un membre très actif de la commission bibliographique. A chaque séance du Cercle, dont il y avait au moins 4 par semestre, on a présenté les livres nouveaux et donné des comptes rendus oraux. En plus, normalement un ou deux membres donnaient chacun une communication, suivie de discussions, d'ordinaire très animées. Les séances commençaient à huit heures et duraient presque à minuit, et parfois jusqu'à minuit passé, avec une pause très brève où on a bu de l'eau gazeuse. Cette activité a continué pendant toute la guerre. A minuit, donc, la plupart des participants ont monté leur bicyclettes

pour rentrer chez eux par les rues obscures. Comment Brøndal et Hjelmslev, qui n'allaient pas en bicyclette, se débrouillaient pour rentrer, je ne sais pas. Peut-être y avait-il un train tardif.

Tout le monde prenait part aux discussions, mais elles étaient surtout animées par Hjelmslev et Brøndal. Ils savaient découvrir les perspectives générales des sujets les plus spéciaux. Ainsi la discussion touchait le plus souvent aux grands problèmes généraux de la linguistique, et comme Brøndal et Hjelmslev avaient des opinions très différentes concernant ces questions, et comme tous les deux étaient doués d'une intelligence tranchante et un don remarquable pour la discussion, tout s'est passé sur un niveau intellectuel très haut. Beaucoup d'entre nous ont considéré ces séances comme les points culminants de notre vie scientifique. Assister à ces discussions était un plaisir intellectuel des plus exquis.

On peut se demander pourquoi Brøndal n'a pas eu plus d'influence sur la linguistique danoise après sa mort prématurée, et pourquoi même ses adhérents les plus dévoués, Knud Togeby et Paul Diderichsen, se sont détournés de ses idées pour s'adhérer à la glossématique de Hjelmslev. Cela s'explique en partie par le caractère apriorique de la théorie de Brøndal. C'était une construction élégante et impressionnante, mais basée sur son intuition personnelle et très difficile à appliquer pour ses élèves au moment où il n'avaient plus que ses ouvrages écrits pour se guider. (Comment comprendre, par exemple, que la même définition catégoriale pouvait être appliquée à l'infinitif, à l'ablatif et au pronom?)

La grande influence de Brøndal de son vivant dépendait surtout de sa personnalité, qui me fait toujours penser à Roman Jakobson. Ils avaient beaucoup en commun, et ils étaient liés par une amitié sincère. Selon la typologie de Kretschmer, Brøndal et Roman Jakobson étaient évidemment des types pycniques, tandis que Hjelmslev était leptosome. Les personnes du type leptosome sont effilées, de haute taille et avec un menton reculant, mentalement introverties, ayant des difficultés de contact, et poursuivant acharnement la même idée, tandis que les personnes du type pycnique, selon Kretschmer, sont de taille assez corpulente, ayant le cou court, et une tête large; mentalement elles sont extroverties, ouvertes, de tempérament vif, et pleines d'idées.

Mais il faut ajouter que dans leur production écrite, Brøndal et Roman Jakobson diffèrent radicalement. Jakobson avait la plume facile et n'hésitait pas à publier ses nombreuses idées sur un grand nombre de sujets divers. La dernière fois que je l'ai vu (il avait alors 83 ans) il m'a dit: »J'ai 17 articles sous presse pour le moment«. D'autre part, Brøndal n'a pas beaucoup publié. Il formulait et reformulait ses idées, comprimait ses arguments, et ciselait son style avant de présenter au public ses écrits. Brøndal n'avait pas non plus la sensualité de Roman Jakobson, sa faculté de jouir de tous les aspects de la vie. Brøndal se tenait à l'aspect spirituel.

Néanmoins, la personnalité de Brøndal était beaucoup plus riche et pleine de vie qu'on pourrait le croire d'après ses ouvrages. Je ne suis pas seule à considérer comme un privilège d'avoir connu Viggo Brøndal.

# Relecture de Brøndal

Claude Zilberberg

Ce qui est clair comme *passage*  
est obscur comme *séjour*

P. Valéry

C'est bien évidemment un grand honneur que d'être invité à prendre la parole devant vous, en raison comme je l'ai indiqué dans mon étude des présupposés des »formes de relations«,<sup>1</sup> de la haute tradition linguistique, peut-être exceptionnelle, du Danemark. En effet, bien des pays seraient honorés de compter comme l'un des leurs l'une ou l'autre de ces deux grandes figures contemporaines V. Brøndal et L. Hjelmslev: le Danemark, lui, a connu les deux – sans oublier le limpide O. Jespersen. C'est également être invité à intervenir dans un véritable débat, à savoir la confrontation entre Brøndal et Hjelmslev. En effet, chacun aura remarqué que pour la plupart des contributeurs du numéro de la revue *Langages* il est autant question de l'un que de l'autre, que l'un ne saurait être envisagé sans l'autre. Ce duel, vous le savez mieux que quiconque, fut aussi l'un contre l'autre, et cette disposition conduira notre propos en ce sens que l'affrontement doit quelque chose à l'aveuglement et qu'il nous incombe d'en tirer *a posteriori* le meilleur parti possible, c'est-à-dire, d'une part, de ne pas contribuer à son entretien en nous dégageant des exclusives, des simplifications et, d'autre part, de prendre comme critères d'évaluation des réponses développées, des hypothèses offertes à profusion, les questions mêmes qui les inspirèrent.

Nous nous étions efforcé dans notre article de modérer cet antagonisme en proposant des éléments d'une grande généralité susceptibles de dire au moins dans un langage commun cette différence et d'opérer entre les deux grands efforts de systématisation une conversion, mais ici seulement monétaire, et d'être à terme en mesure de les changer, de les échanger non plus l'un contre l'autre, mais l'un pour l'autre. Nous ne reviendrons pas sur ces hypothèses qui feraient de chaque système proposé (Brøndal, Hjelmslev, Jakobson-Greimas, Thom-Petitot) un »point de vue«.

Que les relations personnelles entre les deux grands linguistes aient présenté des aspects désagréables – ainsi que M. Rasmussen l'a montré – c'est probable et c'est banal, mais sans espérer changer l'opposition en complémentarité,

---

1. *Relation et rationalité* in *Actualité de Brøndal*, sous la direction de S.E. Larsen, *Langages*, n° 86, juin 1986, pp. 59-77.

nous pensons que cet antagonisme peut devenir une ressource, une source, de réflexion tout à fait positive.<sup>2</sup> Et à cet égard, les difficultés rencontrées par Brøndal sont à rapporter et à mesurer à la problématique courageuse et originale qui est la sienne.

Dans cette confrontation entre Hjelmslev et Brøndal, les modalités véridictoires permettent d'éviter les simplifications abusives. La force de Hjelmslev, sa place assurée dans l'histoire de la linguistique et dans celle de la pensée aux côtés des plus grands – ce qui n'est pas encore tout à fait le cas – tiennent, sous bénéfice d'inventaire, aux deux points suivants:

– à son rôle de gardien, de garant de la continuité linguistique – ce dont nous pouvons lui donner acte;

– aux *Prolégomènes*, ouvrage grâce auquel on a le sentiment de savoir de quoi l'on parle.<sup>3</sup> Même si une radiographie de ce «discours de la méthode» manque encore qui découvrirait des beautés et des faiblesses cachées.

Mais à ce double titre il est clair qu'on remarque chez le fondateur de la glossématique une dérive hégélienne fâcheuse, une tentation du «savoir absolu», une fascination pour la terminativité: l'univers qui se déploie est un univers vide, vidé de questions; il ne resterait que des points de détail à résoudre. L'avancée de Hjelmslev donne souvent l'impression de s'effectuer sans rencontrer d'obstacle, ou en recourant au cadre greimassien sans rencontrer d'*anti-sujet* ou d'*anti-objet* consistant. Du point de vue sémiotique, Hjelmslev, qui a pourtant, et de notre point de vue avantageusement, placé le principe de participation plus haut que le principe d'exclusion, divise toujours l'objet: d'un côté le «bon objet», la forme, le schéma, de l'autre le «mauvais objet», la substance, confié à des disciplines subalternes et auxiliaires, la sémantique et la phonologie. Cet imaginaire dynamique, narratif au sens de Greimas, que Hjelmslev a tout à la fois senti et contenu, revient marquer la théorie.

Bref, un univers de certitude face à celui de relative incertitude de Brøndal. Selon un mode de raisonnement, plus «rythmique» que strictement déductif, que nous retrouverons plus loin, la réponse pour Brøndal ne semble pas anéantir tout à fait la question. L'ambiance épistémologique est dominée par l'affirmation de l'originalité et de l'autonomie de la syntaxe, par l'attachement au nom propre comme primitive, le recours à l'intentionnalité comme clef du discours, enfin par ces systèmes qui interfèrent, se jettent les uns en travers des autres.<sup>4</sup>

Notre propos prendra, malgré lui, une allure paradoxale: la grandeur de Brøndal n'est pas, comme celle de Hjelmslev, de l'ordre du *parce que*, mais de l'ordre du *bien que*: les objections justifiées qui lui sont adressées n'entament en rien ce que R. Char appellerait sa place de «grand astreignant»: il est tou-

2. Avec l'inconvénient de profiter après-coup de ces déchirements et de ces tensions.

3. Cette remarque va bien au-delà du système de définitions qui clôt l'ouvrage.

4. Les mots affectonnés de Brøndal: «rythme», «compensation», «équilibre», «stabilisation»,... se situent clairement sur une isotopie dynamique.

jours là. Sa force n'est pas argumentative, mais tient davantage de la résistance aux objections. Peut-être précisément en raison de cet art d'installer et de garder bien en vue les difficultés.

Nous aimerions compléter l'étude que nous avons donnée à Langages et réagir aux autres contributions. V. Brøndal a fait appel à trois appareils, à trois dispositifs conceptuels: les »concepts génériques«, les »formes de relations«, auxquelles Greimas a fait appel dans *Sémantique structurale*, et les »espèces de relations«. Nous laisserons de côté le principe de non-contradiction, sans doute trop fort et nous lui substituerons celui d'homogénéité, mais là encore nous le modérerons: nous ne pensons pas que l'alternative soit entre homogénéité et hétérogénéité, mais entre une homogénéité absolue et peut-être fictive d'une part et une hétérogénéité relative et peut-être avantageuse.

Mais cet examen a également une résonance épistémologique certaine: bien des réponses que l'on avance sont dans la dépendance de l'espace conceptuel que l'on se donnera – explicitement ou non. Que si l'on se donne un champ conceptuel unique, chaque dispositif conceptuel tend à expulser les autres modèles de compréhension. Par contre, si l'on se donne un espace multiple ou stratifié, plusieurs dispositifs conceptuels peuvent subsister à la condition toutefois d'être dûment situés. Il nous semble que la première démarche soit plutôt celle de Hjelmslev, la seconde plutôt celle de Brøndal.

## 1. Hiérarchie ou pluralité ?

Dans la grande étude intitulée *La stratification du langage*, Hjelmslev présente la division entre *plan du contenu* et *plan de l'expression* comme première, celle entre *forme* et *substance* comme seconde,<sup>5</sup> sans indiquer l'étape suivante. Nous suggérons d'installer au troisième rang la distinction *système/procès*, mais la leçon de Brøndal met en cause le singulier affectant le concept de système: ce qui fait sens, ce n'est pas la mise en jeu d'un seul système, ni même la co-présence (banale) dans l'énoncé ou le discours de plusieurs systèmes, mais l'interaction des systèmes les uns envers les autres.<sup>6</sup> A supposer qu'on se donne comme raison, visée ou fiction, un système des systèmes, pour Hjelmslev le terme à penser est le premier parce qu'il régit, pour Brøndal les seconds parce qu'ils résistent... Cette problématique, qui déplace l'accent de la systémativité vers l'intersystémativité, de l'intra- vers l'inter-, peut être graduée:

5. L. Hjelmslev, *Essais linguistiques*, Paris, Les Editions de Minuit, 1971, p. 52.

6. Sans doute Brøndal lui-même affirme: »Pour moi, le système des relations du langage est un et indivisible: (...)« in Langages, p. 25. Mais les trois appareils conceptuels (les »concepts génériques«, les »espèces de relations«, les »formes de relations«) auxquels Brøndal a recours restent hétérogènes les uns aux autres, comme le soulignent H. Jørgensen et F. Stjernfelt, *Substance, substrat, structure*, ibid. p. 87.

- dans le cas plus simple, celui de la monographie, on s'en tient à des relations intra-systémiques qu'on suppose aveugles et cloisonnées;

- les relations intersystémiques sont avouées sur la base d'imbrications, d'intrications depuis longtemps constatées, mais sur la base d'un deux-à-deux: le *genre* et le *nombre*, le *temps* et l'*aspect*,... même si la relation de structure est loin, dans chaque cas, d'être claire;

- les relations intersystémiques sont généralisées, mais soit de façon lâche, c'est-à-dire sous le signe de la facultativité,<sup>7</sup> soit de façon contraignante, c'est-à-dire moyennant de strictes relations de dépendance. Soit encore les deux ensemble: ainsi le parcours génératif exposé dans *Sémiotique I* se présente comme une solution moyenne: les structures narratives sont fortement contraintes pour ce qui regarde le passage des structures profondes aux structures de surface, tandis que la relation entre structures narratives et structures discursives est plus fluide.<sup>8</sup>

En reprenant la terminologie de Saussure, un système considéré est, à l'échelle qui est la sienne, porteur d'une signification: c'est dans sa relation à d'autres systèmes qu'il devient porteur de valeurs. Et sur ce point Brøndal et Hjeltslev diffèrent moins par les réponses que par le style qu'ils donnent à ces réponses. Pour Hjeltslev, nul doute que la langue n'impose au réel une rationalité valide qui est celle du schéma linguistique; l'image motrice, si l'on ose dire, est celle du puzzle: chaque pièce possède de droit une place exclusive, mais dans *La théorie des morphèmes* l'ajustement des systèmes reste bien délicat, sinon même laborieux: la liste des dimensions ultimes, la *relation*, l'*intensité*, la *consistance*, la *réalité*, apparaît quelque peu hétéroclite et, révérence et mesure gardées, ...brøndalienne.

Si nous reprenons la distinction chère à Péguy du *tout fait* et du *se faisant*, le se faisant auquel Brøndal se tient est un point de vue, une »fenêtre« permettant, sinon de voir, du moins d'entrevoir un travail de réflexion en son effort même, tandis que le *tout fait*, le tour définitif, auquel Hjeltslev pensait atteindre, dérobe et cache souvent des difficultés non surmontées. Face à la maîtrise de Hjeltslev, objectivée dans le requisit de l'*homogénéité*, l'univers de Brøndal garde quelque chose de foisonnant, de jaillissant que nous devons maintenant prendre en considération.

## 2. Une ambiguïté avantageuse ?

Dans l'article intitulé *Actualité de Brøndal*, nous espérons avoir montré que les »formes de relations« étaient susceptibles d'une prise en charge par des

7. Dans ce cas, la constellation hjeltslevienne, définie comme relation entre deux variables, recouvrerait utilité et dignité.

8. D'une manière générale, la difficulté ne porte ni sur la nécessité ni sur la facultativité, mais sur leur commerce.

catégories générales<sup>9</sup> qui les rendaient comparables aux grandes tentatives de formalisation connues, en ce sens que les unes comme les autres apparaissent comme des effets de sens, des perspectives, sans que rien ne fût perdu de leur vertu heuristique. Nous pensons qu'un effort comparable peut et mérite d'être tenté à propos des »concepts génériques«.

### 2.1. Anatomie des »concepts génériques«

Sous la plume des commentateurs, la teneur que leur suppose Brøndal et la valeur de primitive qu'il leur attribue restent difficiles à entendre. Relativement à la teneur, les catégories de la *relation* et de la *description* se délimitent réciproquement assez mal alors que c'est pour ainsi dire ce qu'on leur demande... et l'on pourrait par exemple se demander si la *description* ne comporte pas des indices *relationnels*, ou bien encore, en recourant à la terminologie de Hjelmslev, si la *relation* n'est pas *intensive* et la *description extensive*. Pour chaque paire de fonctifs, le *nom de nombre* (*D*) et l'*adverbe* (*d*) d'une part, le *nom propre* (*R*) et la *préposition* (*r*) d'autre part, leur initialisation n'est certainement pas établie à partir de la procédure de la *commutation* dans laquelle Hjelmslev voyait la voie d'accès exclusive au fait linguistique.<sup>10</sup> Nombreux sont ceux qui pensent que cette procédure n'est peut-être pas aussi certaine que Hjelmslev l'affirmait, mais s'en dispenser totalement pour jeter les fondements d'une classification des »parties du discours« procède de cette »méthode apriorique« qui est vigoureusement critiquée dans l'étude intitulée *La structure morphologique*.<sup>11</sup> En second lieu, la même négligence du fait fonctionnel rend les »produits« de la combinatoire peu recevables: le verbe serait sous-tendu par la formule *rd* et associerait l'adverbe et la préposition, mais la dépendance du contenu morphématique du verbe (le temps, le mode, l'aspect, la personne et la voix) à l'égard de ses constituants supposés reste, ainsi que le remarque Hjelmslev dans une note sévère, obscure;<sup>12</sup> le nom ayant pour formule *Rd* »s'indistinguerait« du verbe sur la base d'une catalyse de l'adverbe *d* à partir de chacune de ces entités.

Si Brøndal prend tant de liberté avec la pratique linguistique courante et les acquis de la continuité linguistique, c'est qu'il tient à s'inscrire non pas dans une seule continuité, mais dans une double continuité: la continuité linguistique et la continuité philosophique.

9. Du point de vue terminologique, si un fait de structure n'est attesté que dans un plan, celui du contenu ou celui de l'expression, on pourrait le qualifier d'universel; s'il est attesté dans les deux plans - ce qui est l'hypothèse centrale de la glossématique - il serait général. La distinction figuratif/figuratif a pour nous le même champ de validité puisqu'elle affilie le figuratif au général et le figuratif à l'universel.

10. C'est ainsi qu'il écrit: »*Et les logiciens négligent par là même la commutation, la relation fondamentale qui est la clé même de la compréhension des langues au sens linguistique du mot*«. (in *Essais linguistiques*, op. cit., p. 41).

11. *ibid.* p. 126.

12. *ibid.* p. 178.

## 2.2. Une double allégeance ?

Nous ne nous étendrons pas sur ce point. Qu'une étude puisse prendre pour titre *Langage et logique*,<sup>13</sup> fasse droit à la copule *et* ainsi qu'à la sorte d'équivalence qu'elle induit est déjà significatif. Mais si l'on s'interroge sur l'argumentation qui la soutient, il semble que cette dualité soit interne à la langue elle-même ou plutôt à un chiasme qui empêche la langue de se refermer sur elle-même. La langue semble pour Brøndal clivée: d'une part la morphologie qui constitue un système autosuffisant, transcendant mais selon le modèle durkheimien, et en mesure d'informer la pensée; d'autre part le discours, ordonné par son *intention* et heureusement défini: *«Le discours, en ce sens, est une totalité rythmique, un ordre dans le temps (donc irréversible) où chaque élément (phonique ou sémantique) prend sa place et joue le rôle qui dépend de cette place.»*<sup>14</sup> et cette fois le discours n'est plus du côté de Durkheim et Saussure mais, ouvertement, du côté de Husserl et du sujet énonçant (Coquet). L'indépendance de la syntaxe (le *discours-intention*) à l'égard de la morphologie (la *langue-système*), sur laquelle Brøndal revient si fréquemment et surtout si instamment, signifie que le sujet, par un chiasme avantageux, se meut dans un cercle morphologique, globalement prescriptif, duquel il s'échappe incessamment et personnellement, c'est-à-dire syntaxiquement. L'unité apparente, évidente en manifestation, ne doit pas masquer le divorce en immanence: *«Différents et distincts l'un de l'autre, la langue et le discours sont des aspects autonomes et opposés de la parole.»*<sup>15</sup> Ajoutons que la morphologie est aveugle à la syntaxe et surtout que l'*imprévu* reste le privilège de la syntaxe. Dès lors le linguiste a bien compétence pour aborder la morphologie, les *»fonctions élémentaires«* de la syntaxe, mais les fonctions vives, rythmiques du discours appellent un logicien, un *»théoricien de la pensée«*, à moins que... le linguiste ne se veuille et ne se fasse logicien et ne s'aventure dans *»la logique générale«*.

Et sous ce rapport on comprend, ainsi que l'indiquent H. Jørgensen et F. Stjernfelt, que les primitives retenues par Brøndal, si dérangeantes pour le linguiste informé, actualisent, mais sous d'autres dénominations, les concepts majeurs de la tradition philosophique occidentale: *«Si l'on compare maintenant ces quatre concepts fondamentaux aux catégories d'Aristote et de Kant, on peut constater que D et R correspondent à la quantité et à la substance (ce concept de substance ne se trouve que chez Aristote), alors que d et r correspondent à la qualité et à la relation.»*<sup>16</sup> Rendu à ce point, nous serions en droit d'estimer que Brøndal a détourné la linguistique de ses préoccupations et

13. V. Brøndal, *Essais de linguistique générale*, Copenhague, E. Munksgaard, 1943, pp. 49-71.

14. *ibid.* p. 55. (C'est nous qui soulignons.) Voir à ce sujet l'étude de S.E. Larsen, *Les maillons du langage*, Langages, pp. 96-97.

15. *ibid.* p. 57.

16. Langages, pp. 85-86.

introduit, comme autant de chevaux de Troie, les concepts centraux et patinés de la réflexion philosophique en lieu et place des catégories sémantiques avec lesquelles les linguistes se débattent. Nous sommes enclin à penser que cette interprétation doit être refusée et que la subversion, si subversion il y a, s'effectuerait plutôt dans l'autre sens.

### 2.3. Une entreprise subversive ?

Ces «*concepts génériques*», ces catégories déguisées, apparaissent susceptibles d'une analyse – selon l'acception glossématique du vocable – puisque, à partir des indications par H. Jørgensen et F. Stjernfelt, deux couples subjectif et objectif d'une part, actif et passif d'autre part, rendent compte, par leur combinaison, de *D* et *d*, *R* et *r*:

	<i>subjectif</i>	<i>objectif</i>
<i>passif</i>	D nom de nombre	R nom propre
<i>actif</i>	d adverbe	r préposition

Et ces primitives apparaissent, sous cette condition, comme des signes, c'est-à-dire des «*lieux d'intersection*» de figures qui sont bien relationnelles et syntaxiques: le couple «*actif/passif*» intéresse le niveau modal pour autant que l'activité est subjectivante et la passivité objectivante tandis que le couple «*subjectif/objectif*», quelque obscur qu'il demeure, relève du niveau narratif.<sup>17</sup> Autant les objections de Hjelmslev paraissent fondées à hauteur de l'inventaire immédiat, autant elles faiblissent quand ce niveau analytique est mis en place, car une double convergence avec ses propres conceptions se fait jour:

– la distinction inaugurale posée par Brøndal entre *description* et *relation*, requise afin de ne pas laisser le champ libre à la seule *relation*,<sup>18</sup> perd de sa force, et la position de Brøndal est ici étonnamment proche de celle de Hjelms-

17. Quant à la diathèse, le choix de la voix active, passive ou pronominale se situe au niveau discursif si on la rapproche de la problématique du thème et du rhème; sur ce sujet, cf. M.A.K. Halliday, *A short introduction to functional grammar*.

18. «*Une théorie du langage (...) ne saurait se fonder seulement sur les relations: une telle théorie serait, au sens propre du mot, 'vide de constructions'*» in Langages, p. 28.

lev qui d'emblée éludait tout »objet *perçu*« en faisant des *relations* l'objet<sup>19</sup> même de la *description*, puisque la première définition du corpus final des *Prolégomènes* stipule: »Analyse: *description d'un objet à travers les dépendances homogènes d'autres objets sur lui et sur eux réciproquement.*«<sup>20</sup>

- le projet de Hjelmslev de rabattre l'une sur l'autre la morphologie et la syntaxe est également lisible chez Brøndal en dépit de cet attachement à l'autonomie et à l'indépendance de la syntaxe que nous avons évoqué, et le motif qu'il avance, la *simplicité*, est, de même, central pour Hjelmslev. Et ces remarques prêtées par J. Mey à Brøndal: »Or, si les discours sont constitués par des paroles enchaînées, par des phrases ou des propositions, et que d'autre part, les classes de mots sont appelées les parties du discours, qu'y a-t-il donc de plus naturel que de supposer que ce sont les mêmes concepts qui établissent et la structure du système des classes et la structure des maillons des chaînes rythmiques?«<sup>21</sup> pourraient, nous semble-t-il, être également contresignées par Hjelmslev. A l'inverse, si plusieurs chapitres »anti-humanistes« des *Prolégomènes* ne pouvaient que heurter Brøndal, la lumineuse »typologie des structures linguistiques« résumée dans *Le langage* est avant tout rythmique, et l'entreprise de Hjelmslev, si ce chapitre du *Langage* a valeur d'emblème - ce que nous sommes porté personnellement à croire - consiste à transporter, ou à retrouver, dans le plan du contenu, les formes rythmiques du plan de l'expression. Et dans le même ordre d'idées, la double décision, déclarée dans *La Catégorie des cas*, de faire d'une part prévaloir l'*extensionnalité* sur l'*intentionnalité*, et de penser d'autre part cette même *extensionnalité* à partir de l'opposition générale:

concentré vs étendu

va dans le même sens, puisque cette structure est ouvertement une structure rythmique, si l'on convient d'ordonner le rythme, ainsi que le recommande Valéry, à partir de la notion, pour nous figurale, d'*attente*.<sup>22</sup> A cet égard, on peut encore ajouter que Brøndal et Hjelmslev font appel, dans des termes sinon identiques du moins comparables, pour l'établissement des catégories à ce que nous aimerions appeler une »topologie sauvage« ou »spontanée« quand on rapproche leur effort des préoccupations de R. Thom et J. Petitot.

19. Si Hjelmslev recourt à la notion d'*objet*, c'est en lui donnant un sens spectral. Peut-être le conflit réside-t-il moins entre »réalistes« et »nominalistes« qu'entre ceux qui »croient« au mot comme Brøndal et ceux qui n'y »croient« pas comme Hjelmslev...

20. A dire vrai, il semble bien que la visée porte moins sur les relations que sur leur *homogénéité*: l'effort sans précédent de Hjelmslev vise à expliciter les médiations entre le fini de l'*homogénéité* et le non-fini des *variantes*, et les *fonctions-relations* servent clairement de moyen terme, de relais.

21. *Langages*, p. 30. La même profession de foi est répétée deux lignes plus loin: »On peut donc conclure que ce sont les mêmes lois qui régissent le discours, en tant que chaîne de mots, et l'ensemble des classes des mots constituant les chaînes. N'est-ce pas?«

22. cf. Cl. Zilberberg, *L'essor du poème - Information rythmique*, Saint-Maur, Phoriques, 1985.

Ainsi le système des «*concepts génériques*» n'a pas pour seule ambition la morphologie, mais aussi la visée puis la capture d'une narrativité pure, immanente, inhérente à l'acte de parole lui-même.<sup>23</sup> Hjelmslev et Brøndal ont tous deux, à un moment ou à un autre, stipulé que le texte était à la fois premier et infini,<sup>24</sup> mais tandis que Hjelmslev nous donne des instruments conceptuels nous permettant d'accéder à des rythmes de contenu intra-textuel, Brøndal, par une divination singulière, décrète que l'acte de parole a pour plus haut sens son propre dépassement.

HE. (...) *Pourquoi les portes successives, à franchir l'une après l'autre, ne symboliseraient-elles pas en réalité l'idée même d'un «aller au-delà», d'une transcendance? Alors notre objet transcendantal, R, pourrait être interprété comme le signe même et l'épitomé de cet acte de dépasser, comme sa résultante implicite.*

VI. *Vous voulez donc suggérer que le résultat de l'acte de parole peut entrer dans sa signification, (...)»<sup>25</sup>*

Et un peu plus loin, toujours d'après ce même plausible dialogue, Brøndal raisonnerait comme si le modèle généralisable était, non pas le conte proppien réinterprété par Greimas, mais le roman-feuilleton tel que l'a pratiqué le dix-neuvième siècle:

VI. (...) *Donc, chaque énoncé, chaque proposition, considérés comme manifestations actives de notre langage sont, au sens strict du mot, «à suivre».*

Tant pour Hjelmslev que pour Brøndal, le rythme vient chiffrer la syntaxe: Hjelmslev fait certes du rythme (à travers l'opposition *intense/extense*) le ressort de l'énoncé,<sup>26</sup> mais au terme de ce recouvrement réciproque le rythme trouve sa limite; Brøndal, en revanche, pour autant qu'il identifierait la parole à son propre et incessant «*dépassement*», «*illimite*» le rythme.<sup>27</sup> S.E. Larsen

23. H. Jørgensen et F. Stjernfelt ont insisté à juste titre sur l'actantialisation des primitives retenues par Brøndal: «*On peut répondre que, dans tous les cas, il est question d'un procès derrière lequel nous voyons le sujet du discours en train d'élargir les zones de validité du discours en rattachant de manière relationnelle et descriptive, de plus en plus d'objets au monde du texte*» (Langages, p. 83), mais comment *D*, nom de nombre, s'analyse-t-il en *sujet*? *R*, nom propre en objet? Cela n'est pas indiqué par Brøndal.

24. La primauté est plutôt affirmée par Hjelmslev: «*Si l'on peut parler de données (nous laissons cela comme une condition dans le sens épistémologique), ces données sont pour le linguiste, le texte dans sa totalité absolue et non analysée*» (Prolégomènes, p. 21) tandis que l'infinité l'est par Brøndal: «*Non, la question qui m'occupe à présent est tout autre: c'est celle de l'infinité de notre discours*» (Langages, p. 34).

25. *ibid.* p. 35.

26. Il n'y a pas de théorie explicite, déclarée, de l'énoncé chez Hjelmslev, mais il n'est pas impossible d'en reconstituer ou d'en imaginer une, mais l'exposé de ces hypothèses déplacerait notre propos.

27. La formule que Mallarmé destinait au «*Livre*»: «*un livre ne commence ni ne finit: tout au plus fait-il semblant*» (in J. Scherer, *Le «Livre» de Mallarmé*, Paris, Gallimard, 1978, 181(A) semble pouvoir s'appliquer au *discours* tel que l'envisage Brøndal.

parle dans son étude à juste titre de *«rythme discursif»*.<sup>28</sup>

Au terme de cet examen rapide, la remarque de H. Jørgensen et F. Stjernfelt: *«C'est pourquoi la conception que se fait Brøndal des positions des concepts génériques est également inconvertible dans la syntaxe, alors qu'il parle de convertibilité dans la morphologie»*.<sup>29</sup> ne nous semble qu'en partie recevable: Brøndal est à la recherche de ce que l'on pourrait appeler une proto-syntaxe dont l'assiette serait à la fois topologique pour le registre des formes et modale pour le registre des forces,<sup>30</sup> peut-être aussi de cette *«géométrie du temps»* dont rêvait Valéry, mais c'est là bien évidemment dire que ses préoccupations sont encore les nôtres. Nous aimerions ajouter que, selon une mesure à fixer, les difficultés rencontrées (et avouées) par Brøndal sont *«normales»*, ou *«fatales»*, puisque sa réflexion ne cesse de questionner la relation entre le morphologique et le syntaxique, le paradigmatique et le syntagmatique. Est-il possible d'aller au-delà de ce *et* et de concevoir clairement la relation entre la dimension syntaxique, essentiellement jonctive et rythmique, et la dimension paradigmatique, essentiellement alternative et distinctive? entre les virtualités du système et l'effectivité du processus, il n'est pas si aisé – ainsi que l'assure Hjelmslev – de poser une préséance en faveur du système tout en assurant que ce dernier n'est connaissable que s'il est *«rattaché»* à un processus.<sup>31</sup> Mais ce serait là ouvrir un autre débat.

### 3. De la relation à la direction ?

Il nous reste à envisager le troisième dispositif conceptuel retenu par Brøndal, à savoir les *«espèces de relations»*.<sup>32</sup> Selon les indications fournies par S.E. Larsen, ces *«espèces de relations»* concernent la *direction* qui reprend à partir de la dualité première:

28. Langages, p. 96. Pour S.E. Larsen, le rythme n'est pas seulement au principe du discours, mais également au principe, au cœur de la proposition: *«La phrase, au sens linguistique du mot, à partir de laquelle Brøndal travaille, sera alors une occurrence de cette unité fondamentale rythmique à un niveau particulier»*. in *Sémiologie littéraire – essais sur la scène textuelle*, Odense, Odense University Press, 1984, p. 348.

29. Langages, p. 82.

30. Nous nous mettons à l'écoute de la conclusion du bref article intitulé *L'originalité des prépositions du français moderne: «A et en, corrélatifs, désignent respectivement: point et ligne, continu et discontinu, potentiel et actuel. De, d'autre part, s'est dégagé, de façon unique, de tout rapport particulier; il les désigne tous à la fois (direction et origine, sujet et objet, partie et tout), étant la préposition la plus abstraite, la plus générale possible»* in *ELG*, op. cit., p. 87. Pour nous, il est clair que les caractéristiques indiquées monnaient un complexe de temps-espace en accentuant tantôt la composante spatiale, tantôt la composante temporelle, ou mieux phorique.

31. *Prolégomènes*, op. cit., pp. 55-56.

32. Une des constantes de l'écriture de Brøndal réside certainement dans la maladresse des choix terminologiques qui dérobent ce qu'il faudrait pointer.

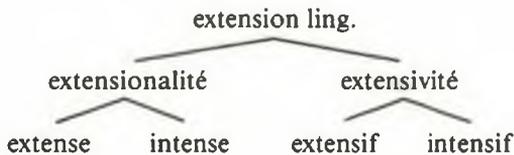
## relation – description

le pôle *relationnel*, tandis que l'*extension* est à rapporter au pôle *descriptif*, et en un sens on peut admettre que la *relation* et la *description* se trouvent déployées ici peut-être plus rigoureusement que par les «*concepts génériques*» que nous avons évoqués dans la première partie. Nous n'envisagerons ici que la *direction*.

Tout d'abord, il convient de relever la centralité de ce concept de *direction* aussi bien pour Brøndal que pour Hjelmslev. Sans doute les contenus définitionnels diffèrent-ils en fonction des options, ici exclusivement linguistique et nominaliste, là linguistique et phénoménologique, mais l'inconciliabilité, une fois admise, des deux théoriciens ne doit pas faire écran aux convergences quand elles existent, notamment quand il est question des concepts fondateurs ou ... directeurs. Il nous semble donc opportun d'examiner la contrainte qui pourrait rendre compte de cette parenté de démarche. Nous ferons ici l'hypothèse que c'est la primauté de l'extensionnalité en tant que dimension première du discours qui est au principe de cette convergence.

### 3.1. Primauté de l'extensionnalité

Précisons d'entrée que ce vocable est un véritable noeud de significations et qu'il conviendrait de distinguer résolument l'extension philosophique de l'extension linguistique. La première intéresse la problématique du jugement et fait couple avec le concept de compréhension – problématique que Brøndal assurément a, sinon entièrement renouvelée, du moins rendue plus subtile.<sup>33</sup> La seconde, qui nous intéresse ici, recouvre elle-même, si l'on adopte la perspective glossématique, un double aspect:



### 3.2. La relation à l'épreuve

L'extensivité intéresse la dimension paradigmatique et nous ne l'envisagerons pas ici. L'extensionnalité par contre concerne le processus qu'elle

33. Sans méconnaître l'impérialisme d'un tel point de vue, nous situons l'extension philosophique au niveau discursif, notamment la problématique de la *quantité* articulée selon *universel/particulier*. Voir plus loin 3.3. **Pertinence multiple.**

aspectualise<sup>34</sup> et les «*espèces de relations*» peuvent être situées dans ce cadre extensionnel, notamment la *transitivité* brøndalienne. Relativement à certaines hypothèses que nous avons présentées ailleurs, cette *transitivité* est dans l'ordre figural le répondant de la direction du processus, de l'intentionnalité du discours dans l'ordre figuratif.

S'efforçant donc de penser la direction, Brøndal propose trois couples d'opposition:

- le couple *transitif/intransitif* que S.E. Larsen caractérise de la manière suivante: «*la Transitivité traduit ainsi la direction comme continuation (transitivité) ou comme immobilisation (intransitivité)*»;<sup>35</sup>

- le couple *symétrique/asymétrique*: «*La Symétrie traduit ainsi la direction comme réversible (symétrie) ou comme irréversible (asymétrie)*»;<sup>36</sup>

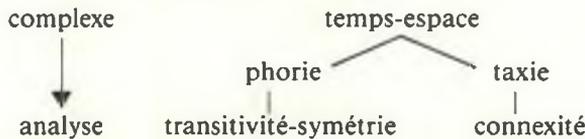
- le couple *connexe/inconnexe*: «*la Connexité traduit la direction comme indifférence envers l'orientation de cette dernière et par là, la cohérence et l'ordre dans un domaine (connexité), ou comme écart par rapport à la direction, exclusion (inconnexité)*»;<sup>37</sup>

De même que nous avons interrogé les «*formes de relations*» et les «*concepts génériques*», nous nous demanderons si les «*espèces de relations*» présentent une consistance. En première approche, la *connexité* semble se séparer de la *transitivité* et de la *symétrie* et se singulariser; sa pertinence opératoire paraît faible. Mais si l'on fait l'hypothèse que *relation* et *direction* sont à reconduire à un complexe de temps-espace figural, une complémentarité peut être esquissée:

- la *direction* prend en charge la composante temporelle, phorique, qui vaut dès lors comme fonction, ayant pour fonctifs la directivité, sa suspension et sa réversibilité;

- la *connexion* prend en charge la composante spatiale, essentiellement taxique puisque, selon Brøndal, elle établit appartenances et exclusions.

Une première mise en place semble possible:



34. La proximité des dénominations peut être retrouvée dans les définitions si l'on admet que l'extensionnalité et l'extensivité renverraient en dernière instance à la matrice, déjà requise, *concentré vs étendu*:

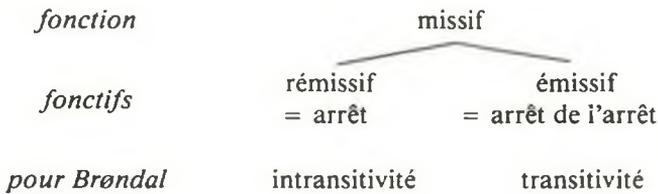
	système	procès
<i>concentré</i>	intensif	intense
<i>étendu</i>	extensif	extense

35. Langages, p. 101.

36. *ibid.*

37. *ibid.*

Toutefois elle laisse peut-être échapper l'essentiel, à savoir – ainsi que le relèvent H. Jørgensen et F. Stjernfelt – que ce sont les relations négatives (*intransitivité, irréversibilité, inconnexité*) qui sont au principe de la dynamique du discours.<sup>38</sup> Le champ épistémologique dans lequel Brøndal s'avance évoque étonnamment celui de l'épistémé actuelle: il s'agit de déduire l'être à partir du faire ou du devenir, l'état à partir de l'opération, la figure à partir du mouvement, et plus généralement l'aspect à partir du temps. En ce complexe de temps-espace, nous avons supposé que le temps aurait statut de constante et l'espace celui de variable, ou ce qui revient peut-être au même, que le temps est déjà une forme, et que la fonction la plus simple stipule l'arrêt et le mouvement, ce dernier entendu comme arrêt de l'arrêt, soit la *transitivité* brøndalienne. Les équivalences suivantes peuvent être posées:



Cette transposition procure, nous semble-t-il, trois avantages:

– la direction, rythmique pour Brøndal, extensionale pour Hjeltslev, se trouve initialisée et finalisée: initialisée du point de vue de l'arbitraire, finalisée du point de vue de l'adéquation. Il devient à la limite indifférent de dire que le discours en procède ou qu'il y tend;

– si l'*intransitivité* est une interruption et la *transitivité* l'interruption d'une interruption, on comprend que Brøndal ait insisté sur le fait que c'étaient les relations négatives (*intransitivité, asymétrie, inconnexité*) qui soutenaient le discours;

– la *connexité* apparaît comme la limite interne de la *transitivité*: elle indiquerait, »ferait voir« que la force propagative de cette *transitivité* est consommée, dépensée, que son chiffre est épuisé.

Trahissons-nous Brøndal quand nous avançons que le grand linguiste guette, épie, s'efforce de surprendre cet instant prodigieux où le temps enfante l'espace comme sa limite même, où le temps s'efface devant l'espace qui le dote de figures et d'images, où l'opération pragmatique reçoit pour aboutissant tel état de choses lequel prend rang, à ce titre même, d'interprétant<sup>39</sup>

38. Langages, p. 83.

39. La relation que les auteurs de *Sémiotique 1* proposent entre la dimension pragmatique et la dimension cognitive, à savoir que la dimension pragmatique serve de référent interne à la dimension cognitive, serait également valide au niveau figural, et non seulement au niveau figuratif où se place *Sémiotique 1*.

cognitif de cette opération elle-même? Ce qui peut se lire dans ces lignes elliptiques où s'inscrit une poétique de l'objet: »un objet justement créé par la synthèse de toutes les relations négatives: par deixis (asym.), par fixation (intr.), par isolation (inconn.), etc.«<sup>40</sup> Nous sommes en présence de deux »lignes« corrélatives, l'une pragmatique et figurale ayant pour assiette le temps, l'autre cognitive et figurative ayant pour assiette l'espace:

temporalisation (opérant)	intransitivité	asymétrie	inconnexité
spatialité (interprétant)	fixation	deixis	isolation

Que l'espace vaille comme un syncrétisme par implication (Hjelmslev),<sup>41</sup> et singulièrement que l'espace implique le temps, ressort avec force du rapprochement que l'on peut provoquer entre l'analyse de la droite par Valéry et l'axiomatisation de la *transitivité* par Brøndal. L'auteur des *Cahiers*, après avoir constitué la droite comme énigme, la déchiffre avec une pénétration admirable:

*»Le chemin le plus court c'est le temps (le plus pur...).*

*Quoique la définition de la droite par le minimum de distance soit évidemment vicieuse, cependant je crois que la définition non vicieuse, et encore non trouvée, de cette ligne, doit se trouver dans la mise en évidence d'un certain minimum – et dans la notion de continuité et prolongement.*

*Et à ce point primitif, le temps doit peut-être être invoqué. On dira: pour passer d'un point à un autre – il y a un chemin qui n(ou)s représente le temps le plus court.*

(...)

*La droite est la ligne dont le tracement ne dépend que du temps – (ou une seule variable) et la distance (intuitive) est la grandeur de cette contrainte, le temps.*

*Et tout ceci nous montre que les coordinations motrices n(ou)s donnent dans la sensation l'intuition d'une sorte de potentiel. C'est quand les changements d'état dépendent d'une seule qualité ou variable. Cette notion est primitive, antérieure en q(uel)q(ue) sorte au temps et à l'espace – ou plutôt leur est commune...*

*La droite est la ligne dont le tracement est l'acte d'un seul et même système de moteurs.*

(...)

40. Langages, p. 83.

41. Cf. le 18ème chap. des *Prolégomènes*.

*C'est en analysant le tracement et l'arrêt qu'on retrouve les axiomes géométriques. En disposant de ces axiomes, on prend et on laisse ce qu'il faut - on ne garde que ce qu'il faut pour raisonner.(...)»<sup>42</sup>*

De même que pour le linguiste, la *transitivité* et l'*intransitivité* ordonnent et apprécient la teneur syntaxique des contenus morphématiques, de même pour le poète le »*tracement*« et l' »*arrêt*« construisent moins les figures que leur intelligibilité. Mais cette résolution est-elle également valide pour la *symétrie* brøndalienne? Dans le même texte, Valéry écrit encore:

*»Mais la ligne se distingue du temps - par la suite - quand on observe que le tracé obtenu étant MATERIALISÉ - ou symbolisé par des traces stables, ce tracé peut être parcouru en sens inverse, car il ne garde pas la marque /[le] signe/ du sens dans lequel il a été d'abord tiré«.<sup>43</sup>*

En définissant l'*asymétrie* par l'irréversibilité et la *symétrie* par la réversibilité, Brøndal, une fois encore, rejoint les préoccupations de Valéry, peut-être parce que l'un comme l'autre sont à l'écoute des concepts et sensibles à leurs harmoniques. Pour l'un comme pour l'autre, l'enjeu épistémologique intéresse la facultativité: si la *transitivité* vaut au niveau discursif selon »*et... et*«, la *symétrie* introduit, elle, dans le discours le »*ou... ou*«. <sup>44</sup> De sorte que les deux premières relations de l'axiomatisation brøndalienne, la *directivité* et la *facultativité*, prennent tout leur prix si l'on songe que:

- la *directivité* répond de la modalité du nécessaire;
- la *facultativité* répond de la modalité du possible.

Un système ne se réduit pas, ainsi que le laisse entendre la définition glossématique de la structure comme »*entité autonome de dépendances internes*«, au seul requisit du nécessaire: un système organise, tend à organiser le commerce du nécessaire et du possible,<sup>45</sup> et sur ce point précis l'épistémologie brøndalienne semble aussi »*forte*« que celle de Hjeltslev: bien qu'un système soit avant tout un système de possibles, chez ce dernier la facultativité n'est pas située d'emblée au centre de la relation comme elle l'est chez Brøndal.<sup>46</sup> La *constellation* hjeltslevienne, c'est-à-dire la relation entre deux variables, qui

42. cf. *Cahiers*, tome 2, Paris, Gallimard/La Pléiade, 1974, op. cit., pp. 784-785.

43. *ibid.*

44. cf. le chap. XI des *Prolégomènes*.

45. cf. *Langages*, pp. 64-65.

46. Sur l'incidence de l'*irréversibilité* dans un corps d'hypothèses qui ne la comprend pas au départ, cf. A. J. Greimas, *Du sens I*, Paris, Les Editions du Seuil, 1970, pp. 114-115; cf. également R. Thom, *Paraboles et catastrophes*, Paris, Flammarion, 1980, pp. 36.

embarrasse davantage qu'elle ne sert,<sup>47</sup> retrouve chez Brøndal une valeur fonctionnelle plénière qu'elle n'a pas sous la plume de l'auteur des *Prolégomènes*.

Dans le même ordre d'idées, on notera que pour Hjelm-slev la *cohésion* est donnée, par la sommation de l'*interdépendance* et la *détermination*, à la fois comme inchoative et terminative, tandis que la *connexité* est pour Brøndal résultative et déféctive: la limite qui pour Hjelm-slev<sup>48</sup> vient à bout du manque l'inaugure pour Brøndal; la clôture que le premier reçoit est refusée par le second puisque le progrès du discours est sous le signe de l'immanence: le discours est ému par son arrêt (*intransitivité*), par la deixisation (*symétrie*) et par la constitution de ce que l'on pourrait appeler une endo-taxie objective (*connexité*) et une exo-taxie abjective (*inconnexité*). Dans l'algorithme fondamental autant qu'énigmatique imaginé par Brøndal:

D        r        d        R

l'élément directif est *r*, celui de l'attente: *«L'attention se concentre d'abord sur un sujet (D:), dont le caractère non décrit appelle la description. Pour répondre à cette exigence, on établit une relation (r:), qui indique l'attente d'un objet. (...)»*<sup>49</sup> Cette attente<sup>50</sup> inscrite en *r* est appréhendée comme synthèse

47. H. Jørgensen et F. Stjernfelt notent, peut-être avec une sévérité excessive: *«La constellation et l'interdépendance sont vides sur le plan heuristique.»* in *Langages*, p. 90.

48. Risquons ce paradoxe: si Brøndal eût dû formuler quelque «principe d'empirisme» à la manière de..., nul doute qu'il en eût inversé les termes, et la trilogie *exhaustivité/non-contradiction/simplicité* fût devenue: *défectivité/tension/complexité*.

49. *Langages*, p.82, cité par H. Jørgensen et F. Stjernfelt. Il conviendrait sans doute ici de prendre parti, de parier sur la teneur de l'imaginaire brøndalien. Cet imaginaire – que nous ne parvenons pas à concevoir autrement que comme une accentuation de telle ou telle virtualité – nous apparaît bien sûr comme rythmique, dynamique, mais cet essor suit deux directions: la capture et l'effraction. La capture gouverne sourdement l'énoncé minimal comme l'on l'a lu, comme on peut encore le lire dans *Langage et logique*: *«Pour parler, écrire ou lire (de façon plus générale, pour comprendre) – c'est-à-dire pour appliquer les termes connus d'un système symbolique à ou dans une situation donnée – il faut, en effet, toujours poser par la pensée, d'abord un point de départ ou cadre provisoire, champ de vision que l'attention se taille dans l'ensemble de la conscience; puis tendre vers un but (objet, résultat) ou point d'aboutissement; il faut enfin (mais peut-être sans arrêt explicité et conscient) passer de l'un à l'autre.»* (*E.L.G.*, op. cit., p. 66); pour Brøndal, cette capture peut être le fait du sujet qui se saisit du prédicat (dans le cas de la logique «compréhensive») ou bien celui du prédicat qui capte le sujet (dans le cas de la logique «extensive»): dans cette hypothèse, pour Brøndal comme pour R. Thom (*Modèles mathématiques de la morphogénèse*, op. cit., p. 211), le prédicat apparaît en position d'attracteur: *«Dans une logique nettement 'extensive', la proposition sera au contraire considérée comme visant l'inclusion dans une classe (...)»* (ibid. p. 60) et l'énoncé conforme devrait stipuler: le bleu est (aussi) ciel; Brøndal note finement que la pente de la logique «compréhensive» (la sienne propre?) est réfiante et celle de la logique «extensive» (celle de Hjelm-slev?) nominaliste. Quant à l'effraction, elle ressort des prégnances respectives du système et du discours, celles-ci détensives, celles-là rétensives pour Brøndal: *«Ce n'est donc que par la synthèse (dans la parole) de deux espèces de généralités idéales, en d'autres termes, ce n'est qu'en nuanciant les idées fixes d'une langue par le mouvement des figures du discours universel qu'on arrive à exprimer par le langage les choses même les plus particulières.»* (ibid. p. 68 – c'est nous qui soulignons).

50. Sur la centralité de l'attente, cf. notre contribution à *Sémiotique 2*, entrée «temporalisation», Paris, Hachette, 1985, pp. 233-235.



Le niveau aspectuel N<sup>2</sup> admet comme «réalisables» (Hjelmslev) la segmentation, génératrice des seuils et des degrés, et la démarcation, génératrice des limites.

La segmentation peut être considérée comme un terme complexe associant la *transitivité* et l'*intransitivité*, seuils et degrés apparaissant comme des pauses, de «petits» arrêts, des «quasi-arrêts» d'une part, et l'*asymétrie* d'autre part et nous rangeons ici le cinquième emploi: »l'un **après** l'autre« ainsi que le sixième emploi: »Je me suis classé deuxième **après** Jean«. La démarcation fait appel à l'*intransitivité* en posant une limite tout en indiquant »qu'il y a continuation au-delà de cette limite« comme dans le troisième emploi: »**Après** l'église, on rencontre un hôtel du XVIIIème siècle.« Au niveau N<sup>3</sup>, modal, nous inscrivons le troisième emploi: »d'**après** le testament« en raison de la composante déontique qu'il compte: »la norme, le modèle auxquels on se conforme«, mais il convient de relever une difficulté: la stricte application du principe de commutation exclurait cette occurrence: la commutation entre »après« et »d'après« entraîne celle entre un contenu intéressant la *transitivité* dans le cas de »après« et un contenu placé sous le signe de la *connexité*, ce qui est le cas de »d'après«, si bien que »d'après« et »après« ne devraient pas être enregistrés comme des variantes, mais comme des invariants dans la terminologie glossématique. Au niveau N<sup>4</sup>, narratif, une dépendance décrite par Brøndal comme *asymétrique-transitif/intransitif-connexe*, dans le septième emploi: »courir **après** ses souvenirs«, ressortit à une narrativité objective (ou captatoire), tandis que le quatrième emploi: »être toujours **après** quelqu'un, le fatiguer« relève d'une narrativité abjective (ou en reprenant un néologisme proposé par Cl. Lévi-Strauss: anthro-poémique); le huitième emploi: »**après** tout«, en raison de son contenu adversatif, relève également de cette narrativité abjective située en N<sup>4</sup>. Quant au niveau N<sup>5</sup>, discursif, qui est pour nous celui où la différence et la ressemblance se font face et traitent ensemble, où s'établissent équivalences et équidifférences à partir de l'assertion du même et de l'autre, ce niveau N<sup>5</sup> aurait vocation à prendre en charge l'*extension* brøndalienne laquelle recouvre la *variabilité*, la *généralité*, la *pluralité*; concernant la préposition »après«, il nous semble que »**après** quoi« – qui n'apparaît pas dans l'inventaire que nous examinons – indique qu'un processus de singularisation<sup>55</sup> est accompli, qu'un **cela**, un **cela même** est conquis, acquis dans le discours.

55. Nous pouvons recevoir ici le terme en son acception thomienne: »*Le déploiement universel est tout simplement une manière de déployer toute l'information intrinsèque renfermée dans une singularité. Selon moi, une singularité d'une application est toujours une chose qui concentre toute une structure globale en une structure locale.*« in *Paraboles et catastrophes*, op. cit., p. 27.

Ces correspondances peuvent être ramassées ainsi:

N <sup>4</sup> narrativité	[	de rejet	<i>après tout</i> <i>être toujours après qn.</i>	asym.-trans./intrans.-connexe asym.-connexe
		de capture	<i>courir après ses souvenirs</i>	asym.-trans./intrans.-connexe
N <sup>3</sup> modalité			<i>d'après le testament</i>	connexe
N <sup>2</sup> aspectualité	[	démarcative	<i>l'un après l'autre</i> <i>je me suis classé</i> <i>deuxième après Jean</i>	asym.-trans./intrans. connexe-trans./intrans.
		segmentative	<i>après l'église, on rencontre</i> <i>un hôtel du XVII<sup>e</sup> siècle</i>	trans./intrans.
N <sup>1</sup> tensivité			<i>après l'été pluvieux,</i> <i>l'automne rayonnait</i>	

Ce rapprochement en surface, en manifestation, est-il également concevable en immanence? Partiellement: Brøndal reste attaché à la combinatoire, tandis que la stratification par niveaux, dont nous faisons état, relève d'une chaîne déterminative qui fait, en principe, d'un niveau N<sup>n+1</sup> un présupposant et du niveau N<sup>n</sup> un présupposé, mais l'écart n'est peut-être pas si grand qu'il paraît puisque la *connexité* a semblé dépendre de la *symétrie* et la *symétrie* elle-même de la *transitivité*.<sup>56</sup>

56. A partir du bref article de Brøndal, *L'originalité des prépositions du français moderne* (E.L.G., op. cité, pp. 81-87), nous avons tenté ailleurs de prolonger l'analyse de la préposition *à* en procédant à une stratification des variantes. Nous reproduisons ce passage:

»Le *Littre* avance les traits suivants:

- direction: *aller à Paris*,
- repos: *résider à Paris*,
- extraction: *prendre à un tas*.

De son côté, le *Robert* pose:

- l'appartenance: *ce livre est à moi*,
- la tendance ou direction: *aller à Paris, avoir beaucoup à faire*,
- la situation de lieu et de temps: *être à Cannes, il aurait voulu vivre à l'époque de Louis XIV*, (et d'autres traits).

Brøndal, de façon inattendue, estime que la préposition *à* a perdu, en français moderne, le même directivité, et lui reconnaît:

- les traits figuraux: ponctuel ou discontinu (qui correspondrait à la situation pour le *Robert*),
- le trait aspectuel: limite qu'il repère dans *au printemps, à l'automne*,
- un trait modal dans *faire quelque chose à trois*.

Le cadre théorique, tout provisoire qu'il soit, est en mesure d'accueillir ces données et d'esquisser un arbitrage entre invariants et variantes. On aurait la déclinaison suivante:

- pour le niveau missif (N<sup>1</sup>):
  - phorie: directivité
  - topie: situation, arrêt

#### 4.4. Pertinences croisées

Dans la *Catégorie des cas*, Hjelmslev observe que «ce système (des cas) est identique à celui des prépositions et que la zone conceptuelle occupée par ce système commun aux cas et aux prépositions est celle de la relation entre deux objets reposant sur une conception spatiale.»<sup>57</sup> A ce titre, une comparaison entre les deux approches peut être esquissée – ce que nous ferons succinctement.

Hjelmslev fait appel au concept de «système sublogique» pour désigner un ensemble de dimensions qui serait commun au «système d'oppositions logico-mathématiques (de la logique formelle) et au système d'oppositions participatives (de la langue)».<sup>58</sup> Et ce projet rejoint celui de Brøndal à ceci près que pour ce dernier il englobe la *direction* et l'*extension*, alors que Hjelmslev semble n'envisager que la *direction*. Aussi la comparaison ne portera-t-elle que sur les relations concernant la *direction*. Pour ce faire, nous emprunterons aux *Prolégomènes* un mode de présentation: Hjelmslev met en avant, comme Brøndal, trois dimensions: la *direction*, articulée selon *rapprochement/éloignement*; la seconde dimension est celle de la *cohérence*, articulée selon *cohérence/incohérence*;<sup>59</sup> la troisième dimension est celle articulant la *subjectivité* et l'*objectivité*.<sup>60</sup> Les deux conceptualisations – indépendamment du fait relativement inattendu que celle de Brøndal est plus homogène que celle de Hjelmslev... – se recouvrent et se séparent à peu près ainsi:

56... page 33

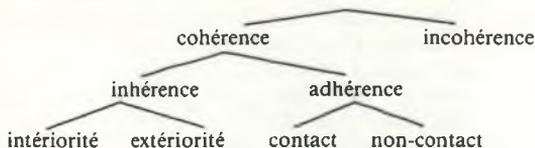
- pour le niveau aspectuel (N<sup>2</sup>):
  - saillance: limite
- pour le niveau modal (N<sup>3</sup>):
  - compétence pragmatique: participative
- pour le niveau narratif (N<sup>4</sup>):
  - conjonction: appartenance
  - disjonction: extraction
- pour le niveau figuratif (N<sup>5</sup>):
  - spatialisation: ponctuel dans *être aux pieds de quelqu'un*,
  - temporalisation: discontinu dans *un à un*,

(in Cl. Zilberberg, *Contributions à la sémiotique* – doctorat d'Etat sur travaux – Paris III, 1986, pp. 76-77).

57. L. Hjelmslev, *La catégorie des cas*, Munich, W. Fink Verlag, 1972, pp. 127-128.

58. Ibid. p. 127.

59. La seconde dimension est plus réticulée que la première et se déploie ainsi:



60. Sur cette irruption de l'énonciation, voir M. Arrivé, *Y a-t-il en glossématique une théorie de l'énonciation?* – Histoire, épistémologie, langage, tome 8, fascicule II, 1986, pp. 177-189.

Brøndal	Hjelmslev
<i>transitivité</i>	<i>direction</i>
<i>symétrie</i>	
<i>connexité</i>	<i>cohérence</i>
	<i>subjectivité</i>

Nous décrivons cette confrontation en focalisant sur les hypothèses de Hjelmslev:

- la *direction* hjelmslevienne recouvre la *transitivité* et la *symétrie* brøndaliennes puisqu'elle est articulée, d'emblée, comme *éloignement* ou *rapprochement*;

- de même la *cohérence* hjelmslevienne est «à cheval» sur la *symétrie* et la *connexité*: elle intéresse la *symétrie* puisqu'elle retient certaines relations réversibles, donc en principe «indifférentes à l'orientation», mais également la *connexité* avec la distinction *inhérence/adhérence*;

- la *subjectivité* hjelmslevienne<sup>61</sup> se sépare de la *connexité* brøndalienne pour autant que cette dernière apparaît indifférente à cette caractérisation.

Ce rapprochement n'aurait de lui-même pas grande signification si l'on n'observait pas que Brøndal et Hjelmslev opèrent l'un comme l'autre avec trois appareils conceptuels lesquels ont entre eux certaines affinités, ce qui, dans l'évaluation actuelle de l'antagonisme entre Brøndal et Hjelmslev, est déjà beaucoup:

Brøndal	concepts	formes de	espèces de
	génériques	relations	relations
Hjelmslev	structures	systèmes	système
	linguistiques		sublogique

Le rapprochement entre les «*concepts génériques*» de Brøndal et les «*structures linguistiques*» de Hjelmslev fait en partie difficulté, mais moins par le projet que par la méthode retenue: tandis que Hjelmslev ne retient que le point de

61. Cette mise en jeu de la subjectivité peut être décrite, du point de vue sémiotique, comme un syncrétisme de l'informateur et de l'observateur: «L'individu pensant peut être objectivé et peut lui-même constituer l'un des deux objets qui sont les termes de la relation casuelle ou prépositionnelle.» (*Catégorie des cas*, op. cit., p. 133.

vue fonctionnel pour chaque plan, la commutation pour relier le plan du contenu et le plan de l'expression, Brøndal, en raison de la double filiation de linguiste et de phénoménologue qu'il revendique, choisit une méthode apriorique et combinatoire relativement incertaine. Une méthodologie brøndalienne existe sans doute, mais difficilement séparable de son créateur.

#### 4. Pour finir

Il semble difficile d'éluder la question: comment ces trois appareils conceptuels coexistent-ils? puisque, ainsi que nous l'avons indiqué au début de cette étude, les relations inter-systémiques importent au moins autant que les relations internées dans le système.

Une consistance ne peut être établie que par une spécialisation de chaque dispositif conceptuel. A cet égard, les *»formes de relations«* ont clairement vocation à organiser les systèmes, tandis que les *»concepts génériques«* et les *»espèces de relations«* sont *»du côté«* du processus, du discours. Ainsi que le suggère l'analyse de la préposition française *»après«*, les *»espèces de relations«* sont implicites dans les *»concepts génériques«* puisque les premières prédisent les seconds<sup>62</sup> et par voie de conséquence, la relation peut, après recours à la terminologie de Hjelmslev, être formulée ainsi: puisque les *»espèces de relations«* semblent servir d'interprétant des *»concepts génériques«*, rien n'empêche d'instituer les premières comme figures et les seconds comme signes. La charge syntaxique des *»concepts génériques«*, notamment l'insistance de Brøndal à faire de la succession *D - r - d - R* le ressort de l'énoncé, s'expliquerait dès lors par la proto-syntaxe investie dans les *»espèces de relations«*, notamment la *direction*. La narrativité des *»concepts génériques«* aurait pour répondant cette *transitivité* et cette *symétrie* qui nous ont paru si régnantes.

Nous ne saurions mettre un terme à cette étude sans faire état de ce que nous aimerions appeler, faute de mieux, le principe de spécialité. Nous attendons de lui qu'il réponde à la question: à quelle(s) condition(s) une conceptualisation proprement sémiotique peut-elle être reçue? Le *»principe d'empirisme«* de Hjelmslev (exhaustivité, non-contradiction, simplicité) relève de l'épistémologie générale et indique que les demandes ordinaires d'un énonciataire retors ont été prises en compte, mais ne renseigne guère sur les tenants d'une véridiction proprement ou étroitement sémiotique. Si bien que nous livrons à la discussion les éléments suivants. Il nous semble qu'une hypothèse, quelle que soit son amplitude, devrait, sous bénéfice d'inventaire, prendre en compte les critères suivants:

62. Sur ce rapport entre *prédication* et *présupposition*, cf. Cl. Zilberberg, *Conversion et réversion* in H. Parret & H.G. Ruprecht, *Exigences et perspectives de la sémiotique*, tome 1, Amsterdam, J. Benjamins, 1985, pp. 349-379.

– la prééminence de la direction, de la directivité hjelmslevienne, de la transitivité brøndalienne, et au niveau figuratif, de la narrativité greimassienne, en un mot du processus sur le système: il convient de penser le système en fonction du processus et concevoir, en quelque manière préventivement, le système comme un processus »immobile à grands pas!«. Dans un langage suggestif, nous faisons prévaloir le rythme sur la différence; dans un langage plus resserré, nous faisons prévaloir l'extensionnalité sur l'extensivité. Relativement à Brøndal, nous songeons à la dynamique infusée dans les »concepts génériques«;

– en second lieu, toute conceptualisation qui ne semble pas en mesure de poser la facultativité comme raison arcane du réseau de dépendances qu'elle discerne ou suppose, marque d'elle-même son insuffisance. L'effort de réflexion conduit par Brøndal à propos des »formes de relations« et des »espèces de relations« apparaît à cet égard exemplaire;

– en troisième lieu, la langue est tout entière en chacun de ces éléments, comme notre reprise de l'analyse de la préposition »après«, si elle est reçue..., l'a suggéré; de là deux conséquences conjointes: la catalyse est une opération prolongeable jusqu'à épuisement des figures et de leurs présupposés. Une déontologie de la catalyse est, ainsi que l'indiquait Hjelmslev, sans doute recommandable, mais la catalyse est en principe une opération transitive; d'un autre côté, l'étendue des énoncés, ce théâtre où opère la relation, n'est pas pertinente.

Ce »principe de spécificité« (avec ses trois volets: directivité, facultativité, »catalycité«) réclame que la subjectivité, mieux sans doute la subjectalité, soit située et reconnue, non seulement comme instance énonçante et discursive, fomentatrice des signes et de la mise en discours,<sup>63</sup> mais bien davantage, comme une instance poétique, instigatrice des figures et des systèmes. A ce sujet, H. Parret et H.G. Ruprecht affirment: »(...) les conditions subjectives de production de la sémosis sont sémiotiquement descriptibles, non par analyse, mais par catalyse.«<sup>64</sup> L'opposition quelque peu manichéenne entre transcendance et immanence, perdant de sa force, entre dans la dépendance de ces relations inter-systématiques dont nous avons fait état: que trois systèmes,

63. Pour Valéry, cette caractéristique était non pas supplétive mais prioritaire et »poétique«: »Avant de signifier quoi que ce soit toute émission de langage signale que quelqu'un parle. Ceci est capital – et non relevé – ni donc développé par les linguistes.

La seule voix dit bien des choses, avant d'agir comme porteuse de messages particuliers. Elle dit: Homme. Homme, femme, enfant. Telle langue, connue ou non. Demande, prie, ordonne; telle intention. Etc.

Et il arrive que cette perception présignificative dénonce 'poésie'. Avant d'avoir compris, n(ou) sommes 'en poésie'.

Ainsi, la sensation de q(uel)q(ue) action particulière du parler, qui affecte d'avance la valeur des choses dites n(ou)s en un mode, ou régime à préciser.« in Cahiers, tome I, op. cit., p. 473.

64. Ibid. tome I, Introduction, p. xliii.

$S_1$ ,  $S_2$ , et  $S_3$ , entretiennent des relations de détermination, chaque système envisagé en lui-même peut être dit immanent, mais si pour  $S_3$ , «vu de»  $S_3$ ,  $S_1$  ne peut être atteint que moyennant le passage par  $S_2$ ,  $S_1$  apparaîtra transcendant pour  $S_3$ . La théorie étant elle-même un langage, ainsi que le souligne Hjelmslev dans les *Prologomènes*, il n'est de signification que contextuelle: considéré absolument, un système peut être dit immanent; considéré relativement, il peut être dit transcendant, de façon médiate ou immédiate.

La correspondance entre le subjectal et le subjectif<sup>65</sup> peut être présentée et résumée ainsi:

<i>subjectal</i>	<i>subjectif</i>
<i>directivité</i>	<i>intentionnalité</i>
<i>facultativité</i>	<i>liberté</i>
<i>»catalycité«</i>	<i>»poéticité«</i>

Les valeurs-formes de la subjectalité, déchiffrées avec tant de pénétration par Brøndal et Hjelmslev, seraient au principe des valeurs-fins de la subjectivité. Pour notre heur, les valeurs subjectales pourraient encore être dites intensives et les valeurs subjectives extensives. Enfin ce cercle valuatif signifierait que le sujet invente en se découvrant, que les valeurs subjectales en font un sujet compétent et les valeurs subjectives un sujet d'attente; que les compétences énonciatives du sujet ne sont que l'écume de compétences poétiques, lesquelles, selon les mots du poète, ont vocation *»d'enfanter en nous non point une fable, mais cette puissance cachée qui fait toutes les fables.«*<sup>66</sup> Faut-il le préciser: peu se sont avancés aussi loin dans ce discernement et cet éblouissement que Brøndal et Hjelmslev!

65. A cette correspondance généralisable, qui associe à un niveau en -al un niveau en -if, nous avons donné le nom de principe de déhiscence, voir *Sémiotique 2*, op. cit., pp. 97-100.

66. Valéry.

# Brøndal and Bühler

*Svend Erik Larsen*

1. In beginning this reflection on the relationship between *Viggo Brøndal* and *Karl Bühler*, I can not help feeling a slight regret that this relation does not actually exist. Empirically speaking, though, it does exist: Bühler refers to Brøndal in *Sprachtheorie* from 1934, and Brøndal reviews this same book at a meeting of the Linguistic Circle of Copenhagen, November 5, 1936. If, however, we consider Brøndal's conception of existence as meaning not empirical manifestation but rather 'value',

il faut que les concepts fondamentaux, comme tous les concepts linguistiques, soient définis dans une interdépendance étroite, car la langue est un système de signes, c'est-à-dire de mots, dont l'existence – et ici existence veut dire autant que valeur et signification – est constituée uniquement par des rapports mutuels de ressemblance et de différence.

(Brøndal 1948a: 81, cf. Brøndal 1943: 61f),

then, by virtue of the similarities and dissimilarities between the two B's, we might assert that Brøndal would admit of some sort of relation. In the present case, then, we apparently have in the texts of the two great Bs some empirical details which are not, however, incorporated into the structure of their texts. The relation between Brøndal and Bühler seems to be one of the »cas limites« (Brøndal 1943: 35) which are so important for Brøndal when he tries to establish precise definitions. Here it seems appropriate to ask why these do not have a place in the honeycomb of the B-hive? And what kind of honey could we have harvested had they had a place?

In this paper I shall attempt to characterize some limits of Brøndal's theory and suggest some possibilities for further exploration, possibilities created by a tacit Brøndal-Bühler agreement on fundamental theoretical issues. I shall do so in answering three questions:

- 1) What are the empirical manifestations of the relation?
- 2) What could it have meant for Brøndal's theory had they occupied a place in its structure?
- 3) Why was this potential relation left on the fringe of his work?

2. In his *Sprachtheorie* (Bühler 1965: 227, 307f), Bühler refers twice to Brøndal, having read the French abstract of *Les Parties du Discours (Ordklasserne)* published simultaneously as an off-print with the Danish original in 1928.

The first reference is an approval of Brøndal's preference for Stuart Mill's conception of the proper names, though with the critical addition that Brøndal does not mention Husserl's theory of the phenomenological act. The second reference concerns Brøndal's structuring of the word classes based on Aristotle's categories. Bühler disapproves of this basis, but finds Brøndal's claim interesting: that all words belong to a distinct class. Nevertheless, he finds this basis too narrow as he can only see the formal or structural aspect of Brøndal's point of view and not the phenomenological perspective.

It is in fact strange that Bühler did not see the evident traces of Husserlian inspiration behind Brøndal's presentation of the two substance categories and, from these categories, the phenomenological implications of the definition of proper names and of the connexion between the morphological structure and Brøndal's (in other respects questionable) conception of mentality. Bühler seems to regard the two problems, that of the proper names and that of the structure of word classes, as two distinct problems in Brøndal's theory. But, in fact, they are aspects of one and the same basic problem in Brøndal's grammatical theory: how to define fundamental notions which maintain the activity character of our consciousness as a categorical attitude toward the surrounding world (the Husserlian 'act') while at the same time making it possible to construct a grammar? As far as the word classes are concerned, Brøndal's solution is phenomenologically inspired: first by a reinterpretation of Aristotle and second by a conception of structure as a Gestalt phenomenon, internally differentiated according to formal rules of dependence (partly with reference to Bühler! (Brøndal 1943: 41)). Both the structure of word classes and the conception of proper names are parts of this solution.

Strange to say, it seems as if Bühler's basic problem is, if not the same as Brøndal's, then at least very much like it: how, in the analysis of proper names, to unify Mill's focus on the »Bedingungen des intersubjektiven Sprechverkehrs« (Bühler 1965: 230), that is a *linguistic* orientation of the analysis, and Husserl's theory of acts, that is, the use of proper names as a specific way of grasping the world of objects, which points thereby to a *philosophical* perspective.

In dealing with the word classes, Bühler wants to view Brøndal's structural conception as implied by his own. Even if we cannot place every word in one and only one word class, like Brøndal, then at least we can say that all words are what in German he calls »feldfähig« (ib.: 302), that is 'they have a capacity of entering into a certain field of meaning and always do so'.

But even stranger, not only are Bühler's questions similar to Brøndal's, his answers tend also to be the same. Brøndal claims that the position of a linguistic phenomenon in the structure of word classes is equivalent to a certain and inevitable way of comprehending the world. This equivalence is exactly what is meant by being »feldfähig«. And consequently, to be a proper name is to have this capacity in a specific way: a proper name is a word which has a structural position as a class but which does not, as an individual word, have a

specific signification. So, proper names necessarily imply contextual and only contextual meaning, what Brøndal calls semantic meaning. Or, phrased by Bühler, »Der Eigenname *impliziert* eine solche Vielheit von Bestimmungen« (ib.: 292, italics by Bühler).

Bühler was obviously blinded to the similarity between his and Brøndal's thought as he did not see Brøndal's phenomenological background. Nor is this any wonder because Brøndal's French abstract is but a minor reference in Bühler's book. There is much more reason to wonder why, in reviewing Bühler's book, Brøndal does not spot this similarity as well. Of course he comments on Bühler's criticism of his own book, seeing himself the question of proper names and word classes as just one problem, stating that Bühler:

ne semble pas être arrivé lui-même à une conception ferme et claire des noms propres – classe particulièrement importante par son caractère extrême (elle est à la limite du système, comme les numéraux [...]). En discutant le caractère des »Wortklassen«, M. Bühler paraît d'une façon générale se tenir trop exclusivement au point de vue de la psychologie individuelle (partant d'une conception des »choses« qui sont *ensuite* montrées et/ou nommées) et par conséquent ne pas tenir compte suffisant de la norme linguistique: système que la langue donnée impose aux individus comme aux choses.

(Brøndal 1938: 12).

Brøndal modestly calls his review »Observations supplémentaires sur la »Sprachtheorie« de Bühler«, and apart from the direct answer just quoted, concentrates on two points: *case* and *deixis*. In the case of case, if I may say so, Brøndal shows an appreciation for Bühler's attempt at clarifying this grammatical phenomenon as an independent phenomenon, but refutes what he characterizes as the syntactical tone of Bühler's thesis. As Brøndal's observations only appear in an abstracted version in the bulletin of the *Linguistic Circle*, we cannot know what he actually said. But I think it is likely that he has nodded approvingly when Bühler considers the »logical-grammatical« aspect of cases (Bühler 1965: 236), only to shake his head almost disgustedly when Bühler again adopts the standpoint of »la psychologie individuelle« in placing three actions or object relations as a possible basis of a theory of case: »erstens die positive Zuwendung [to the object], zweitens die negative Abwendung oder Flucht und drittens die negative Zuwendung (Angriff, Abwehr)« (ib.: 250).

On Bühler and deictical phenomena Brøndal now says:

Pour ce qui est des démonstratifs (au sens large) on a reconnu depuis Wilh. v. Humboldt l'importance de la *deixis* à l'intérieur de plusieurs classes (»situatifs« aussi bien que pronoms), et M. Bühler a très bien vu (p. 101) la nécessité d'en étudier les systèmes, d'ailleurs assez variables. Il semble

moins légitime de faire des »Zeigewörter« [sic] une classe supérieure aux parties du discours. Et l'on peut contester le détail de sa définition de *hin* et de *her* »situatifs« corrélatifs d'un degré d'abstraction qui semble rare en allemand (p. ex. dans le système des prépositions). (Brøndal 1938: 11f).

I quote in extenso because this is the point from which I shall develop the tacit relation between Brøndal and Bühler in the following part of this paper.

Apart from the final criticism of a detail from the German grammar, Brøndal makes one positive and one negative observation: in the positive he states that Bühler recognizes the importance of deictical phenomena in considering them as something which cuts across the borderlines of the word classes; in his negative remark Brøndal does not find any reason why the deictical elements considered as words (»Zeigewörter«), should belong to a class above the ordinary structure of word classes. Here – maybe even with his index finger – Brøndal points to the most important aspect of Bühler's book and of Bühler's preoccupations in general during the twenties and early thirties, without seeing what he is pointing at.

In fact, Brøndal points to the deixis: as a general morphological phenomenon, and as something above the ordinary morphological structure. But as he, without further notice, takes it as nothing but a morphological phenomenon, the last mentioned hierarchical position simply appears to him as a contradiction. This morphological restriction of his eyesight prevents him from seeing the true general character of the deixis which it has in Bühler's theory and which it thereby could have had in his own. When a phenomenon is placed above the morphological structure it means simply that it concerns something more than morphology, which in Brøndal's grammatical theory implies that it has something to do with the linguistic expression level – phonology and phonetics, the most obscure part of Brøndal's theory. Through a general theory of deixis, Bühler could have helped Brøndal solve some of the latter's basic problems concerning the relation between the so-called symbolic and logical aspect of language. But on certain conditions and at a certain price.

The conditions are the existence of a certain commensurability between the basic notions of Bühler's and Brøndal's doctrines. If we cannot find such theoretical agreements, an exchange of concepts would be totally incidental and non-scientific. It is obvious that the two scholars do not state anything about such fundamental theoretical overlappings – Bühler sees Brøndal as a linguist, without noticing his philosophical and especially his phenomenological background; Brøndal looks upon Bühler as a psychologist trying to be a linguist, but cares not for his phenomenological inspiration. Through a brief description of Bühler's theoretical horizon I shall argue that the two theories are indeed commensurable. After demonstrating the importance of this proposition by suggesting a general conception of Bühler's deicticality in Brøndal's doctrine, I shall attempt to continue Brøndal's own reflections on

this topic.

But, as already mentioned, there is a price to be paid. Brøndal's theory has to be transformed from a linguistic theory to a theory of general *semiotics*. I do not personally regret this outcome of the cooperation with Bühler, but I am not quite sure if Brøndal would pay this price in order to be able to establish the relation between the logical and symbolic aspects of language, a relation he has not been able to construct on his own account.

3. We can easily find reasons for comparing Brøndal and Bühler. My idea in doing so is not just a theoretical whim on the occasion of a commemorative seminar – to compare Brøndal to everybody else to celebrate his centenary, or at least to those with a name beginning with B!

Both Brøndal and Bühler had scholarly and personal relations to the Prague school and they sympathized with its phenomenological inspiration and structuralism. And Bühler contributed to the theoretical development in Prague, especially in his seminal article on phonology and phonetics, introducing the notion of 'abstractive relevance' or 'distinctive feature'. He expounded this notion based on the Gestalt theories from his psychological writings.

Through his connexion with the Danish philosopher and theoretical psychologist Harald Høffding, Brøndal too knew of and sympathized with these types of theories of consciousness, to which he also briefly refers in his observations on Bühler's *Sprachtheorie* (Brøndal 1938: 11). It is also worth mentioning that Brøndal and Bühler shared a firm antipositivistic attitude, in Brøndal manifested in his search for categories, in Bühler in his attempts at establishing axioms. And both scholars proceeded through a historical analysis of the basic notions (cf. Brøndal 1948: 76, Bühler 1969: 21).

These immediately observable facts, however, are but a reason for establishing a relation between Brøndal and Bühler, not the relation itself. A brief outlining of Bühler's theory, (with his *Die Krise der Psychologie* (1927) serving as my main reference), and of the place of deicticality in his theory, will help us in the construction of this relationship.

The range of Bühler's thought is demarcated by two boundaries, one established by some basic and almost anthropological presuppositions, the other characterized by the kind of object he takes into account.

1) Primarily with reference to Husserlian phenomenology, Bühler makes the philosophical presupposition that consciousness is primarily an intentional phenomenon: it is always oriented toward an object. Furthermore, with reference to Kant, he makes a kind of psychological or rather logical presupposition: We have in our mind some 'empty syntactical schemata' (Bühler 1965: 253) through which our perceptions and experiences are given an order, which at the same time makes it possible for us to reorganize and reorient the experience. Finally, we find in Bühler the psychological presupposition or a principle which he, with reference to children's play, calls »ein produktives

Gegenwartsprinzip« (Bühler 1927: 208): our presence is governed by the exercise of a »Formwille« and a »Funktionslust«, meaning that we are always able to bestow upon the world a form and that we cannot help doing so.

Having in mind Brøndal's integration in his theory of a basic intentionality of different levels (cf. Larsen 1987a), along with his conception of language as a kind of geometry (Brøndal 1948a: 35, cf. Larsen 1987b), and – finally – his emphasis on language as sign production (Brøndal 1943: 57) in constant relation »avec une réalité« (Brøndal 1950: 70), it is not difficult to recognize that this theoretical boundary is common to both Brøndal and Bühler. This fact becomes even more evident when we see what Bühler explicitly excludes from his theory: the unconscious as an independent psychological determinant. In Brøndal a symptom of this is his unambiguous and vehement rejection of Freud (Brøndal 1948b: 20, Brøndal 1936a). But, what is more important, consciousness or unconsciousness, a concept of object or substance can never be omitted from this theoretical field of research. Neither can the notion of form ever be taken in a formalistic sense.

2) Thus, the first boundary of Bühler's theory shows his basic concern for consciousness as an objectoriented intentional phenomenon. The second characterizes his theory through the type of object he investigates in order to analyze consciousness.

Zum Ausgangsgegenstand der Psychologie gehören also die Erlebnisse, das Sinnvolle Benehmen der Lebewesen und ihre Korrelation mit den Gebilden des objektiven Geistes. Zum philosophischen Problem wird dann die Frage, ob und zu welcher noch unbekanntenen Einheit diese drei Ausgangsgegenstände als konstitutive Momente gehören oder hinführen.  
(Bühler 1927: 29)

Let us not take too much notice here of the partly oldfashioned vocabulary, but look at just what is excluded and included in Bühler's field of interest. Excluded is any kind of pathological or distorted behaviours and expressions (ib.: VI, 26). Brøndal would agree. And so would he also agree to Bühler's rejection of any atomistic approach to the object under consideration: »Die punktmässige sozusagen statische Intentionalität jedes Einzelerlebnisses für sich betrachtet wäre eine Kuriosität« (ib.: 67, cf. ib.: 127). So, Bühler's object is a functional or dynamic complex which can be regarded as a unity.

But how does he consider the unity and the functionality of this complex? As a model for the unity he explicitly rejects the static dyadic structure (ib.: 150f). Bühler finds a dyadic model in behaviorism (and we could add, in the sign notion of classical structuralism and semiotics, too): According to him, this model leads inevitably either to a study of the elements related in the structure or to a study of the relation itself, but it will never be able to cover both. Consequently, the relations will be dealt with in a purely – »rein« says Bühler – formalistic way, or the elements will be looked upon as isolated em-

pirical atoms. Here Brøndal's antipositivism is easily recalled as is his rejection of the form/matter dichotomy (e.g. Brøndal 1948a: 77).

And even if Bühler speaks of functions of consciousness such as »Innere Wahrnehmungen« or »Erlebnisse« or »Vorstellungsbilder«, he carefully avoids being caught in the solipsistic snare of pure introspection and in the behavioristic trap of the action/reaction model. Such psychic phenomena are always related to a social and collective semantics or »Darstellungsschema« (Bühler 1927: 116), which situates them, makes them recognizable, interpretable, and identifiable (ib.: 38, cf. ib.: 60f). »Es gibt kein Sinnfreies Sehen«, as Bühler puts it. Brøndal's reservation toward notions of subjectivity without language and his emphasis on the language norms as a social fact embracing both subject and object (e.g. Brøndal 1938: 12) fit well into the framework of Bühler's ideas.

From this it follows that the core of Bühler's object as a unified functional complex, placed as it is in the perspective of intentional object relations, is a *sign structure* and a *process of meaning production*.

Bühler's sign notion is broader than that we are used to in semiotics and linguistics. In his *Die Axiomatik der Sprachwissenschaft* (1933) the sign is called

das Vor- und Aufzeigen der Dinge oder das Hinweisen auf die Dinge [which is one of] mannigfaltigen Steuerungshilfen im Gemeinschaftsleben der Tiere und Menschen [...] wo eine situationsgerechte Kooperation von Individuen die Erweiterung des Horizontes der gemeinsamen Wahrnehmungen verlangt.

(Bühler 1969: 25f)

I will only dwell on three features of this sign notion. First, it is *representational* and not formal. Bühler's theory, being based on intentionality, is irreducibly connected on all levels with a concept of object, and he refers often to the scholastic formula 'aliquid stat pro aliquo'. Brøndal would agree. Second, it stresses the *pragmatic* aspect of meaning production as a material and social act of communication or, less frequently, as a mental act of *inference* (Bühler 1932: 103). Here Bühler points to textlinguistics and to a Peircean semiotics rather than to Brøndal. Finally – and this will be my main point here – *deicticality* is an essential part of Bühler's sign notion.

Bühler was preoccupied with this aspect in the twenties and the thirties. He wrote a book on *Ausdruckstheorie* (1933), and in spite of the fact that his *Sprachtheorie* was planned to deal exclusively or primarily with the representational aspect of language, deicticality came to play a dominant role throughout the book.

»Ausdruck«, or »Hinweis«, in Bühler never indicates just an expression of a content, nor is it just a label for the material presence of a semiotic element. »Ausdruck«, or »Hinweis«, expresses the represented thing – the objective object in Brøndal's terminology – in such a way that it necessarily points to a

common premise, a shared universe where the object can be understood or identified, that is, a universe where an inference can be realized (Bühler 1932: 103), concerning the object, a shared universe where a semiotic constitution of the object can take place.

According to Bühler, we have three kinds of shared universe (cf. Bühler 1927: 50f):

- 1) a shared universe of material objects (called »gemeinsame Wahrnehmungen« in the quotation);
- 2) a shared universe of values, which occurs when the indices point to things already expressed in the same semiotic system (referred to above as the individual cooperation in a given universe);
- 3) a shared universe of possibilities, which occurs when indices point to things in different universes, claiming that they are to be conceived in the same universe, as for instance in fiction. This implies the possibility of an »*Erweiterung des Horizontes der gemeinsamen Wahrnehmungen*« as quoted above. Only in verbal language do all three kinds of universe occur together, whereas the first two mentioned function in different types of semiotic systems.

4. It was not difficult to draw a line from Bühler to Brøndal when I swept over the different topics and notions in Bühler, that is, until we reached deicticality. Nevertheless, this is the most interesting part of their non-existing relation.

An essential part of any definition of deictical phenomena is the link between the sign system and the non-linguistic conditions of the manifestation of signs. And this is the threshold on which Brøndal places his central preoccupation with language as a whole – the relation between language and non-language, specified as the relation between language and thought or mind in a phenomenological, i.e. an intentional, perspective.

Une langue est – Brøndal says – tout comme une géométrie, un système de notions que, de notre poste d'observation et selon nos forces, nous appliquons au monde et avec lequel, peut-être, nous créons ce monde.  
(Brøndal 1948a: 35)

The spatiality of the geometric metaphor, together with the spatiality of the basic notions from Brøndal's paper on the system of vowels (high, low, front, back), makes Brøndal's apparently fortuitous labelling of the expression level as *deixis* significant (1943: 117), and worthwhile to see if this level can be included in the phenomenological perspective.

But in order to include the study of the expression level as primarily a deictical phenomenon, Brøndal must have:

- 1) a general conception of deicticality as a multidimensional linguistic

- phenomenon, which characterizes not just one set of elements or just one element of one level of language (e.g., the pronouns or the adverbs); and
- 2) a conception of different specific types of deicticality which can be inter-related through the general conception.

I call it a general conception and not a theory, for even though Brøndal (more or less explicitly) analyzes at least two kinds of deicticality, he does not offer a unifying theory. Now I shall try to give an outline of the problem, through a reference to Bühler's typology of deixis leading to a presentation of what can be called Brøndal's *content-deixis*, in order to be able to make what can be called his *expression-deixis* a genuine part of his theory in a semiotic perspective.

In *Sprachtheorie*, Bühler conceives the problem of linguistic deicticality as an aspect of the more general relation between three deictical categories corresponding to the three universes referred to above: the *deixis ad oculos*, the *anaphora*, and the *deixis am Phantasma*. The first of these is the textual indication of positions in a given material space and time; the second is the textual indication of positions in a given universe of discourse; the third type of deixis indicates related positions in different material and discursive universes. All kinds of meaning production have to be positioned deictically in this way in order to be meaning production at all.

Brøndal's reflections on deixis are narrower in material, but not in scope. This can be seen in his paper on the grammatical category of 'person' (1939). For him this category is not exclusively integrated into a very few word classes (pronouns, verbal inflexions). It articulates a fundamental distinction in several parts and classes of the grammar. This distinction indicates a fundamental opposition between two positions: first person (*'un point arbitraire'*) and second person (*'le reste du monde'*). These two positions are simultaneously and mutually interdependent: arbitrary is arbitrary in relation to the rest of the world, and this world is 'the rest' only in relation to the arbitrary point. The position of the first person is arbitrary and therefore changeable; the rest of the world is everything which in a given moment and place is absolutely different from the arbitrary point. This given time and space is *'le monde'*, i.e. the *common* world, to which both the arbitrary point and the so-called 'rest' belong. Consequently, this opposition is the basis for an *intentional* relation between the first and the second person.

So, the first person as the discursive position of the *terminus ab quo* of the utterance is part of an irreducible structure of an absolute difference between an arbitrary point in the world and the rest of this world on the one hand, and of a position, indifferent to this distinction, on the other hand, viz. the common world or the third person. This means again that it is an irreducible structural fact that the first person is the point of departure for an utterance as far as it is accepted as such by the second person in relation to a *common* universe, the third person (see Brøndal 1943: 98-104).

The paper on 'person' is the most essential presentation of deictical morphological phenomena or content-deixis in Brøndal, but not the only one. However, it can be seen from this paper alone that his content-deixis covers all three of Bühler's deixis types, e.g., a word like 'above' (an example of a second person position) can be classified as *deixis ad oculos*, as *deixis am Phantasma*, and as *anaphora*. But the condition for the functioning of any linguistic element as a deictical device is the realisation, i.e., the presence of the *utterance* in the same universe as the *deixis ad oculos*. The material aspect of the expression level of language is, from the deictical point of view, therefore not just material; neither does it serve only as a producer of semantic distinctions. This materiality functions as the basic condition for the deictical copresence, making the material universe a universe for material meaning production, without which there would be no meaning production at all. So, this universe becomes more than a universe in which things are or exist. It becomes a universe where things take place as meaning, both '*einmalig*' and recognizable. The role of the expression level in this connection is to say: Look, meaning is taking place here in a material process.

It seems as though Brøndal really wanted to integrate this functional and materialistic aspect in the very definition of the expression level:

Au point de vue de l'articulation, on peut définir par deux fois deux éléments, à savoir, d'après la terminologie universellement connue et acceptée de la phonétique anglaise: *front* et *back* d'une part, *high* et *low* de l'autre:  $e = LF$ ,  $i = HF$ ,  $o = LB$ ,  $u = HB$  [...]. Il sera d'abord indispensable de *déconcrétiser* les notions de base, c'est-à-dire de reconnaître dans les contrastes *front-back* et *high-low* non seulement des types d'articulation physiologique, des timbres acoustiques et représentations et images physiologiques; il faut y voir en même temps et comme le fondement de toutes ces manifestations extérieures des *valeurs symboliques*.

(Brøndal 1936b: 64, 73)

In order to integrate this general aspect of the expression level, Brøndal wants to '*déconcrétiser*,' which means to generalize the four basic spatial coordinates – to apply them to the articulation of general symbolic values.

What he meant precisely has never been satisfactorily determined, but what he could have meant can be seen from a reference to an article on aphasia by Kurt Goldstein from the *Journal de Psychologie* 30 (1933), an issue to which Brøndal himself contributed with an article on syntax (1943: 8ff). Goldstein describes the interdependence between the linguistic capability and the capability of spatial orientation in the case of amnesia where these capabilities are damaged. Persons suffering from amnesia

ont perdu le sens de l'orientation, ils ne peuvent plus indiquer une direction, montrer ce qui est en haut, en bas, à droite, à gauche (cf. H L F B); ils

sont incapables de dessiner une carte, de réaliser des constructions spatiales même très simples, d'évaluer des distances, etc. [...] Il ne s'agit pas de troubles divers, mais d'une modification foncière qui se révèle par des symptômes variables selon le champ d'activité que l'on envisage. Notre exposé a présenté le trouble moteur du langage de nos malades comme la traduction d'une profonde modification générale.  
(Goldstein 1969: 283-86)

The generality of the relationship is here seen through its absence, which consequently produces a fundamental inefficiency in human behavior. Goldstein calls this disturbance '*une altération de l'attitude catégorielle*' (1969: 305), meaning an incapability to classify in the universe of the *deixis ad oculos*, i.e., to identify through either-or relations (this is either A or B *there*; it is B). The expression level has the same function: this is either language or not language *there*: it is language; it is either my language or another one *there*; it is my language).

But the deictical perspective does not really occur until this located, classifying, identification in the material and spatial universe is centered on a '*here this language is produced*'; and thus on a subjectivity, as articulated by Brøndal's content-deixis. Then expression, as expression, acquires what Brøndal has called a symbolic value.

This complex simultaneity of materiality and subjectivity is described by Merleau-Ponty (1945). He discusses deicticality (with many references to Goldstein), saying that a so-called 'spatialité de position', indicating a place, and a so-called 'spatialité de situation', indicating a place where I am, that is, a subject, are always simultaneous. This simultaneity is due to the fact that no spatiality can be established without the spatiality of the body, i.e., its materiality, and to the fact that this body is part of a language, or more generally a symbolic structure:

L'espace n'est pas le milieu (réel ou logique) dans lequel se disposent les choses, mais le moyen par lequel la position des choses devient possible. C'est-à-dire qu'au lieu de l'imaginer comme une sorte d'éther dans lequel baignent toutes les choses ou de le concevoir abstraitement comme un caractère qui leur soit commun, nous devons le penser comme la puissance universelle de leurs connexions.  
(Merleau-Ponty 1967: 281)

The objects are connected for somebody in some place because of the language act, and they would never be the same for anybody i.e., they would never be identified in any place without language (1967: 215, 229).

From Bühler, through Goldstein and Merleau-Ponty I will interpret Brøndal's expression-deixis as the material *positions* integrated in language (a primary deictical function), and his content-deixis as his way of seeing these

positions as parts of a *situational* or discursive universe (a secondary deictical function).

5. I have now answered my first two questions concerning the Brøndal-Bühler relation on the empirical facts of the relation and on the theoretical profit Brøndal could have had from a fully developed relation. The empirical facts consisted of a few remarks from Bühler and some oral observations by Brøndal, and a possible profit would have been a general semiotic perspective in Brøndal's theory through Bühler's reflexion on deictical phenomena. But how to answer the last question: why did this relation not seem important to Bühler and Brøndal?

For Bühler the answer is as easy as it is trivial: he had no knowledge of Danish and knew only an abstract of a book by Brøndal. For Brøndal perhaps we have only a trivial answer too. Anyway, both Bühler and Brøndal belonged to the same theoretical landscape – the phenomenologically inspired antipositivistic and antiformalistic tradition of the 20th century. From this position they both focused on scientific concepts as historically and discursively developed phenomena and thus worked in the same direction in order to establish basic categories and axioms.

But while Bühler moved from psychology to philosophy and language studies, Brøndal took the opposite direction from philology to philosophy. So when they meet on linguistic ground they have a different perspective, which may be the reason why Brøndal was blind to the possibilities inherent in Bühler: Bühler came to be interested in language from a broader perspective, that of a general conception of meaning, sign, and expression. Language is only a specific aspect of a general semiotics. Brøndal, however, was never happy with those who could think of language as something characterized by an 'only'. For him language is a kind of superior summary of all essential aspects of meaning production, it is quintessential to him. Maybe he overlooked the general perspectives in Bühler's theory because they pointed in another direction.

Brøndal and Bühler are like two pedestrians on the same street, walking on different sidewalks and in the opposite direction. When they pass they nod politely across the street, make a short stop and then continue each in their own direction. This is a pity, but at least better than walking on the same sidewalk in the same direction – and then trying to push each other into the gutter. You will not be surprised when I say that I am thinking here of two Danish linguists.

Against this background my second explanation of Brøndal's superficial reading of Bühler will perhaps not turn out to be as trivial as it may look. Brøndal seems not to have added anything new to his basic philosophical viewpoints and neither to his reading on this topic after 1919, maybe even earlier. This can be seen both from his notes and from the bibliographies in his books. What he did was to transform or to enlarge his fundamentals in a

strictly linguistic sense in order to unfold the philosophic perspective of linguistics.

This somehow dogmatic attitude to fundamentals is quite understandable: you need an unshaken platform in order to be efficient in a specific domain. The phenomenologically flavored categorical basis was the solid point of departure for Brøndal in his linguistic preoccupations, which made him produce results of topical interest which we find worthwhile remembering and discussing in his centenary. But it made him a lonesome rider as well, and prevented him from seeing new useful possibilities, even when they matched with his own theory.

This commemorative seminar bears witness to the fact that the theory is greater than the man himself knew. And, let us hope, to the fact that our reinterpretation of Brøndal and a renewed interest in viewpoints which find a representative in him will show us an opening to new trends in today's humanities. After all, this would be the best outcome of a seminar which is not on Brøndal but on 'l'actualité de Brøndal'.

## Bibliography

- Brøndal, Viggo (1928) *Les parties du discours. Résumé*. Copenhagen: Munksgaard.
- (1936a) Hamlet, Principe al Danemarcei. *Revista fundatiilor regale* III, 10. Bucharest.
  - (1936b) La structure des systèmes vocaliques. *Travaux du Cercle linguistique de Prague* VI. Prague.
  - (1938) Observations supplémentaires sur la »Sprachtheorie« de Bühler. *Bulletin du Cercle linguistique de Copenhague* vol. III (1936/37). Copenhagen: Munksgard.
  - (1943) *Essais de linguistique générale*. Copenhagen: Munksgaard.
  - (1948a [1928]) *Les parties du discours*. Copenhagen: Munksgaard.
  - (1948b [1917]) *Substrat et emprunt*. Copenhagen: Munksgaard/Bucharest: Institutul de linguistica româna.
  - (1950 [1940]) *Théorie des prépositions*. Copenhagen: Munksgaard.
- Bühler, Karl (1927) *Die Krise der Psychologie*. Jena: Fischer.
- (1931) Phonetik und Phonologie. *Travaux du Cercle Linguistique de Prague* IV.
  - (1932) Das Ganze der Sprachtheorie, ihr Aufbau und ihre Teile. *Bericht über den 12. Kongress der deutschen Gesellschaft für Psychologie*. Jena.
  - (1965 [1934]) *Sprachtheorie*. Stuttgart: Fischer.
  - (1969 [1933]) *Die Axiomatik der Sprachwissenschaft*. Frankfurt a.M.: Klostermann.
- Goldstein, Kurt (1969 [1933]) L'analyse de l'aphasie et l'étude de l'essence du langage. *Essais sur le langage* (Jean-Claude Pariente, ed.). Paris: Minuit.

- Larsen, Svend Erik (1987a) Les maillons du langage. *Langages 86: Actualité de Brøndal* (Svend Erik Larsen, ed.). Paris: Larousse.
- (1987b) A Semiotician in Disguise: Semiotic Aspects of the Work of Viggo Brøndal. *The Semiotic Web '86. An International Yearbook* (T. A. Sebeok and Jean Umiker-Sebeok, eds.). Berlin: Mouton de Gruyter.
- Merleau-Ponty, Maurice (1967 [1945]) *Phénoménologie de la perception*. Paris: Gallimard.

# L'un et le tout

## V. Brøndal et le rôle de la quantification dans la sémiotique de l'École de Paris

Jean-Claude Coquet

L'intérêt porté à la mesure, au nombre, à la limite est traditionnel. Je voudrais n'examiner ici qu'un point: l'usage qui a été fait de la notion de *quantité* d'abord par l'un des fondateurs de la linguistique contemporaine, V. Brøndal, dans un article de 1937, puis par A.J. Greimas dans trois textes datés de 1963, 1966 et 1976. Les deux auteurs sont liés, comme on sait, par le fait que Greimas a pris appui dans sa réflexion sur les pages de Brøndal consacrées à *omnis* et *totus*. Je donnerai ensuite quelques exemples du rôle de la quantification en sémiotique subjectale et discursive.

Rappelons les prises de position: elles sont déterminantes pour le cas qui nous occupe. Brøndal ne considérait pas que l'étude des systèmes linguistiques pouvait se réduire à l'étude des propriétés formelles. Pour lui, »les catégories et les types de relations [étaient] en soi une base insuffisante«. <sup>1</sup> C'est pourquoi S.E. Larsen parle avec raison de l' »anti-immanence« de Brøndal. Il suffit de relire le numéro 1 des *Acta linguistica* en 1939 pour être instruit d'une opposition toujours renaissante. Il sera important, affirmait Brøndal, de »distinguer entre les propriétés formelles d'un système et sa matière ou substance qui, tout en étant adaptée à la structure donnée (puisqu'elle y entre), n'en est pas moins relativement indépendante; et l'étude des catégories réelles, contenu ou base des systèmes, sera non moins importante que celle de la structure formelle«. A ces linéaments de programme qui font ensuite référence aux »méditations pénétrantes de Husserl sur la phénoménologie«, L. Hjelmslev répond, quelques dix pages plus loin, abruptement: »Le mécanisme linguistique est épuisé par la description des relations et des corrélations et de leurs fonctions mutuelles«.

L'analyse de la quantité dépendra donc de la perspective choisie. Soit le système est clos et auto-suffisant; soit il est ouvert et comporte un point de fuite: la »substance«. C'est la thèse de Brøndal. S.E. Larsen la résume ainsi: »aucune analyse du problème du sens ne peut faire l'économie d'un concept d'objet explicite«, finalement, du rapport à la »réalité«. <sup>2</sup>

\*

1. S.E. Larsen, *Langages* 86, p. 10.

2. S.E. Larsen, *loc. cit.* et p. 97.

Je laisserai de côté les développements sur l'étymologie, toujours aventureux, et ne retiendrai que l'opposition établie entre *omnis* et *tōtus*. Elle repose sur l'idée en somme simple que les langues adoptent soit une visée du discontinu, soit une visée du continu. Ainsi *tōtus*, parce qu'il représente une »grandeur entière« est un »terme intégral«, une quantité finie. Si l'on reprend la série: *ūnus, sōlus, tōtus*, on a affaire à »trois intégrales: deux extrêmes et une intermédiaire«, chacune d'elles présentant les »contours« qui l'individualisent. Il n'y a pas de passage entre de telles quantités: ce sont des »blocs entiers«. Avec *omnis* on entre dans une série numérique dont on ne peut concevoir l'originalité que si l'on introduit la notion de continu. Il ne s'agit plus de territoires bornés mais du mouvement qui permet de passer d'une position à une autre. Non pas telle position, mais le mouvement même. Les formulations de Brøndal sont significatives. Je les rappellerai: dans la série numérique constituée de *nēmo, quis, alius, omnis*, »on descend« de *quis* vers *nēmo*, »on monte« par *alius* vers *omnis*. »La série remplace les simples contours des intégrales par une construction intérieure«. Le mouvement commencé par *nēmo* s'achève avec *omnis*. L'idée d'un parcours qui atteint son terme rapproche donc *omnis* des ordinaux tels qu'ils sont traités dans les langues anciennes. Leur statut me semble analogue. »L'ordinal désigne proprement l'élément d'une série numérique qui la termine et la 'remplit', donc le dernier terme. C'est ce dernier terme qui est seul spécifié par une formation particulière...«<sup>3</sup>

Comparons maintenant les approches: pour un hjelmslévien comme Greimas, se référer aux ordinaux présuppose la clôture. La série ordinale est fermée. Elle est représentée par l'opposition:

premier vs dernier.<sup>4</sup>

A l'inverse, ce n'est sans doute pas un hasard si Brøndal a choisi des symboles »approximatifs« de l'ouvert, précise-t-il, pour indiquer le parcours entre *nēmo* (symbolisé par O) et *omnis* (symbolisé par l'infini, ∞).

En somme, au regard de l'intégral *tōtus*, quantité finie, le numérique *omnis*, comme l'ordinal, est une quantité »complétive«; c'est »l'élément qui accomplit une série continue«.<sup>5</sup>

Si l'on passe maintenant aux niveaux supérieurs, la *phrase*, puis le *discours*, on retrouve les mêmes principes au travail. Identifier la morphologie à la syntaxe, comme le faisait Hjelmstev, ce serait perdre l'opposition entre discontinu et continu. Chaque fois que l'on traite des systèmes, on est dans le discontinu et dans l'intemporel; il en est ainsi de la phonologie et de la morphologie. On retrouve le continu et le temps avec les »ensembles rythmiques« qu'offrent la phonétique et la syntaxe. Les »totalités« analysées sont dotées ici et là d'un statut tout différent. »Le discours, en ce sens, est une totalité rythmique, un

3. E. Benveniste, *Noms d'agent et noms d'action en indo-européen*, p. 145.

4. A.J. Greimas, *Actes sémiotiques*, p. 64.

5. E. Benveniste, *op. cit.*, p. 149-150, 155.

ordre dans le temps», souligne Brøndal. Cette attention au *devenir* est un trait commun aux thèses de l'École pragoise (1929), de Brøndal, et de la sémiotique subjectale et discursive, – distincte de la sémiotique objectale et narrative, d'obédience strictement hjelmsléviennne. Il faut ici prêter attention à des formulations qui pourraient être ambiguës si l'on n'y prenait pas garde. On a l'habitude de dire que le langage s'articule sur deux plans: paradigmatic et syntagmatic. Mais lorsque les Pragois définissent – avec bonheur! – »la *prédication*« comme »l'*acte syntagmatic fondamental*«,<sup>6</sup> ou lorsqu'en sémiotique subjectale et discursive on fait état de la »visée syntagmatic«, il est clair que l'analyste a en tête non une simple concaténation de symboles, mais une organisation *temporelle* et spatiale rapportée à une ou plusieurs instances énonçantes. »En adoptant la visée syntagmatic, [il] intègre les dimensions du temps et de l'espace et se donne les moyens de suivre les avatars d'une identité en *procès*«. <sup>7</sup>

Il nous faut maintenant préciser comment Brøndal intègre le sujet dans le discours. Par la prédication, bien entendu, qu'il assimile à un mouvement. Contre Hjelmslev, il affirme qu' »une théorie linguistique édifée sur la relation seule (cp. la tendance dans ce sens chez les logisticiens comme Carnap) serait asyntaxique (...). La prédication active elle-même (le mouvement d'un interlocuteur et d'un sujet à un objet et à un prédicat) ferait défaut. La pensée s'arrêterait, se figerait, mourrait«. <sup>8</sup> Du coup on est amené à estimer que c'est l'orientation du sujet par rapport à l'objet (prospective ou rétrospective, comme le rappelle la sémiotique subjectale), le parcours que le sujet effectue pour se rapprocher de l'objet et l'atteindre (si c'est possible), et le temps (»ce grand obstacle à toute rationalité«!) que cette manoeuvre exige qui forment les paramètres de compréhension du discours. »Le discours, une intention«, propose-t-il rapidement comme tête de paragraphe. Si l'on adopte cette perspective, il semble naturel d'accorder un statut privilégié à »l'objet objectif«<sup>9</sup>. Constatons, encore une fois, qu'il existe un rapport entre cet objet terminal et la quantité complétive représentée par *omnis*.

\*

La démarche d'A.J. Greimas est intéressante à suivre. On sait le rôle joué par Hjelmslev dans sa réflexion théorique. L'une de ses formules le résume bien: »Au commencement était Hjelmslev«. Et pourtant, Brøndal a eu sa part d'influence. Bien que Greimas n'ait pas intégré »les six termes articulés de la

6. *Dictionnaire de linguistique de l'École de Prague*, p. 64.

7. J.C. Coquet, *Le discours et son sujet*, I, p. 68.

8. V. Brøndal, cité in *Langages* 86, p. 50.

9. Assimilé au concept d'objet intentionnel chez Husserl, précise S.E. Larsen, p. 10; v. aussi p. 96. A rapprocher du statut de l'objet chez C.S. Peirce.

structure binaire« dans son schéma constitutionnel, il en a montré l'intérêt (en particulier l'intérêt du terme complexe) et surtout il a tiré parti, au moins à trois reprises, de l'article sur *tōtus* et *omnis*.

Dans son article de 1963, Greimas retient la première opposition de Brøndal entre *intégral* et *universel* et lui donne cette forme:

»l'intégral	vs	l'universel
totus		omnis
tout (l'homme)		tous (les hommes)«.

Il ajoute immédiatement: »L'intégral se définit, toujours d'après Brøndal, comme l'appréhension de la totalité sous deux aspects à la fois:

- a) comme grandeur discrète, distincte de tout ce qu'elle n'est pas (*unus*);
- b) comme grandeur entière, saisie globalement dans son indivisibilité (*totus*)«.

Greimas est dorénavant muni de deux »traits distinctifs« (le discret et l'entier), qui, dit-il, »peuvent se retrouver seuls ou se combiner«. La démarche est intéressante, disions-nous, parce que l'on peut saisir, à cru, comment le projet greimassien (ou hjelmslévien) transforme en »relation« statique, indispensable pour former une combinatoire, ce qui était chez Brøndal d'un tout autre caractère. Il s'agit pour Greimas d' »épuiser les dernières possibilités de la conception brøndalienne de la totalité«. L'effort de réduction conduit à cette proclamation de victoire: »il nous a suffi de dégager cinq traits significatifs dont [les vingt-six indéfinis inventoirés] sont des combinaisons«. Greimas va même plus loin: »Et encore ces traits significatifs, considérés comme termes de structures binaires se ramènent à trois catégories sémantiques:

Tout	vs	Partie
Collection	vs	Unité
Grandeur discrète	vs	Grandeur entière«.

Si nous reprenons la description greimassienne et son processus de »hjelmslévisation«,<sup>10</sup> on s'étonne ensuite du passage d'*omnis* au pluriel. Greimas écrit bien *omnis*, comme Brøndal, mais tout se passe comme si, écrivant *omnis*, il lisait *omnes*. C'est qu'il a jugé le pluriel indispensable pour présenter la catégorie de l'universel: »L'universel, on l'a vu, s'oppose à l'intégral en quelque sorte comme le pluriel au singulier:

<i>tous</i> les hommes	vs	tout l'homme«.
------------------------	----	----------------

Brøndal n'a pas effectué cette transformation en nombre, car là n'était pas son

10. P.Aa. Brandt, *Actes sémiotiques*, p. 7.

objet. Ce qui n'empêche pas Greimas de se réclamer de lui: »L'intégral se définit, toujours d'après Brøndal...«. Faut-il le souligner? De même que Brøndal n'oppose pas le pluriel au singulier, de même il ne définit pas l'intégral comme grandeur discrète et comme grandeur entière, mais seulement comme grandeur entière. Greimas ne dit d'ailleurs rien sur la délicate distinction qu'il introduit entre »intégral«, terme englobant, et »entier«, terme englobé. Il est difficile aussi de saisir, par manque de définitions, en quoi *ūnus* n'est pas également une grandeur entière (elle est bien saisie dans son indivisibilité), tout comme *tōtus* une grandeur discrète (elle est bien distincte de ce qu'elle n'est pas).

Revenons à l'opposition brøndalienne entre *omnis* et *tōtus*. *Omnis* est un terme numérique, discret: »*Omne* differt a *toto*; nam *omnis* refertur ad quantitatem discretam, uti vocant, hoc est numerum...«, souligne »le grand latiniste italien« Forcellini, cité par Brøndal. Ce qui importe, c'est que dans la série intégrale, on soit en présence d'un objet indivisible: »*totus* pertinet ad continuum et integrum corpus«. On ne peut rien lui retrancher ni ajouter. C'est un »bloc entier«, alors que dans la série numérique »quatre points, symbolisés approximativement par 0, 1, + a, ∞« (*nemo*, *quis*, *alius*, *omnis*), »on opère par soustraction aussi bien que par addition«. Cela se comprend puisque les termes discrets de cette série sont orientés en fonction d'une »construction intérieure«. De *quis* on »descend« vers *nēmo*; on »monte« par *alius* vers *omnis*.

Les formulations utilisées par Greimas quelques années plus tard dans *Sémantique structurale* sont-elles moins ambiguës? On pourrait le croire à la lecture de la page 121, où notre auteur considère que l'articulation de la catégorie »totalité« en

»discrétion vs intégralité«

a été conçue »à la suite de Brøndal«. En fait, Greimas propose en 1966 une analyse différente de celle de 1963. Il n'est plus question d'une intégralité se définissant »comme l'appréhension de la totalité sous deux aspects à la fois«, le discret et l'entier, mais d'une opposition nécessairement tranchée. Le »message« est constitué d'au moins un »actant«, unité discrète, et d'un »prédictat«, unité intégrée.

Sommes-nous pour autant plus proches de Brøndal? Non. Il s'agit toujours d'établir une combinatoire; en 1963, sémantique et morphologique, en 1966, syntaxique (»La combinatoire syntaxique«, c'est le titre même du chapitre où Greimas présente sa conception du »message«).

Un dernier exemple: dix ans après, en 1976, dans un article sur le discours juridique, Greimas, renvoyant à son article de 1963, utilise une nouvelle fois »le découpage en unités et totalités discontinues« pour présenter un »modèle logique« d'un »être quantitatif«, l'actant collectif (une entreprise de construction automobile, une classe de lycée, etc.).<sup>11</sup> On retrouve dans »unités« et

11. A.J. Greimas, *Sémiotique et sciences sociales*, p. 97.

»totalités« l'articulation brøndalienne des quantités finies intégrales, *ūnus* et *tōtus*, celles-là même que Greimas donne comme exemples de grandeur discrète et de grandeur entière, l'intégral subsumant l'une et l'autre. Or ici, unité et totalité ne servent plus à composer l'intégral mais l'»universel«, l'actant collectif, défini par Greimas en 1963 comme une collection constituant une classe fermée se référant à des grandeurs discrètes.<sup>12</sup> Puisque Greimas oppose la totalité intégrale à la totalité universelle, il conviendrait de nous expliquer comment les traits distinctifs, le discret et l'entier, *ūnus* et *tōtus*, dont l'ambiguïté n'a pas été levée, et leurs structures englobantes (l'intégral en 1963, l'universel en 1976) demeurent invariants sous ces transformations...

\*

Le parti pris taxinomique adopté par Greimas dans ses analyses de la quantité (définition des indéfinis (1963), du couple actant-prédicat (1966) ou de l'actant collectif (1976)) l'a sans doute amené à ne pas voir le profit que l'on pouvait tirer des quantificateurs dans la représentation des énoncés élémentaires. On les considérera, dit-il, »comme des opérateurs modifiant les actants«, pas davantage. Le »un«, le »tout«, n'ont donc à ses yeux, en 1966, qu'un rôle »réduit« dans la description sémantique.<sup>13</sup> Je voudrais opposer à ce point de vue l'option syntaxique propre à la sémiotique subjectale et discursive. Dans cette perspective, toute organisation transphrastique est rapportée à une instance énonçante. Brøndal dit à peu près de même: tout »discours« (qu'il appelle »discours-orientation«) est orienté à partir d'un »sujet«.<sup>14</sup>

Pour la définition du sujet, qui diffère d'une discipline à l'autre et même d'une sémiotique à l'autre, il me semble que les quantificateurs peuvent apporter leur secours. Il suffit de les analyser comme des supports de prédicats<sup>15</sup>: *x* est tout, *x* n'est rien, *x* est quelqu'un qui, etc. Le rôle des quantificateurs est alors, à l'évidence, de spécifier des identités. Une règle générale, que l'on peut modéliser à partir du groupe de Klein, implique d'ailleurs qu'il est toujours possible par involution de passer du général au particulier et inversement. »Les visées généralisante et particularisante relèvent de la structure linéaire de la gradation (...) Si l'actant sujet est tourné vers le pôle de l'indétermination ( le *tout*, le *rien*), il voit dans l'objet singulier le métonyme de tous les objets; orienté dans le sens inverse [vers le pôle de la détermination, le *tel*], il donne à l'objet son caractère singulier par différenciations successives«.<sup>16</sup> Faisons un pas de plus: l'analyse modale nous apprend à constituer

12. A.J. Greimas, *Actes sémiotiques*, p. 25. Une correction du schéma est à faire. Il faut substituer »quantitatifs« à »qualitatifs«.

13. A.J. Greimas, *Sémantique structurale*, p. 157, *Remarque III*.

14. V. Brøndal, *Essais de linguistique générale*, p. 56 et *Langages* 86, p. 12, 50, 96.

15. V. la position de G. Lakoff rappelée par P.Aa. Brandt, *op. cit.*, p. 9 et 10: »Quantifiers are predicates«.

16. J.C. Coquet, *Le discours et son sujet*, 1, p. 100.

des suites quantifiées. Selon sa position par rapport à l'objet, le sujet adopte une visée généralisante ou une visée particularisante. Soit, par exemple, ces types d'énoncés: en position prospective:  $x$  prétend à une identité totale (positive ou négative); en position rétrospective:  $x$  assume une identité partielle (positive ou négative). Ou bien encore en fonction de programmes à réaliser (futur), ou déjà réalisés (passé):  $x$  s'appropriera la totalité des objets visés (ou de l'objet visé) ou bien  $x$  a acquis tel objet singulier.<sup>17</sup> Enfin, le nombre des programmes n'est pas non plus indifférent. Stéréotypés, par exemple, ils sont analysables en procès prédictibles et donc finis. Le schéma narratif de la sémiotique objectale se présente ainsi sous forme d'une séquence: contrat, qualification, action, sanction. Ces quatre ensembles de signification sont eux-mêmes décomposables en un nombre limité de programmes. On repère alors un processus de triplification itératif: il y a trois »parcours narratifs«, trois »épreuves«, trois »énoncés discursifs« pour chaque épreuve, etc.<sup>18</sup> Quant aux agents, puisqu'ils n'exécutent que cela pour quoi il ont été programmés, ils sont assimilables à leur fonction. Autrement dit, pour la sémiotique subjectale et discursive, de tels agents sont des figures de la catégorie du non-sujet, ou du moins de l'une de ses formes. En opposition, le sujet prend en charge son dire et son faire. Soumis à une histoire transformationnelle, il n'est pas réductible à une fonction et les programmes où il est engagé ne sont pas prédictibles. Ils échappent donc à la numération.<sup>19</sup>

Je n'insiste pas sur ce développement propre à la sémiotique subjectale et discursive. Il est indépendant, factuellement, et de Brøndal et de Greimas. Je voulais le relever tout de même, ne serait-ce que pour noter des résurgences.

Quand Greimas lit Brøndal analysant la catégorie de la quantité, il procède en hjelmslévien soucieux de dégager des traits distinctifs et de former une combinatoire. Mais l'École de Paris ne se réduit pas à la sémiotique objectale et narrative. Elle peut se placer sous le patronage de Brøndal chaque fois qu'elle est attentive au discours, au sujet, au devenir, bref, à la complétude.

C'est la leçon d'*omnis*.

17. Pour la justification et l'analyse de ces énoncés canoniques, v. *ibid.*, p. 26, 39, 91-92 et 100. J'ajoute qu'un jeu sur les quantificateurs permet aussi d'articuler certains discours de vérité (v. p. 172-173).

18. V. *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage* de A.J. Greimas et J. Courtés, p. 131 et 244-245.

19. J.C. Coquet, *op. cit.*, p. 206.

## Bibliographie

- E. Benveniste, *Noms d'agent et noms d'action en indo-européen*, Maisonneuve, Paris, 1948.
- P.Aa. Brandt, »Avant-propos sur la quantification«, *Actes sémiotiques, Document 72*, INALF-CNRS, 1986.
- V. Brøndal, a) »Omnis et totus: analyse et étymologie«, *Acta Jutlandica*, IX, 1937 et *Actes sémiotiques, Document 72*, INALF-CNRS, 1986.  
 b) »Linguistique structurale«, *Acta Linguistica*, I, 1939.  
 c) *Essais de linguistique générale*, Munksgaard, Copenhague, 1943.
- J.C. Coquet, *Le discours et son sujet*, I, Klincksieck, Paris, 1984.  
*Dictionnaire de linguistique de l'École de Prague*, Editions Spectrum, Utrecht-Anvers, 1966.
- A.J. Greimas a) »Comment définir les indéfinis?«, *Etudes de linguistique appliquée*, 2, 1963 et *Actes sémiotiques, Document 72*, INALF-CNRS, 1986.  
 b) *Sémantique structurale*, Larousse, Paris, 1966.  
 c) *Sémiotique et sciences sociales*, Seuil, Paris, 1976.  
 d) (avec J. Courtés) *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Hachette, Paris, 1979.
- L. Hjelmslev, »La notion de rection«, *Acta linguistica*, I, 1939.
- S.E. Larsen, éd. »Actualité de Brøndal«, *Langages* 86, 1987.

# Théories structuralistes dans les années 1930

Michael Rasmussen

Un grand problème du structuralisme linguistique est celui de l'opposition entre deux termes, qu'ils soient phonologiques ou morphologiques. Si, comme dit Saussure, «il n'y a que des différences» dans la langue, une brèche s'ouvre, et les chercheurs sont obligés d'aller à la quête des lois dirigeant un univers différencié. D'où l'importance du *rappor*t entre les termes, car celui-ci serait au principe même du système considéré. D'où aussi un grand optimisme structuraliste, exprimé par un élève de Saussure: «Les 'choses' résultent des rapports» (Karcevski 1927:42). Troubetzkoy exprime la même chose en écrivant que «le concept fondamental de la phonologie n'est pas le phonème, mais l'opposition phonologique (ou distinctive)» (1937:133).

Dans cette situation il fallait, en théorie, penser les 'meilleures' oppositions. Les penseurs structuralistes des années trente étaient tous d'accord à penser qu'il fallait à la connaissance scientifique qu'elle soit exhaustive. Mais en ce qui concerne le problème de base, l'opposition, on observe entre eux un profond désaccord. Dans ce qui suit nous nous proposerons d'esquisser les positions respectives de Troubetzkoy et de Jakobson pour en venir après à celles de Brøndal et de Hjelmslev. Ensuite nous essayerons de représenter les *oppositions* entre ces théories à l'intérieur de chacune des quatre théories, en nous étendant, pourtant, sur celle de Hjelmslev.

## 1. Troubetzkoy

Pour donner une idée de la position de Troubetzkoy nous nous limiterons à sa notion d'opposition bilatérale. Celle-ci se divise en deux grands groupes (Troubetzkoy 1936 et 1939:60 sqq.):

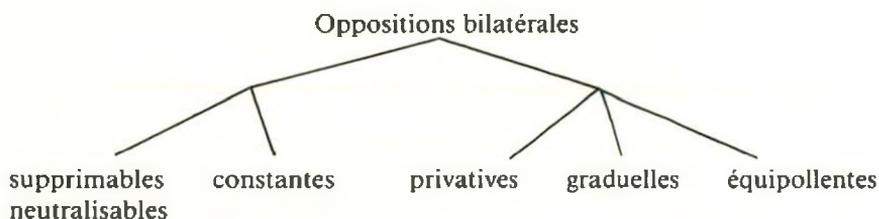


Fig. 1

Le premier groupe est envisagé du point de vue de l'extension («Ausmass») de la validité de l'opposition. Dans certains contextes, l'opposition phonolo-

gique est *supprimable* (neutralisable), car elle reste sans effet dans son but qui est de différencier le sens. C'est le phénomène bien connu de la neutralisation phonologique. Si, par contre, une opposition phonologique sert, dans toutes les positions, à différencier le sens, elle est nommée *constante*. La parenté entre les phonèmes de la première opposition est »jugée beaucoup plus intime« (Troubetzkoy 1936:13) que la parenté entre les termes d'une opposition constante.

Le second groupe est considéré du point de vue des rapports logiques entre les membres qui participent aux oppositions. Trois espèces d'oppositions sont distinguées, à savoir l'opposition 1) *privative*: un des termes possède une qualité qui manque à l'autre, par exemple *beau - bon*, où il est question de présence et d'absence de nasalité, 2) *gradueller*: les termes présentent différents degrés d'une même qualité, par exemple *fié - fée*, où il est question de l'ouverture de la bouche, et 3) *équipollente*: chacun des termes est caractérisé par une qualité spécifique, par exemple *sang - champ*. (Là il ne s'agit ni de deux degrés d'une même qualité, ni de l'affirmation ou de la négation d'une qualité donnée).

Troubetzkoy caractérise le rapport entre les deux groupes en disant, de façon révélatrice: »Pour qu'une opposition soit *nettement* privative, il faut qu'elle soit *supprimable*« (1936:16, je souligne). Sa phonologie vise à la fois l'analyse phonétique et la perception, à la fois les rapports entre les membres eux-mêmes et l'extension, dans la chaîne, d'un phonème donné. Aussi l'analyse phonologique d'une langue donnée est-elle inséparable de l'établissement d'un inventaire qui embrasse les rapports logiques entre les phonèmes; ces rapports-ci seront privatifs, graduels et équipollents (équipollents quand ils ne seront ni privatifs, ni graduels). Mais cet inventaire d'oppositions universelles n'est que l'élaboration d'une série d'hypothèses. Ces hypothèses et ce corpus statique de phonèmes, il faut par la suite qu'on les vérifie »dans la pratique«. On le fait en examinant l'extension des termes qu'on a isolés au cours de l'analyse phonétique précédente, leur extension dans la chaîne justement.

Implicitement, Troubetzkoy distingue deux niveaux de l'analyse:

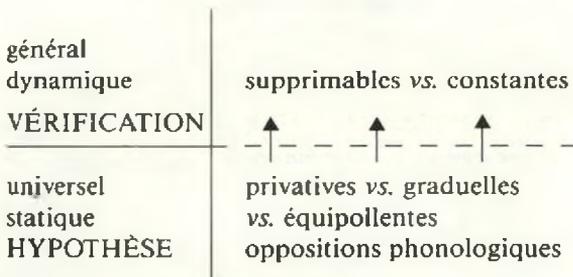


Fig. 2

La phonologie de Troubetzkoy est pyramidale. Les hypothèses sont prouvées dans une espèce de transmission dont le destinataire s'avère être la conscience, qui juge et perçoit. Son phonème est moitié objectif, moitié subjectif; il existe – ou plutôt: il insiste – là où une entité phonétique, au niveau de l'hypothèse, se stabilise pour qu'il soit émis et atteigne son but, la conscience. Que l'auteur le veuille ou non, sa théorie de l'opposition établit les cadres d'une telle transmission.

## 2. Jakobson

La même vue caractérise la conception de Jakobson. *Le telos* du son, c'est le sens; il existe un mouvement irrépessible qui part de l'expression pour aboutir au contenu. Les sons n'existent en eux-mêmes que dans la mesure où il existe une conscience parallèle aux sons qui sait les reproduire. Par rapport à Troubetzkoy, Jakobson approfondit la perspective phénoménologique. Il fait comme si le niveau de l'hypothèse, ou bien cette substance sonore qui est étudiée par le phonéticien, s'épuise ou se représente sans reste dans un niveau supérieur où loge la conscience.

La clé de la pensée de Jakobson, c'est le binarisme. Il dit:

*Toutes les langues et tous les phénomènes de toute langue se dissocient intégralement en oppositions binaires simples et indécomposables (1942:90).*

L'opposition binaire renferme à la fois l'opposition contraire et l'opposition contradictoire. Celles-ci sont comme les deux espèces du même genre, la binarité.

Les traits distinctifs binaires sont trouvés inductivement, dans la substance de l'expression, et ils sont promus au rang d'universaux du langage. Jakobson compte douze oppositions. Parmi les plus connues, on trouve: 1) grave vs. aigu (comme *a - i*), et voisé vs. non-voisé (comme *z - s*) (1963:128 sqq.).

Le point de départ de Jakobson, c'est donc un niveau réel, les sons, dont il fait la décomposition, et son but, c'est un niveau idéal, les universaux. Jakobson observe les propriétés phonétiques de la substance de l'expression, et puis il isole celles-ci vis-à-vis de cette substance.<sup>1</sup> Ces universaux existent pour la conscience. Jakobson insiste sur le fait que:

*Dans un message transmis à l'auditeur, chaque trait exige de celui-ci une décision par oui ou non (...) L'auditeur est obligé de choisir soit entre deux*

<sup>1</sup> Troubetzkoy était hostile à une telle abstraction. Il s'oppose à ce que les propriétés phonétiques deviennent des propriétés indépendantes de leurs supports, et c'est pour cela qu'il diversifie, dans sa théorie, les oppositions: il faut qu'il y ait une grande variété d'oppositions pour couvrir tous les rapports donnés dans l'expérience et pour ne pas trop réduire ceux-ci à un schéma préétabli.

*qualités polaires de la même catégorie, comme dans le cas de grave/aigu, soit entre la présence et l'absence d'une certaine qualité, comme dans voisé/non-voisé (...) (1963:105).*

L'identification des sons du langage, de la part de l'auditeur, est une opération par »trial and error«, et, vice-versa, la transmission du message linguistique, de la part du destinataire, c'est, entre autres, la composition faite de traits distinctifs. Les traits distinctifs forment les phonèmes; c'est grâce à la combinaison des propriétés qu'il y en a. (En cela, il est tout à fait probable que Brøndal a exercé une influence sur la pensée phonologique de Jakobson). Les phonèmes sont les produits des traits distinctifs; on les identifie et on les produit en combinant entre eux les traits distinctifs.

Les universaux sont organisés binairement, selon l'opposition contraire et contradictoire. Aussi la maîtrise des phonèmes est-elle un apprentissage »logique«. Lorsque l'enfant reproduit des stabilités sonores – comme *a* et *o* – il fait preuve de logique déductive, car une voyelle postérieure – *o* – n'existe pas sans une voyelle antérieure: *a*. Jakobson dit:

*Les termes opposés sont au nombre de deux, et ils sont d'une façon particulière liés l'un à l'autre: si l'un est présent, l'esprit en déduit l'autre. Dans la dualité d'opposition, étant donné l'un des termes, l'autre, sans être donné, est évoqué par la pensée (1942:86).*

Les oppositions linguistiques, les relations qu'entretiennent les termes, sont des opérations logiques. Le système phonologique est »une oeuvre qui paraît tracée par une pensée, sans être le fruit de la réflexion individuelle« (1939:78), dit le philosophe J.J. Pos (dont l'influence sur Jakobson a été décisive). Si la langue et la pensée vont de pair, c'est qu'il y a »déjà«, dans la première, quelque chose qui caractérise la seconde.

Pos résume très bien de quoi il s'agit:

*[L'opposition] est un principe de structure. Elle réunit deux choses distinctes, mais qui sont liées de telle façon que la pensée ne puisse poser l'une sans poser l'autre. L'unité des opposés est toujours formée par un concept qui, implicitement, contient les opposés en lui et se divise en opposition explicite quand il est appliqué à la réalité concrète (1938:246).*

*Ce qui produit la distinction entre les couples d'opposés, c'est le fait que l'unité du concept se diversifie comme un genre se divise en espèces (1939:75).*

Jakobson pose des problèmes qui sont actuels. Une chose énorme à développer serait (dans une perspective phénoménologique, neurologique etc.) le statut du »tracé«, une autre (dans une perspective d'anthropologie »linguistique«) le problème de savoir si l'homme »vit« dans les répercussions d'une

matérialité »logique«, celle du signifiant.

### 3. Brøndal

»La notion d'opposition est à l'ordre du jour en linguistique et surtout en phonologie«, dit Brøndal (1943:41). Le fait fondamental, c'est l'irréductibilité de la différence:

*Le fait fondamental qui domine toute espèce de structure, c'est la différence entre deux côtés opposés, le »gauche« et le »droit«, la différence de deux termes contraires, qui seront par ex. le négatif et le positif (ib.:15).*

C'est à l'intérieur des concepts génériques que la théorie de l'opposition, élaborée par Brøndal, 'trouve' ses termes. Sa théorie dit qu'une partie du discours quelconque se soumet à une différenciation intrinsèque de manière à ce que six termes soient distingués. L'hexagone des opposés est une articulation conceptuelle.

La polarité constitue l'axe fondamental. Un terme »survole« les deux termes polaires, c'est le terme neutre, qui n'est ni positif, ni négatif. Celui-ci »s'élève par sa neutralité un degré au-dessus de son entourage« (1950:39); c'est un »terme zéro«, »merkmallos« (non-marqué) et »indéterminé par rapport aux termes polaires« (1943:16, 46). On se souvient que le terme non-marqué, dans la phonologie de Prague, vaut comme le terme qui prend en charge l'ensemble de l'opposition phonologique à laquelle il appartient. »La forme non-marquée fonctionne, dans la pensée du langage [im sprachlichen Denken], comme le représentant du couple corrélatif«, dit Jakobson (1932:83). Troubetzkoy appelle »archiphonème« ce phonème qui contient, implicitement, un couple de phonèmes opposés (1939:71). Là où le Russe admet un archiphonème, Brøndal admet un terme neutre, qui »représente« la polarité pour autant que celle-ci s'y dissout. Mais si l'archiphonème est d'ordre extensionnel, le terme neutre est d'ordre intensionnel. La polarité se trouve exempte d'application dans le terme neutre; dans l'archiphonème au contraire le couple sous-jacent se trouve en latence, dérivable, »en couveuse«.

L'enjeu du débat à propos du signe »vide«, du terme »neutre«, dans les années trente, concerne au fond la scientificité de la linguistique. L'existence de ce terme assure un point d'Archimède à la science, car la science, travaillant, elle, avec des méthodes binaires ou différentielles, a, dans son objet même, objet, lui, fait de pures différences, un point de vue donnant sur la langue, si elle repère un terme élevé au-dessus de la polarité. Le terme neutre ou vide, l'archiphonème seraient donc ce qu'il y aurait de plus réel, voire d'irréductible dans le langage; le reste ne serait que des différences.

Le neutre a pourtant moins d'importance pour Brøndal que pour Jakobson, car son hexagone est destiné à l'articulation conceptuelle (de façon intensionnelle). Tout, dans la théorie de l'opposition de Brøndal, est dans ce sens au-delà du langage, car sa conception vise l'articulation du concept considéré en

lui-même, et non pas l'existence concrète du concept, tel qu'il se réalise dans le langage. C'est même grâce à son point de vue philosophique – qui est de considérer le *rapport* entre la pensée et la langue – que Brøndal se défend, paradoxalement, de poser la question de savoir ce qui, dans le langage, assurerait l'objectivité, ou bien le pour-soi du langage-objet, et donc aussi l'ossature simple par laquelle on peut »entrer« dans le langage pour en étudier les rouages. C'est donc grâce au recul philosophique par rapport à ses contemporains, de Prague, que Brøndal opte pour une structure qui soit »irréductiblement binaire« (Larsen 1987:64, »the structure cannot be simpler than binary«); sans cela la pensée s'effacerait dans la langue.

Revenons à l'hexagone de Brøndal. Au-dessous de l'axe polaire, voilà le terme complexe, défini comme le terme qui est à la fois positif et négatif. Les deux termes complexes polaires, je vais les introduire en me servant de la différenciation intrinsèque de la »classe aristotélicienne«, les noms, dans les *Parties du discours* (1948:109-10):

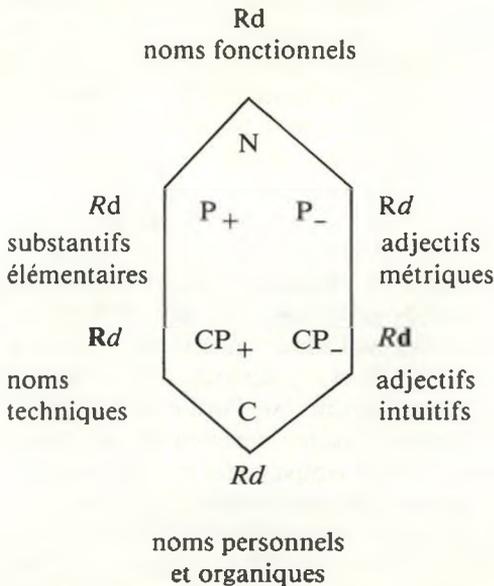


Fig. 3

Les noms, Rd, s'étendent de R (les noms propres, la substance) à d (les adverbes, la qualité). La théorie de Brøndal prévoit qu'une classe possède six sous-classes qui partagent la zone entre R et d.

Les deux termes polaires, l'un positif (P<sub>+</sub>), l'autre négatif (P<sub>-</sub>), accentuent chacun une des classes dont est composée la classe des noms.

$P_+$  - les substantifs élémentaires (*sable, eau, forêt, angle, jour, lieu*).

$P_-$  - les adjectifs métriques (*grand, petit, profond, étroit*). Ce sont les qualités sensorielles primaires en philosophie, dit Brøndal.

N - dans le terme neutre, ni R ni d ne sont accentués. Voilà les noms fonctionnels (*vie, mort, âme, fièvre*).

C - dans le terme complexe, R et d sont accentués avec une force égale. La substance et la qualité sont mises sur un même rang. Il s'agit là des noms personnels et organiques (*femme, roi, ours, charrue, jambe*).

La sous-classe complexe se polarise à son tour »substantiellement«, vers R, et »qualitativement«, vers d. On obtient:

$CP_+$  - le terme complexe polaire positif accentue R plus qu'il ne souligne d. Voilà les noms techniques, qui voisinent avec les noms propres (R). Comme exemple Brøndal cite *nitrate* et *nominatif*.

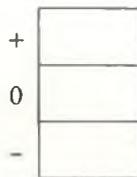
$CP_-$  - le terme complexe polaire négatif, qui favorise d, donne naissance aux adjectifs intuitifs, qui correspondent aux qualités sensorielles secondaires de la philosophie (*beau, joli, laid*).

#### 4. Hjelmslev

L'opposition de Hjelmslev qui nous intéresse est celle qu'il établit, dans *La catégorie des cas* (1935), entre les morphèmes à l'intérieur d'une même catégorie. Le singulier et le pluriel du nombre en anglais entretiennent un rapport spécifique, et c'est la façon dont ils sont liés (mais en général, bien entendu) qui constitue l'objet de sa conception.

Le morphème, qui est un élément du contenu, a une signification déterminée qui est en rapport avec la catégorie à laquelle il appartient. La catégorie des cas, par exemple, signifie la »relation« (1935:96). La déclinaison casuelle consiste donc à faire apparaître des »morceaux« de relation; la relation est le fond sur lequel les morphèmes casuels sont prélevés. Parler, pour Hjelmslev, c'est aussi bien, par l'entrecroisement syntagmatique des catégories linguistiques, *décrire* une substance donnée (cf. Rasmussen 1987:53 sq.).

La signification fondamentale d'une catégorie linguistique c'est une zone conceptuelle sublogique, définie de façon intensionnelle (ib.:127). Le contenu conceptuel de la catégorie, sublogique, est le partage de la pensée et de la langue à la fois; c'est, pour imiter Pos, le *déjà-tracé*, et le penser c'est s'engager dans une réflexion *a priori* (1959:164; Hjelmslev ne l'ignore pas). La zone sublogique qui constitue le fond commun de la pensée et du langage s'interprète ainsi:



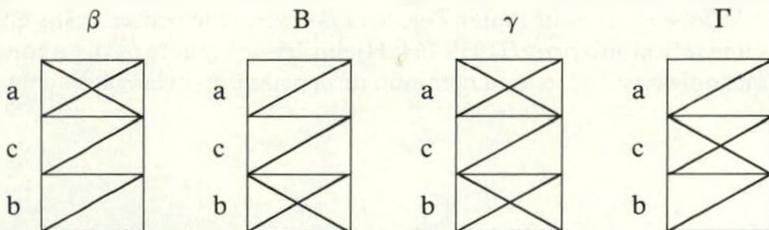
On voit qu'il y a une polarité (le plus et le moins), et une case neutre ou zéro. En cela, Hjelmslev suit Brøndal ou Karcevski.<sup>2</sup> Mais il ne voit dans la zone conceptuelle une zone à signification linguistique que dans le cas où s'effectue l'introduction d'un moment extensionnel. Autrement dit, la zone conceptuelle connaît et un destin logique et un destin purement linguistique. Aussi la logique langagière se conçoit-elle comme un *moins* de logique, comme l'occupation ou la réalisation *prélogique* de la zone (ce qui ne veut pas dire qu'elle soit dépourvue de rationalité).

L'opposition, selon la logique langagière, n'est pas l'opposition logico-mathématique entre le négatif et le positif, comme chez Brøndal, mais l'opposition entre un terme simple (ou défini) et un terme complexe (ou indéfini). Dans une catégorie à deux membres, dit la théorie hjelmslévienne, l'un des termes sera intensif; il concentre la signification de la zone ( $\alpha$ ). L'autre (A) est un terme extensif, car il répand le sens sur la zone entière:



Ce couple  $\alpha$ -A constitue une opposition participative (du type A vs. A + non-A), car on y a un terme intensif (se concentrant sur la case *a*) s'opposant à un terme extensif (se répandant sur les cases *a*, *b* et *c*). Ce couple est dit indifférent à l'opposition contraire et contradictoire (1935:115); il est binaire dans le sens universel de Jakobson.

Si, au lieu de deux membres, il y a une catégorie à quatre membres, ceux-ci sont liés deux à deux, dit Hjelmslev (ib.:118), de la façon suivante:



<sup>2</sup> Pour tous les détails voir Zilberberg 1985 et 1987 (repris dans Zilberberg 1988).

Le couple  $\beta$ -B est une opposition contraire (et participative). Le couple  $\gamma$ - $\Gamma$  est une opposition contradictoire (et participative).  $\beta$  et  $\gamma$  sont intensifs; B et  $\Gamma$  sont extensifs.

Les trois couples ne sont pas symétriques. Les deux termes  $\beta$  et B sont solidaires, ainsi que  $\alpha$  et A. Mais  $\gamma$  et  $\Gamma$  ne le sont pas; l'un peut aller sans l'autre. C'est dans le couple  $\beta$ -B qu'il faut voir la raison d'être d'un terme-gamma, car il n'y a pas de couple  $\beta$ -B sans qu'il y ait aussi soit  $\gamma$ , soit  $\Gamma$  ou les deux à la fois; les catégories à trois termes se réalisent ou bien  $\beta B \gamma$  ou bien  $\beta B \Gamma$ .

A l'existence du couple  $\beta$ -B s'ajoute ainsi, nécessairement, un accompagnement soit *complexe* ( $\gamma$ ), soit *neutre* ( $\Gamma$ ). Le troisième terme, dans une catégorie à trois termes, ou bien il «veut» les deux autres à la fois (et c'est  $\gamma$ ), ou bien il ne veut ni l'un ni l'autre (et c'est  $\Gamma$ ). La particularité de cette pensée va ressortir dans un instant.

## 5. Conclusion

Pour traiter de l'opposition entre les quatre positions citées, rien de plus naturel que de les appliquer à elles-mêmes. Dans la théorie de *Troubetzkoy*, on mettrait ainsi l'accent sur le fait (éventuel) que les positions seraient «neutralisables», donc qu'elles aboutiraient à «la même chose» ou non (ce qui est, d'ailleurs, une entreprise paradoxale). La théorie de *Jakobson*, en se référant à elle-même, se mettrait elle-même en position marquée, en concevant les autres comme des régressions par rapport à elle-même: comme autant de positions obtenues par voie de dé-spécification (ou d'abstraction). Celles-ci thématifieraient moins de traits *théorético*-distinctifs. La théorie de *Brøndal* se représenterait sans doute, dans la mêlée, sous la forme d'un terme polaire, dans une opposition tranchée, inconciliable, avec un autre terme (Jespersen!), et inviterait jusqu'à quatre positions en plus à venir s'articuler en hexagone. Et *Hjelmslev*? Pour conclure nous essayerons d'appliquer la théorie de *Hjelmslev*.

La zone conceptuelle sublogique, commune aux théories, a, paraît-il, comme extrêmes 1) le *phénoménologique* (la pensée, la conscience, la vérification), et 2) l'*ontologique* (la matière, l'objet, la substance) (cf. figure 2). Entre ce «plus» et ce «moins», il faut admettre la case neutre.

A partir de cette zone, et compte tenu du chiffre quatre, nous obtenons les résultats suivants. *Troubetzkoy* assume la position B: le côté ontologique prédomine dans sa position empirique, qui ne se répand qu'incidemment dans le «phénoménologique», grâce à ses thèses – thèses, selon *Hjelmslev*, tautologiques – sur la suppression. *Jakobson*, en insistant sur le côté «conscience», assume  $\beta$ . Il lui importe que les oppositions linguistiques soient le livre ouvert du fonctionnement binaire du cerveau. *Brøndal* embrasse la position  $\gamma$ . Il insiste, d'une part, sur les conditions de l'observation: il ne faut pas observer d'abord et vérifier ensuite (par où il se révèle anti-Troubetzkoy); et, d'autre part, *Brøndal* insiste sur le fait que pensée et langue ne se couvrent pas (par où il est anti-Jakobson). Que *Brøndal* soit  $\gamma$  signifie précisément qu'il est

»l'accompagnement complexe« du couple  $\beta$ -B: en s'opposant à l'un et à l'autre, Brøndal les »veut« *tous les deux*, car eux, ils sont opposés l'un à l'autre ( $\beta$ -B: opposition contraire). Ceci revient à dire que Brøndal vise à s'emparer de la limite que les penseurs de Prague traversent sans trop s'y attarder, à savoir la case neutre, faite, pour lui, de *rappports* (rappports entre la pensée et le langage) et de *retrouvailles* (liaisons brusques – et euphoriques – entre la pensée et le langage devenus indiscernables).

Hjelmslev assume la position  $\Gamma$ . Par rapport aux Praguais, il est »l'accompagnement simplificateur«. Sa position est celle, persévérante, de l'objectivation de la case neutre sous forme de *forme*, justement, qu'il oppose à »l'ontologique« et au »phénoménologique«. Il rejette ces extrêmes comme point de départ et but de la recherche. Le point de départ, choisi par Hjelmslev, c'est justement la case neutre, qui est anti-intuitive. Cette forme, redondante et absolument inouïe, n'a pas été pensée, dans les années trente, bien que suggérée par Saussure. La redondance, dans cette zone »entre« le phénoménologique et l'ontologique (on dirait: »entre« le contenu et l'expression, respectivement), nous l'interpréterions volontiers comme une commutation défailtante. Rien ne s'y passe, forcément, et s'il y a là quelque chose plutôt que rien, c'est que la redondance, elle, fait défaut. Conséquemment, c'est selon le principe de la non-redondance, de la commutation, que le glossématicien s'aventure dans la case contenu et dans la case expression. Les deux cases sont indissolublement liées, parce que la redondance prend fin et la commutation »commence«.

Vers la fin des années trente, Hjelmslev cherche à affermir ce point de vue donné dans et par la case neutre et négligé par les penseurs dans son entourage théorique immédiat. C'est parce qu'il travaille à consolider ce qui n'est qu'un point de vue, mais qui est quand même donné comme un degré zéro de tout être et de tout faire linguistiques, que Hjelmslev énonce: »Pour le savant, rien n'est plus beau que de voir, devant soi, une science qui n'est pas encore créée« (1963:93).

On obtient le résultat suivant, si la théorie de Hjelmslev est choisie comme niveau de représentation:

- il y a rapport de polarité et de solidarité entre Troubetzkoy et Jakobson.
- il y a rapport de solidarité entre Troubetzkoy et Jakobson, d'une part, et Brøndal et Hjelmslev, chacun pris à part, d'autre part.
- il n'existe aucun rapport de solidarité entre Brøndal et Hjelmslev. L'un peut être donné sans l'autre et pensé indépendamment de l'autre. Mais leurs positions, il faut le dire, n'auraient pas existé sans la phonologie de Prague; ce sont là deux réactions, entre elles *contradictoires*, vis-à-vis du structuralisme phonologique. C'est sans doute pour cela que l'opposition contradictoire (et elle-même »métaphysique«) de ces deux géants de la linguistique (les deux ayant essayé, par des voies opposées, de surmonter le positivisme inductif) constitue une véritable énigme qui ne cesse d'agir puissamment sur ceux qui s'intéressent à l'histoire de la linguistique et de la métaphysique.

## Bibliographie

- Brøndal, Viggo (1943) *Essais de linguistique générale*. Copenhague: Munksgaard.
- (1948) *Les parties du discours*. Copenhague: Munksgaard.
  - (1950) *Théorie des prépositions*. Copenhague: Munksgaard.
- Hjelmslev, Louis (1935). *La catégorie des cas*. München: Fink 1972.
- (1959) *Essais linguistiques. (Travaux du Cercle Linguistique de Copenhague, 12)*. Copenhague: Nordisk Sprog- og Kulturforlag.
  - (1963) *Sproget*. Copenhague: Berlingske forlag.
- Jakobson, Roman (1932). Zur Struktur des russischen Verbums. *Charisteria Guilelmo Mathesio quinquagenario*, Prague: éd. CLP: 74-84.
- (1942) *Six leçons sur le son et le sens*. Paris: Minuit 1976.
  - (1963) *Essais de linguistique générale*. Paris: Minuit.
- Karcevski, Serge (1927). *Système du verbe russe*. Prague: Legiografie.
- Larsen, Svend Erik (1987). A Semiotician in Disguise: Semiotic Aspects of the Work of Viggo Brøndal. *The Semiotic Web '86*. Berlin: Mouton de Gruyter: 47-102.
- Pos, H.J. (1938) La notion d'oppositon en linguistique. *Onzième congrès international de psychologie. Paris, 25-31 juillet 1937. Rapports et comptes rendus*. Paris: Alcan: 246-47.
- (1939) Perspectives du structuralisme. *Travaux du Cercle Linguistique de Prague, 8*: 71-78.
- Rasmussen, Michael (1987) Hjelmslev et Brøndal. *Langages, 86*: 41-58.
- Troubetzkoy, N.S. (1936) Les oppositions linguistiques. *Journal de psychologie normale et pathologique, 33*: 5-18.
- (1937) Über eine neue Kritik des Phonembegriffes. *Archiv für die vergleichende Phonetik, 1*: 129-153.
  - (1939) *Grundzüge der Phonologie. (Travaux du Cercle Linguistique de Prague, 7)*.
- Zilberberg, Claude (1985) Connaissance de Hjelmslev. (Prague ou Copenhague?). *Il Protagora, 25 (7-8)*: 127-169.
- (1987) Relation et rationalité. *Langages, 86*: 59-77.
  - (1988) *Raison et poétique du sens*. Paris: P.U.F.

APPENDIX

1790. The first of these was the ...  
1791. The second was the ...  
1792. The third was the ...  
1793. The fourth was the ...  
1794. The fifth was the ...  
1795. The sixth was the ...  
1796. The seventh was the ...  
1797. The eighth was the ...  
1798. The ninth was the ...  
1799. The tenth was the ...

1800. The eleventh was the ...  
1801. The twelfth was the ...  
1802. The thirteenth was the ...  
1803. The fourteenth was the ...  
1804. The fifteenth was the ...

1805. The sixteenth was the ...  
1806. The seventeenth was the ...  
1807. The eighteenth was the ...  
1808. The nineteenth was the ...  
1809. The twentieth was the ...  
1810. The twenty-first was the ...  
1811. The twenty-second was the ...  
1812. The twenty-third was the ...  
1813. The twenty-fourth was the ...  
1814. The twenty-fifth was the ...  
1815. The twenty-sixth was the ...  
1816. The twenty-seventh was the ...  
1817. The twenty-eighth was the ...  
1818. The twenty-ninth was the ...  
1819. The thirtieth was the ...

# Transitivité et symétrie du temps

## Préliminaires à une sémiotique du temps

*Jean-François Bordron*

Une sémiotique du temps requiert tout d'abord que soient éclaircis et délimités les différents sens selon lesquels le temps est dit ou signifié. Sur ce chemin, nous rencontrons nécessairement le problème des catégories par lesquelles le temps est »dit« mais aussi est »dit être«. Nous devons donc distinguer, quant au temps, l'usage sémiotique (être dit) et l'usage ontique (être dit être) des catégories. Enfin, nous demanderons jusqu'à quel point le terme de »catégorie« a un usage univoque dans ses versions ontique et sémiotique. Nous commencerons par ce dernier point en proposant quelques réflexions sur le sens du terme »catégorie« chez V. Brøndal.

### I La notion de catégorie dans la théorie des prépositions

Dans sa *Théorie des prépositions* (pages 33 sq.), sous le titre: »Concepts fondamentaux«, Brøndal distingue les »espèces de relations« des »formes de relations«. Des espèces de relations, nous retiendrons pour notre propos les catégories de »symétrie«, de »transitivité« et de »connexité«, ainsi que leurs contraires. Comme formes de relations, Brøndal propose les formes »polaires«, »neutres«, »complexes« et »complexes polaires«. Il s'agit donc dans tous les cas de la catégorie de relation considérée selon ses espèces et selon ses formes. Or, il se trouve que cette catégorie très générale possède, prise pour elle-même, un statut variable aussi bien dans l'histoire que dans le texte de Brøndal, comme nous allons essayer de le montrer.

Remarquons tout d'abord la référence constante de Brøndal à la logique. Constante lorsqu'il s'agit d'exposer les »espèces de relations«, les deux premières formes de relations, mais référence inversée, par contre, lorsque sont introduites les formes complexes et complexes polaires:

»A ceci s'ajoute – ce que les logiciens, dans leur effort vers la clarté et la conséquence de la pensée, *étaient destinés à ne pas voir* – la possibilité de formes complexes (...)« (p.39).

Nous rechercherons si l'aveuglement des logiciens ne correspond pas plutôt à un changement de statut de la catégorie elle-même.

Les espèces de relations sont définies par le rapport qu'elles introduisent entre leurs relata, eux-mêmes définis comme des termes ou des objets. Ainsi, la symétrie n'est rien d'autre pour deux termes (x,y) que la possibilité pour une même relation R de former les rapports  $xRy$  et  $yRx$ . De même, une relation R est transitive si  $xRy$  et  $yRz$  étant données, on peut déduire  $xRz$ . Les formes

polaires et neutres se définissent simplement par deux espèces de relations opposées pour la polaire (par exemple, symétrie et assymétrie) et par le non-emploi de l'espèce de relation en question pour la forme neutre (par exemple, ni symétrie ni assymétrie). Les espèces de relations et les deux premières formes sont donc définissables à partir des symboles de termes ( $x, y, z, \dots$ ), de relations ( $R$ ), de disjonction et de conjonction ( $\vee, \wedge$ ) et de négation ( $\neg$ ). En revanche, il est impossible, sans produire une contradiction logique, de générer une forme complexe de type «symétrie et assymétrie» selon l'exemple de Brøndal. On peut alors soupçonner un changement de fonctionnement de la catégorie si, comme l'écrit Brøndal:

»Cette espèce de forme – qui du point de vue de la logique normative paraîtra indéniablement paradoxale – peut en fait jouer un rôle si important dans la langue (...) que la méconnaissance de son existence appauvrirait et fausserait complètement l'image d'un système de prépositions par exemple« (p.39).

En apparence, le passage d'une forme polaire à une forme complexe est simplement celui de la forme ( $R \vee R'$ ) à la forme ( $R \wedge R'$ ). Mais » $R \wedge R'$ « étant logiquement inconsistante, on doit supposer que les relations  $R$  et  $R'$  ont dans ce cas non plus le statut logique de relations entre termes mais le statut paradigmatique de positions à l'intérieur d'un système de relations. Ainsi, la conjonction de  $R$  et  $R'$  n'est-elle qu'une disjonction entre les deux places d'un paradigme:  $R \cup R'$ .<sup>1</sup>

Si cette disjonction reçoit le statut de conjonction, ce n'est plus au sens logique mais au sens où »conjonction« désigne la possibilité d'un *chemin* à l'intérieur d'un paradigme. Cette hypothèse se vérifie si l'on considère le cas de la forme complexe polaire. Cette dernière est à la fois complexe en ce qu'elle lie deux formes opposées de relations et polaire en ce qu'elle accentue tour à tour l'une et l'autre (relation positivement complexe et négativement complexe). L'»accentuation« ne peut recevoir aucun statut logique mais s'entend parfaitement si l'on suppose un parcours à l'intérieur des classes paradigmatiques définissant la catégorie de relation.

Brøndal passe donc insensiblement d'un usage logique à un usage paradigmatique de la catégorie de relation.<sup>2</sup> Dans l'usage logique, la catégorie subsume l'ensemble des relations possibles ainsi que leurs formes. Chaque relation prise pour elle-même est une relation entre termes. Dans l'usage paradigmatique, la catégorie est munie d'une *structure interne* (les formes au sens de Brøndal) et se prête donc à un déploiement qui est l'équivalent de cette struc-

1 On doit en général distinguer la conjonction ( $a \wedge b$ ) et la disjonction ( $a \vee b$ ) logiques d'une conjonction ( $a \cap b$ ) et d'une disjonction ( $a \cup b$ ) paradigmatiques.

2 Cette ambiguïté se retrouve telle quelle dans la structure élémentaire de la signification dite »carré sémiotique«.

ture interne: on retrouve là l'équivalence bien connue entre le paradigmatique et le syntagmatique. Dans l'usage paradigmatique, les relata de chaque relation ont un statut secondaire dans la mesure où chaque relation est d'abord comprise dans son rapport aux autres relations du paradigme.

La divergence, et jusqu'à un certain point du moins l'incompatibilité, entre ces deux usages du terme de catégorie prend dans les temps modernes sa source dans les oeuvres de Frege et de Saussure.

Pour Frege, une catégorie ou prédicat est une fonction qui va d'un domaine d'individus à des valeurs de vérités.<sup>3</sup> C'est là le fondement de toute sémantique vériconditionnelle. Par contre dans la tradition saussurienne les catégories possèdent une structure interne paradigmatique, en principe indépendante de la vérité ou de la fausseté des énoncés. Notons que cette indépendance n'est que de principe, une sémantique à la fois paradigmatique et vériconditionnelle étant non seulement possible techniquement mais souhaitable du point de vue de l'intelligibilité. Nous nous contenterons ici de marquer leur distinction principale: elles théorisent chacune ce que nous appellerons les faces *ontique* et *sémiotique* des énoncés. A la face ontique appartiennent des domaines d'individus et la vériconditionnalité des énoncés. A la face sémiotique, la structure paradigmatique des catégories.<sup>4</sup>

F

Ontique: Domaine d'individus - - - - - ► {V, F}

Sémiotique: Structure paradigmatique (syntaxe et sémantique).

## II Les trois problèmes fondamentaux de la temporalité: temps et catégorie – l'orientation du temps – la nature du présent

Nous venons de séparer, à partir de Brøndal, deux usages du terme de catégorie. Nous allons montrer que la même division non seulement vaut pour la notion de temps mais encore que la distinction ainsi apportée à l'intérieur de la temporalité repose sur le rapport essentiel du temps aux catégories. Il s'agit donc, dans une première approche, de comprendre le rapport entre temps et catégories, puis, à partir de ce rapport, de montrer comment l'usage logique et l'usage paradigmatique produisent deux types de temps dont il faudra construire l'unité. Ce faisant, nous poursuivons trois buts distincts:

1) *Clarifier* la notion commune de temps, de telle sorte qu'elle échappe au paradoxe qui lui est attaché.

2) Eviter que cette clarification soit une simplification, ce qui est le plus souvent le cas. Nous cherchons à construire une notion de temps qui soit à la

3 Voir «Fonction et concept».

4 Pour un développement de ces notions, voir J.-F. Bordron: «Pour une théorie catégoriale de la diversité» – *Poetica et analytica* n° 4, p. 33 à 46 – et «Actantialité et vérité» (à paraître).

fois exempte de paradoxe et au maximum compréhensive quant à notre intuition du temps.

3) Dégager les concepts minimaux pour penser la temporalité de telle sorte qu'il soit possible ultérieurement d'en décrire toute la complexité discursive. Il doit aller de soi qu'une telle analyse ne peut être tenue pour valide que si elle permet de saisir la connexion entre le temps sémiotiquement ordonné et le temps ontique, ainsi que leur lieu de divergence.

#### *A Temps et catégories*

Dans l'esthétique kantienne, le temps est compris comme la forme a priori de l'intuition interne, en ce sens que tout objet du sens interne est nécessairement donné sous la forme du temps. Nous ne discuterons pas ici la notion problématique d'intuition mais retiendrons par contre le rapport introduit par Kant entre temps et catégories: le schématisme transcendantal.

»Un schème est la représentation d'un procédé général de l'imagination pour donner à un concept son image (...)«

Le schème met en rapport un ensemble de catégories (quantité, qualité, relation et modalité) et le temps en tant qu'il représente la forme a priori du sens interne et, par là, la forme a priori de toute donation d'un divers en général (c'est-à-dire pour nous d'un divers ontique comme d'un divers sémiotique).

»Les schèmes ne sont donc autre chose que des déterminations du temps a priori, faites suivant des règles, et ces déterminations suivant l'ordre des catégories, concernent la série du temps, le contenu du temps, l'ordre du temps, enfin l'ensemble du temps par rapport à tous les objets possibles«.  
(*Critique de la Raison pure*, p. 155).

Le schématisme met donc en rapport deux formes: la forme du temps et la forme catégoriale. Chacune de ces formes est, prise en elle-même, irreprésentable. Dans l'acte du schématisme, la forme catégoriale prend la forme temporelle à titre de substance. Le rapport forme/substance est ici tout-à-fait comparable à celui défini par l'usage hjelmslévien des termes. De fait, Kant écrit:

»au temps qui est lui-même immuable et fixe correspond donc, dans le phénomène, l'immuable dans l'existence, c'est-à-dire la substance (...)«  
(*CRP*, p. 154).

Ainsi défini, le schème est une opération récursivement itérable par laquelle nous devons générer d'une part la forme d'un temps ontique, d'autre part celle d'un temps sémiotique. Le schème de la catégorie de relation produit l'ordre du temps. Notons que cet ordre n'a en principe pas de direction. Le temps paradigmatique exige que l'ordre du temps soit *au moins* muni d'une

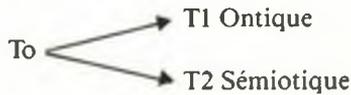
symétrie susceptible éventuellement de devenir dissymétrie par sélection ou par orientation interne. Le temps paradigmatique n'est donc rien d'autre, en son principe, que l'ordre du temps, en tant qu'il est schématisé non pas par la catégorie générale de relation mais par celle de *communauté*. Ceci veut dire simplement que l'ordre du temps n'est pas soumis à une règle de dépendance orientée, comme dans l'ordre causal, mais à une règle de *dépendance pure*, donc sans orientation, et ainsi, puisqu'il s'agit du temps, simultanée. Quant au temps, le schème de la communauté est une pure symétrie sur l'ensemble du temps.<sup>5</sup>

Nous avons donc, à partir d'un temps »immuable et fixe« (To) pris comme substance, la possibilité de générer deux types de formes pures du temps:

- 1) un temps (T1) muni d'un ordre mais dont la direction n'est pas donnée.
- 2) un temps (T2) dont l'ordre global est muni d'une symétrie.

Nous verrons qu'une énonciation mais aussi bien tout acte, toute sensation, toute pensée qu'elle soit projet ou mémoire, consiste à rompre la symétrie du temps (T2) et non simplement à poser un point de repère dans l'ordre du temps (T1), ce qu'elle fait aussi.

Nous avons donc supposé un temps To »immuable et fixe«, donné à titre de *factum rationis* ou d'arbitraire au sens saussurien du terme. De celui-ci, nous avons, par schématisation, fait diverger deux structures temporelles (T1 et T2) que nous dirons respectivement ontique et sémiotique. Ces deux structures correspondent aux deux usages du terme de catégorie que nous avons distingués à partir de Brøndal.



### B L'orientation du temps

L'ordre du temps étant donné dans la sphère ontique, il semble que selon la succession, le temps aille du passé vers le futur. Reichenbach, après bien d'autres, pense que le temps »coule du passé vers le futur«. Cependant, si l'on considère n'importe quelle entité dans le temps (individu, événement etc.), elle est tout d'abord future puis présente et enfin passée. McTaggart, qui a remarqué la difficulté, écrit:

»Les positions dans le temps, tel que celui-ci nous apparaît *prima facie*, se distinguent de deux façons. Chaque position est antérieure à quelqu'une et postérieure à quelqu'autre position. Et chaque position est soit passée, présente ou future. Les distinctions de la première classe sont permanentes, tandis que celles de la seconde ne le sont pas. Si M est une fois antérieur à

<sup>5</sup> *The direction of time* (University of California Press, 1971).

*N, il l'est toujours. Mais un événement qui est maintenant présent fut futur et sera passé».*<sup>6</sup>

McTaggart en déduit l'irréalité du temps, ce qui revient au fond à accepter sans plus le paradoxe. Nous allons essayer de montrer qu'une description adéquate du temps permet de produire les distinctions nécessaires à la levée des principales difficultés.

Il est de fait impossible de considérer simultanément que le temps va du passé vers le futur selon l'ordre de la succession et du futur vers le passé selon l'ordre des événements. On peut donner un équivalent de la problématique de McTaggart en ne considérant qu'une seule dimension du temps, munie des repères du passé, du présent et du futur.

présent  
passé ----- futur

Par rapport au présent (P), dont on ne définit pas pour l'instant la nature, on peut marquer un événement futur (Ef) et un événement passé (Ep). Si l'on considère maintenant l'événement futur (Ef), on peut faire la remarque suivante:

- le futur de Ef est futur par rapport à P
- le passé de Ef est passé s'il est aussi passé par rapport à P mais futur s'il est futur par rapport à P:

passé de Ef ----- |  
A - passé ----- P -|-|-|-|-|- Ef ----- futur  
passé futur futur

En d'autres termes, pour un événement futur Ef, tout autre moment du temps est futur sauf ceux qui sont à gauche du point P. Le même raisonnement produit le même paradoxe pour un événement passé Ep.

B - passé passé futur  
----- Ep -|-|-|-|-|- P -----  
|  
----- futur d'un Ep

<sup>6</sup> «The unreality of time» (Mind, 1908) - article repris in *Philosophical studies* (Londres, 1934). - Pour un commentaire détaillé, voir H. Barreau: *La construction de la notion de temps* (thèse de doctorat, Paris X).

Sur les schémas A et B, les parties hachurées montrent les moments du temps qui peuvent selon le point de vue être considérés comme passés ou futurs et créent donc un apparent paradoxe. Ce dernier réside en la confusion de trois ordres temporels distincts:

a) la série des *successions* sur laquelle il n'y a a priori ni présent ni passé ni futur. On ne peut définir sur elle que des relations de simultanéité ou d'antériorité/postériorité. Cette série est dans son principe indifférente à toute orientation (la flèche peut aller de droite à gauche ou de gauche à droite). La loi de la succession est la transitivité.

b) l'opposition passé/futur, au contraire, n'est définissable que par rapport à un moment présent. Le moment présent est alors, comme nous l'avons vu, le lieu d'inversion du passé au futur *et* du futur au passé. Passé et futur sont en effet distincts de la notion de succession. Là est la source du paradoxe: si l'on appelle passé ce qui est antécédent par rapport à un repère P et futur ce qui est subséquent, on obtient nécessairement des moments du temps, voisins de P, qui sont à la fois passés et futurs. L'opposition passé/futur est soumise à une loi d'*alternance*.

c) la notion de présent que nous allons définir.

Mais notons que, contrairement à l'opinion reçue, l'opposition passé/futur est en elle-même *symétrique*: c'est une catégorie polaire. L'illusion de la dissymétrie passé/futur vient de ce que, implicitement, on installe un point de vue à l'endroit du présent, voire un actant sujet. Ce faisant, on confond l'intentionnalité du sujet avec l'ordre de succession ou encore la transitivité propre à l'intentionnalité avec la transitivité de la succession. Si le présent oriente l'opposition passé/futur et si celle-ci se superpose à l'axe de succession, le paradoxe est inévitable. Il consiste au fond à faire du temps un récit, par *déictisation*, selon l'opposition passé/futur, de l'axe simplement transitif de la succession.

### C La nature du présent

La notion du présent est sans doute celle qui a été soumise dans l'histoire aux interprétations les plus diverses.

Pendant, un certain nombre de constantes apparaissent qui forment comme notre sens commun en la matière. Nous en retiendrons tout d'abord deux qui semblent à première vue opposées:

a) interprétation ontique: le présent peut être assimilé au temps de ce qui est. Un événement futur n'est pas encore et un événement passé n'est plus. Le présent est donc le *lieu* de l'existant, comme l'espace est le lieu des coexistants. A partir de cette détermination primitive, on peut se demander si le présent est ponctuel ou s'il possède une certaine durée, définissable ou non sur la droite temporelle selon la notion plus ou moins vague que l'on peut donner de la durée.

b) interprétation sémiotique: le présent est interprété comme le moment où l'on parle. Sa définition est liée à une théorie de l'énonciation et de la deixis

temporelle. Ce point de vue appartient tout d'abord à E. Benveniste:

»Mais prenons-y garde, il n'y a pas d'autre critère ni d'autre expression pour indiquer le »temps où l'on est« que de le prendre comme le »temps où l'on parle«. C'est là le moment éternellement »présent«, quoique ne se rapportant jamais aux mêmes événements d'une chronologie »objective« parce qu'il est déterminé pour chaque locuteur par chacune des instances de discours qui s'y rapporte. Le temps linguistique est *sui-référentiel*. En dernière analyse, la temporalité humaine, avec tout son appareil linguistique, dévoile la subjectivité inhérente à l'exercice même du langage » (*Problèmes de linguistique générale*, tome I, pp. 262-263).

Ce texte célèbre, sur lequel s'appuient la plupart des théories structuralistes de l'énonciation et de la deixis temporelle, renferme un grand nombre d'obscurités. Si Benveniste distingue clairement la notion de présent d'une chronologie »objective«, l'expression: »le temps où l'on parle« n'en demeure pas moins énigmatique, tout comme celle qui désigne le temps où l'on est. Si en effet le temps où l'on parle est susceptible d'une mesure, comme acte de prolation, il se ramène alors à une séquence indéterminée de la chronologie »objective«. La notion de présent perd de ce fait toute spécificité. Mais c'est là l'interprétation que Benveniste veut précisément éviter. Le »temps où l'on parle« possède en effet deux propriétés: il »indique« le temps où l'on est et il est »éternellement présent«. Que le temps où l'on parle indique le temps où l'on est ne fait progresser aucune définition ni de l'un ni de l'autre. Par contre, si le temps où l'on parle est le moment éternellement présent, on voit qu'il ne se rapporte plus non seulement à une mesure objective mais encore à aucune mesure possible. Le temps présent est alors le temps phénoménologique où se pense, dans la tradition métaphysique la plus pure la »présence du présent«. Ainsi se trouvent inextricablement mêlés quatre ordres de considérations:

- 1) Le présent comme temps (susceptible ou non d'une mesure).
- 2) Le présent phénoménologique: la présence du présent, présence »éternelle«, donc, en un sens au moins, hors temps.
- 3) La liaison entre le fait d'énoncer et le fait d'être qui, quelle que soit sa nature, ne saurait être élucidée par de seules considérations linguistiques.
- 4) La détermination de l'énonciation et de la deixis comme inscription de la subjectivité dans le langage. Par là, le temps se trouve d'avance actantialisé (mis en scénario), ce qui ne peut qu'interdire toute clarification du temps lui-même.

Il semble donc que quel que soit son mode d'approche, la notion de présent est essentiellement aporétique:

- si on le définit ontiquement, comme le temps où l'on est (ou le temps de l'existant), le présent n'a d'autre forme que celle que l'on peut reconnaître aux existants. Le présent changera alors de nature et de mesure selon que l'on aura à faire à des états, à des processus, à des événements.

– si on le définit comme un repère temporel à l'intérieur de l'opposition passé/futur, il apparaît non plus comme un instant mais, à la façon des termes complexes brøndaliens, comme un chemin dans le paradigme passé/futur.

– si on le définit, à la façon de Benveniste, comme le temps où l'on parle, le présent se distribue en fait selon ses qualités phénoménologiques, la première et primitive étant sa «présence».

Cependant, si l'on considère ces trois apories non pas une à une mais dans leur ensemble, il apparaît que la notion de présent demande, pour sa définition:

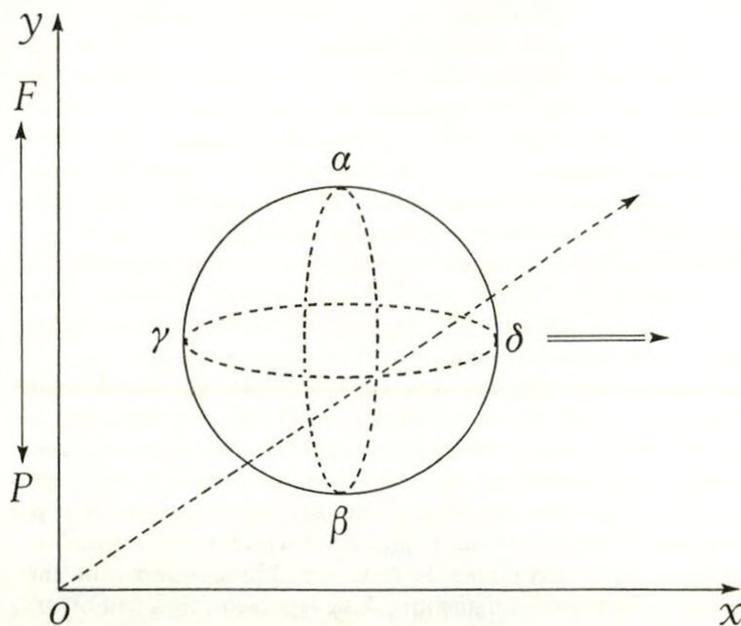
a) le temps des successions sur lequel il peut, par projection, marquer un repère.

b) le temps paradigmatique passé/futur, à l'intérieur duquel il produit des chemins et des changements d'orientation.

c) l'ordre ontique des entités qui lui donnent sa morphologie.

d) enfin, l'ordre phénoménologique des qualités: il peut être éternellement «présent» mais aussi bien, quant à sa présence, orienté. On a alors les présents «protensifs» et «rérensifs», dans la terminologie de Husserl.<sup>7</sup> Nous considérerons ici ces qualités comme les propriétés inhérentes à tout acte, tout geste, toute sensation, toute énonciation. Elles produisent une orientation du temps ou, plus précisément, une rupture de symétrie dans le paradigme passé/futur.

Le présent demande donc, pour être défini, trois coordonnées (voir schéma):



<sup>7</sup> Pour une phénoménologie de la conscience intime du temps (PUF, 1964).

- l'axe Ox des successions, en elles-mêmes étrangères à la notion de présent.
- l'axe Oy sur lequel s'inscrit la polarité passé/futur.
- l'axe Oz des entités (événements, procès, états etc.).

L'axe Oz n'est en fait rien d'autre que la possibilité de schématiser la forme du temps (To) pour produire des entités. Nous nous contentons ici pour simplifier de le noter comme un axe de coordonnées.

Muni de ces trois repères, le présent apparaît comme une *morphologie* complexe (et d'autant plus complexe qu'elle est discursivisée). Nous en donnerons une représentation simplifiée et idéalisée sous la forme d'une sphère qui se déplace dans le sens de l'axe Ox. Cette représentation a pour seule vertu de faire voir aisément comment se coordonnent entre elles les propriétés les plus générales du présent, selon les trois axes qui le définissent.

- Nous pouvons représenter des *événements* comme des vecteurs tangents à la sphère, par exemple en  $\gamma$  et  $\delta$ , parallèlement au plan Oyz. Ils sont de ce fait des instants ayant leur repérage sur l'axe Ox des successions et leur orientation soit passée soit future sur l'axe Oy. Mais ils peuvent aussi bien être neutres quant à l'opposition passé/futur, par exemple en  $\alpha$  et  $\beta$ . Ce ne sont là que quatre points remarquables. On peut imaginer toutes les modifications possibles selon le point où le vecteur «événement» est tangent à la sphère. On peut ainsi faire varier les qualités phénoménologiques de l'instant (présence, protension, rétension) sans pour autant cesser de l'indexer sur l'axe Ox des successions.

- On peut de même représenter un *processus* comme un parcours sur la surface de la sphère, par exemple sur le cercle  $\alpha$  et  $\beta$ . On remarque alors, dans la mesure où la sphère se déplace selon l'axe Ox, que chaque instant du processus est indexé sur l'axe de succession, sans pour autant que l'ensemble cesse d'être pris dans une «sphère de présence». D'autre part, chaque moment du processus possède une orientation passée ou future. On peut alors aisément découper, à l'intérieur d'un procès globalement présent, les parties orientées vers le futur ( $\vec{F}$ ) et celles déjà douées d'un vecteur passé ( $\vec{P}$ ).

- Si l'on considère maintenant le cercle ( $\gamma, \delta$ ) parallèle au plan OxOz, on obtient un processus indexé sur Ox mais neutre quant à l'opposition passé/futur. C'est l'«éternel présent» qui, de Saint-Augustin à Benveniste, qualifie la propriété phénoménologique primaire de l'«être-là».

Il va de soi qu'une morphologie plus raffinée serait souhaitable, de même qu'une analyse détaillée de la discursivisation du temps. Il reste que cette simple figure permet de montrer comment l'on peut à la fois *distinguer et coordonner* les propriétés du temps comme présent, succession transitive, symétrie passé/futur. L'avantage immédiat du dispositif est de supprimer le paradoxe de McTaggart et de montrer la qualité intrinsèquement morphologique du présent, sans perdre l'avantage de sa valeur d'index, pour une théorie de l'énonciation et du temps linguistique. Une représentation tridimensionnelle du temps permet ainsi de maintenir, sans exclusive, toutes les propriétés du temps obtenues par analyse tout en supprimant les apories qu'elles produisent.

# Viggo Brøndal and the linguistic barometer

*Frans Gregersen*

I shall try to point out some similarities and some differences between the linguistics of Ferdinand de Saussure and that of Viggo Brøndal. My paper will in a little while focus on the concept of mentality, a concept that is central to Brøndal's theory but absolutely immaterial, even unknown to de Saussure's.

Ferdinand de Saussure was well known as an indo-european scholar for his *Mémoire*, a major work in the history of the reconstruction of the common ancestor language supposed to explain the different attested languages of the indo-european family. As you may know, Saussure wrote this book when he was only 20 years old and having immediately afterwards completed a thesis on a sanskrit problem, he did not publish any major work during the rest of his lifetime. From 1881 till 1891, a decade later, Saussure taught in Paris, virtually educating anybody who was to be someone in French linguistics for the years to come. In 1891, then, Saussure moved to Geneva to teach comparative indo-european. In 1906 he was as well appointed professor of general linguistics and philology. This meant that he had to give courses in general linguistics. He did so three times. At the first course 5 or 6 students were present, at the second the number had risen to 11, while, finally, at the last course in 1910 and 11, 12 students attended. Luckily, these students were not only listening but took copious notes so that Saussure's two pupils Charles Bally and Albert Secheyave were able to collaborate with one of them, Albert Riedlinger, in bringing together the most famous one volume book on linguistics ever to appear, the *Cours de Linguistique Générale* (Gregersen 1988).

Now, this happened immediately before the first world War, and the book appeared accordingly in 1916. This date is important for the study of possible influence on Viggo Brøndal by Ferdinand de Saussure. Brøndal published his thesis in 1917, having rewritten parts of it in order for it to become accepted by the University of Copenhagen (Larsen 1986). This means that Brøndal must have formed his ideas of linguistics independently of the *Cours de Linguistique Générale*. We find, however, at least 15 references to the *Cours* in the thesis on »Substratum and Borrowing« but most of them are in square brackets, meaning that they have been added in the revision. This does not, however, mean that Ferdinand de Saussure's thoughts did not influence young Brøndal, the Brøndal of Substratum and Borrowing. As mentioned above, Saussure was the teacher of the most outstanding French linguists and among them we should single out for special attention, Antoine Meillet. Meillet was Ferdinand de Saussure's favourite pupil and close friend. And he was Viggo Brøndal's teacher. (Actually, Viggo Brøndal would have been able to have

studied with Saussure, he was old enough, but instead he studied with Meillet). Any influence before the publication of the *Cours de Linguistique Générale* thus must have been mediated by Meillet, then, only to become explicitly textually fixed when the *Cours* appeared.

For a long time, we lived with the *Cours* as simply a classic of linguistics. Despite its curious genesis most linguists read it as if it was a genuine book authored by the great Swiss linguist himself. In 1957, then, Robert Godel initiated a new phase in the study of Saussure, in that he submitted the notes by the students that had formed the basis material for the editors to a close scrutiny. As a Swiss compatriot, Robert Godel has repeatedly stressed that he has the profoundest respect for the two scholars who edited the *Cours*. Nevertheless, it cannot be avoided that the critical work initiated by Godel and continued by Rudolf Engler, Tullio de Mauro and others is read more or less as an effort to reconstruct the authentic Saussure *behind* all the editorial work. This has been immensely facilitated by the critical edition of the *Cours* containing all students' notes published synoptically with the text of the first edition. This CLG/E appeared in 1968. Finally in 1974 Engler published the only papers on linguistics that we know Saussure has written himself, namely the notes.

Some of them had been published by Godel in the *Cahiers Ferdinand de Saussure* but the collection of all autographed notes is very helpful for the Saussure Exegesis. The reader may now feel that he is slowly getting lost in a jungle of editions and notes but the upshot of all this is simply that *we* are in a much better position to find out what Ferdinand de Saussure really was after, than for instance Viggo Brøndal and Louis Hjelmslev were when they wrote their contributions.

Let me give you just one example. In his important paper »Langage et Logique« from 1937, Viggo Brøndal delimits his categories of linguistics. First, he disposes of *parole*, next comes *la langue*. Here every linguist feels an irresistible impulse to quote the Swiss classic and Brøndal cannot escape that either: »Une langue«, he says, »est de nature sociale ou supra-individuelle«, elle est selon l'expression de Ferdinand de Saussure, »extérieure à l'individu, qui à lui seul, ne peut ni la créer, ni la modifier. Elle n'existe qu'en vertu d'une sorte de contrat passé entre les membres de la communauté«. (p. 54).

In the *Cours* the passage reads as follows: »Elle (la langue) est la partie sociale du langage, extérieure à l'individu qui à lui seul ne peut ni la créer ni la modifier; elle n'existe qu'en vertu d'une sorte de contrat passé entre les membres de la communauté«. You have now read this passage twice and both times it was suggested that Ferdinand de Saussure wrote it. The point is, however, that Saussure did not precisely say this, if we are to believe the students' notes. In the critical edition we find that Saussure has most probably said that: Indirectly we could say that *la langue* is the social part of language: »Indirectement nous pouvons dire aussi la langue c'est la partie sociale du langage«. To make matters even more complicated: The student who has this in

his notes was unknown to the editors of the Cours. The notes of Émile Constantin were only later found by Robert Godel.

This instance is not in itself very important, what it does show however, is that we must sharply differentiate between the Saussure of Antoine Meillet, the Saussure of the Cours, and the Saussure of the Notes and the critical edition of Cours. What has happened is that in some ways the different prophets of structural linguistics have *taken a guess at what was really* Saussure's intention.

If we were to sketch briefly together what Ferdinand de Saussure really meant when he hammered out the oppositions *langue, parole, langage*, I would propose that we go to the notes. With the notes we know that Saussure has himself written the text. Consequently, there is no possibility of invoking editors' errors every time we meet with a difficulty.

The themes which Saussure reverts to time and again are theoretical ones. In a famous letter to Meillet, Saussure said that he wanted to show in a book »pourquoi il n'y a pas un seul terme employé en linguistique auquel j'accorde un sens quelconque«. (CFS, p. 95). Through all of Saussure's writings there is a pessimistic and depressed note sounding ever louder. Remember, he did not himself publish his lectures, in fact he destroyed the better part of his notes. The words of de Saussure are then the words of an inveterate sceptic constantly trying to convince himself that linguistics is a meaningful and not a trivial pursuit.

In the first notes, we learn that all is historical in linguistics, but soon we read that sounds develop but the results of these developments are that new systems are created. Slowly it is disclosed that phonetics is the historical science whereas morphology is the systematic part of linguistics. Saussure here exploits two terms well known from the Neogrammarians (whom he probably detested) namely sound change and analogy. Analogy is systematic, whereas sounds change mechanically. This has some consequences because now we must differentiate the system resulting from a sound change that is so to speak abstracted from the flow of time and this flow of time itself. Saussure equivocates on whether synchrony is in fact prior to diachrony or whether this is just a strategic move in a specific historical situation. By this last phrase I mean to say that Saussure was, of course, well aware that the historicism of the human sciences was itself a historical phenomenon.

Now, the important question is the question of the relationships between linguistics on the one hand and the neighbouring sciences on the other hand. Language is a biological fact in that all humans speak. This fact implies that there is a biological substratum for language; language is a capacity of the human kind. This capacity Saussure calls *langage*. But only single individuals speak language. Speech is heard only by listening to another human being speaking – this was before the advent of mass communication. This speech Saussure calls *parole*. On the other hand, if language was a fact of the individual only, how could we understand each other? (I am not certain that we

do understand each other, but that, of course, is just an academic aside – we do understand each other, don't we?) So language has to be a social fact as well. This social fact is *la langue*: »En séparant la langue de la parole, on sépare du même coup: 1) ce qui est social de ce qui est individuel; 2) ce qui est essentiel de ce qui est accessoire et plus ou moins accidentel.« (Just to give you a clue to what Saussurean exegesis is: Here De Mauro has a note three pages long printed with petit in his commentary on *Cours* (p. 420 ff). On the other hand, students' notes all agree, he really said so.) So what we have now is a social fact bordering sociology by the name of *langue* and a psychological fact called *parole*. This distinction is the central structuralist one but it is interpreted in different ways. In Brøndal's thesis, »Substrater og Laan«, the parallel terminology is as follows: *The Norm* is the social side of language but with the specification that it »is or may at least be made conscious for the speakers themselves« (p. 44). The next term is *dialect*, an unconscious way of speaking which is variable with person and situation. Now this is more or less *langue* and *parole* but Brøndal adds a third term, *the idiom*. In defining the idiom, he does quote Saussure but notes that Saussure did not use this term theoretically. The idiom is for Brøndal the sum total of the specific habits of a group responsible for the usage of the norm and for the distance between the norm intended and the actual result. We note here that the idiom is crucial for Brøndal in that it is the theoretical notion supposed to underlie the features of the history of language that is called the Substratum.

An idiom, Brøndal says, is deeply rooted in a specific people. This idiom conditions their use of the language system they adopt. A substratum effect is seen most easily if you teach an American Danish. His or her Danish will of course vary but within certain well known limits.

The theory of substratum now generalizes this to a tendency for an ethnic group to diverge in a certain direction from the norm they are trying to imitate. The important point is of course how to delimit the group in question and how the substratum tendency is transferred from generation to generation. Consequently, I find it a bit disappointing and a severe defect of Brøndal's book that he simply dismisses the last point as not relevant for his purpose (p. 46). Brøndal seeks to obtain the blessings of the holy one by quoting Saussure as follows: »Il y a sans doute une direction générale des phénomènes phonétiques à une époque donnée chez un peuple déterminé.« (p. 57). This seems on the face of it to be strong support, Saussure is *for* the substratum theory. But if you penetrate to the source, you will see that Brøndal has misunderstood Saussure. What Saussure was concerned with was not a tendency that can only be explained by positing ethnically determined hidden forces, but simply those systematic changes that William Labov has later called chain shifts. And those can be explained simply by the systematic nature of *la langue*.

In short, Brøndal learned of Saussure's thought through Meillet and only later was influenced by the *Cours*. But later, then, when the *Cours* had been out for some time, how did it influence Brøndal's development from then on?

In the »Ordklasserne«, *les Parties du discours*, from 1928, there is no role for Saussure.

In »Morphology and Syntax«, the influence from the growing trend of structuralist writings taking Saussure's dichotomies as their point of departure makes itself felt in the vision of grammar. The terminology is now a bit changed, the new dimension being *rhythm*. System is opposed to rhythm and morphology sides with phonology as systematic disciplines opposed to the rhythmic disciplines of phonetics and syntax. This is the first of a row of variations on a theme of Saussure's diverging, as it were, systematically from what the Swiss master probably proposed. Syntax is seen as a process, as an act of speaking. In so far it is parole (rhythm). But this makes it also individual, leaving the crucial systematic nature of syntax lost somewhere or rather in the middle of nowhere. In fact, Brøndal of course goes on to delimit a systematic syntax in the second part of the book, but the problem remains and leads to some important remarks in conclusion:

If morphology is social like *langue*, which social role has then the norm? Brøndal answers this point by introducing the norm from out of the blue as a second constraint, namely the system from which the rhythmic exercises cannot diverge if a member still wants to be counted among the members. In twisting his terminology this way, Brøndal can obtain the best of all possible worlds. He can at once proclaim that the system (phonology and morphology) is related to the *nation* – and in this capacity it is historical – and that the rhythmic side of linguistics is supernational and thus common for mankind. In this way he has his cake and eats it. The cost is that morphology is destined forever to be central while Brøndal does in fact delimit a specific area as syntactic. This Hjelmslev as you know does not do. For him syntax was morphology or the other way round.

The centrality of morphology was already apparent in the *Parties du discours* which is of course Brøndal's first theoretical morphology. In 1933 Brøndal at the Third International Congress of Linguists in Rome explicitly dealt with some hitherto rather vague consequences for the view of language and thought. Brøndal had introduced the dimension of *abstraction* in order to relate *types of mentality* and (types of) morphological systems. In »Ordklasserne« (*Les Parties du discours*), he concluded that the norm represents the cultural and logical stage of the Nation. And I should of course at this point point out that this correlation between norm and nation is absolutely foreign to Saussure but not to Meillet. Actually it has been maintained that this is a fundamental difference between the two.

Now, in Rome, Brøndal lectured for an audience of eminent linguists. Among them was Brøndal's life long friend, the only prince modern linguistics can boast of, Prince Nikolai Sergejevich Trubetskoi. Hearing Brøndal propound the fundamental correlation between morphological types and cultural stages he in the acts of the congress is quoted as saying that »Progrès de l'esprit humain« (Brøndal's term) is an all too vague concept. Furthermore,

Brøndal had used the elimination of the dual as a progress in abstraction. But, Trubetskoi says, it is alive among the Slovenians who as to culture range higher than the Montenegrinians. In Montenegro, however, the dual has disappeared. Interestingly, Trubetskoi's counter-critique is *not* that you can never know anything about cultural stages nor for that matter that even if you could know about cultural systems it would still be impossible to order them on one single scale, it is simply an empirical observation that rather presupposes the fundamental assumptions but questions the specific application of the theory.

Brøndal was apparently quite convinced that it was possible to describe cultures as undifferentiated wholes and that they could be ordered on a single scale of abstraction. Just to amuse you, I quote some of the bizarre remarks about our Russian friends:

The article is seen as a sign of abstraction. Lack of an article consequently is characteristic of primitive stages. Brøndal notes that Latin, the Baltic languages and most Slavic languages lack the article and comments: »All these areas in fact represent a relatively base intellectual culture«. It seems to be a feature of the period we are dealing with, that such statements could pass as scientific. In a review of a history of the Swedish people the Danish historian Erik Arup refers to the universal law of the history of trade that commercial relations are regularly established at the initiative of the commercially *superior* nation. Actually, Brøndal did not have the idea from an historian but from the anthropologist Lucien Lévy-Bruhl. I shall come back to Lévy-Bruhl below but before I do so, I want to document that the idea of a relationship between morphological systems and mentality was central to Brøndal's whole endeavour, his project.

I suggest that we should see Brøndal's project as that of relating language and thought by relating morphology and mentality. And I accordingly propose to search for conclusions to that effect in his papers and books. Methodologically, it is very important that Brøndal's proposals feature at specific positions in the texts. I shall try to show that they feature as the goal and perspective of the linguistics that Brøndal championed.

We start with the paper from the Rome Congress mentioned above, »Structure et variabilité des systèmes morphologiques«.

»Il faut donc s'attendre à voir le progrès de l'esprit humain – et l'on peut définir ce progrès par progrès en abstraction – s'exprimer dans la langue par l'acquisition de formes neutres et par la perte de formes complexes. Une langue qui reflète ce genre de progrès sera caractérisée par l'acquisition et le maintien de formes neutres telles que l'indicatif, l'infinitif achronique, la 3<sup>e</sup> personne; elle rejettera et n'acceptera plus des formes complexes telles que l'optatif, le prétérito-présent, le duel, la personne inclusive. Si cela est, on a là un véritable baromètre linguistique de la civilisation«. (p. 23).

This glorious passage is situated close to the actual conclusion of the paper. It marks the culmination of the lecture.

In 1936 Brøndal published a lecture he had given in Bukarest, Rumania, un-

der the title »Le Français – langue abstraite«. There is not much sense in quoting excerpts from this booklet since it is in itself one long argument along the lines of the linguistic barometer from Rome.

One point, though, is of interest, especially in the light of the thesis of the Substratum theory. Brøndal, of course, has to explain how the wonderful French language became so abstract. He summarizes neatly his conclusions on page 34 and 35.

The presence and history of the Celts cannot explain the abstract character of French because what the French inherited from them was their temperament not the intellectuality. And the Germans are irrelevant because they did not possess »une culture suffisante pour orienter le galloroman vers la haute intellectuelité«. Brøndal is thus forced to conclude that the abstract nature of the French language is due to scholasticism, a privilege of the clerics of the University in Paris. Let me note here how easily Brøndal solves the diffusion problem:

»These mental habits formed the mental discipline of the clerics, of the cultivated people, even of the people at large«. (p. 36).

But how?

I pick now only two more examples. The first one is »Langage et Logique«, written in 1937. Here, Brøndal distinguishes neatly between *Parole*, *Langue* and *Langage* but adds a new term *Discours*. *Langue* is as usual singled out for attention: »... la langue en tant qu'idéal systématique à la base de tout acte de parole, détermine nécessairement l'esprit, ou le génie, qui domine la société donnée – sa mentalité« (p. 54f).

In the chapter on *langue et logique*, Lévy-Bruhl is again mentioned and the relation between *langue* and *logique* is specified: *La langue* gives the limits between what is normal and what is strange, what is easy and what is difficult. The relation is modelled here on the *langue/parole*-relation, *langue* specifying the limits within which *parole* may vary, *langue* as the system behind variations in thinking.

The last book that Viggo Brøndal published himself was the book on the Theory of Prepositions. This is of course a highly technical treatise but the project is maintained and carried through.

Listen to this:

»You are, thus, led by the various structures of the prepositional systems to posit a connection between language and thought, that is not only between tendencies and the persons who are the bearers of these tendencies but also between norm and mentality«. (My translation.) This is – again – from the last page of the book showing without any doubt that this was the result Brøndal wanted the reader to remember.

Some pages before that, there is a curious passage where Brøndal for the first time and as far as I know it is the last one as well – expresses any doubts as to the value of abstraction as a sign of progress. He states with shocking honesty that it is a *choice* – deliberate but arbitrary (p. 109). I really don't

know what to make of this strange intermezzo. I don't know, but I notice that the admission of arbitrariness does not shake Brøndal's belief in a one dimensional characterization of culture.

I cannot refrain from quoting just one more paper. This is the last paper in the *Essais*. In these his last words, the legacy of Brøndal is expressed in the by now well known way that the sociological side of language, *la langue*, distinguishes one language from all the other languages, while *rhythm* is common to all languages. So on the one hand, man belongs to a people, on the other hand he or she belongs to mankind. The pattern remained with Brøndal to his last days.

Consider now what this hypothesis amounts to: The technical linguistic analysis of the morphological systems shows that a certain, very restricted, set of concepts entering into oppositions and relations suffice. These concepts may now form different patterns thought to be characteristic of each language system, *langue*. This analysis (and Brøndal gives some clues at least in his book about prepositions as to his empirical methods) amounts to an analysis of the mentality of the people who speak the language in question. As independent evidence for this from the neighbouring discipline of anthropology (or sociology), Brøndal refers repeatedly to the work of Lucien Lévy-Bruhl.

Suppose now that Lévy-Bruhl was wrong. I think he is, but that does not matter much, I have a much more powerful ally. In his *Theories of Primitive Religion*, Evans Pritchard has devoted *one* chapter to the sociological theories, *one* chapter to the psychological theories and a whole chapter to Lévy-Bruhl alone. Here, Evans Pritchard summarizes Lévy-Bruhl's theories and shows how his fundamental themes pop up again with Pareto and more or less *chez Bergson*.

Evans Pritchard is sure that all these writers are wrong. First of all, they did not know very much about the cultures they were writing about. None of them were working anthropologists and most of them remained at their desk even at home in their own culture. Secondly, they were evolutionists to a man. They reconstructed developments and progressions by ranking synchronically available cultures on a diachronic scale of primitivity. Furthermore, they were ethnocentric. »It was taken for granted that we are at one end of the scale of human progress and the so-called savages were at the other end, and, that because primitive men were on a rather low technological level their thought and custom must in all respects be the antithesis of ours. (...) Primitive man was thus represented as childish, crude, prodigal and comparable to animals and imbeciles« (p. 105).

Finally, the fact that these writers had scant knowledge of *their own* society made it easy for them to commit the sin of generalizing from specific conditions.

There is something selfcongratulatory in these theories just as there is something deeply suspicious about a professor of French telling us that the

French language is the most abstract of all. How lucky for him! How lucky for us that we are not primitive workers engaged in prelogic conversation about the chances of winning the next football match.

In short, Lévy-Bruhl was wrong and *so what?* Is it fair or correct to dismiss Brøndal just because some British anthropologist finds faults with a French ditto. I shall take the opportunity to speculate upon what the failure of Lévy-Bruhl's anthropology means. If Brøndal had *built his* theory on Lévy-Bruhl's results within the neighbouring science of sociology we of course would have been forced to conclude that Brøndal's theory must share the fate of Lévy-Bruhl's. But in fact, Brøndal referred to Lévy-Bruhl's *theory* and not to his specific results.

True he refers on the last page of his last book (*Theory of Prepositions*) to »the law of participation«, which Brøndal connects with his own concept of complexity (p. 114). But this seems to be the extent of support from – or to – anthropology.

I conclude that we should not discard Brøndal's theory just because Lucien Lévy-Bruhl's theory has been superseded by Evans Pritchard's.

Instead, I would try to be more specific as to what Brøndal's theory is a theory of. There are two possibilities. As David Perlmutter used to say there are always two possibilities. Either there are two possibilities or there ain't. Either Brøndal has sketched a *universal semantics* or a *theory of language systems*. The difference here lies clearly in the problem that Evans Pritchard singled out as the central problem of anthropology: the problem of *translatability*.

Modern linguists are brought up on the assumption that anything can be said in any language – it is just a question of how much effort you have to spend. Modern linguists all agree that the Sapir-Whorf hypothesis is just so much history – or unfounded nonsense. The argument is quite straightforward: If we could not translate we would not even be aware of the problem of translatability. If I cannot explain to you why a given translation is incorrect any two language systems are simply incommensurable.

And conversely, if I can understand why it is so damned difficult to translate from, say, a »primitive« language like Finnish to an »abstract« one, say French, I have by the same token affirmed that translation is always possible. And if translation is always possible we have to isolate a semantic level common to all languages; Hjelmslev called it »purport«.

A universal semantics would then be a theory of how the purport must be formed in order for a language to use it as signifiés for its signs. Such a theory is a semantic theory in that it speculates on what kinds of signifiés we can have if what we are to end up with is a language. To my knowledge, the only linguist to speculate along these lines is the late Uriel Weinreich (in his explorations in semantic space). An example of such an argument would be: Is it in some language possible to have a single sign meaning 'where-and-to-whom' for instance in a sentence like: *Where-and-to-whom did you deliver the package?* I suspect it is *not* possible to have such a sign.

So far as Viggo Brøndal in his theory stipulates not what signs are possible but what *morphemes* are at all possible, his theory is something different from Weinreich's ideas, it is rather a theory of what semantic facts in the world may be found so essential that they form the basis of morphological categories. This is, then, *a theory of possible systems*. It is immediately clear that even if Danish does not have a morphological category of optative, this does not prevent me from wishing, just as the fact that you are now intensely wishing that I would finish soon, does not force you to express this wish in ancient Greek. A language system thus chooses for us what we can easily and effectively express, and what we can only by cumbersome loads of words communicate to the next man. If we look at such language systems as the result of historical pressures on the communication means we would for instance conclude that in modern societies groups consisting of two people seem not to be very important – at least not important enough to justify a grammatical category of dual.

In conclusion, let me state briefly why I do not think that Viggo Brøndal's theory will dominate discussions in the years to come. My contention is that Brøndal tried to do all the right things, but that he failed. Let me first attempt to establish his position within the broad current of thought that we now call structuralist. If we take the identification of synchronic systems as the touchstone, then undoubtedly Viggo Brøndal belongs among the believers. On the other hand, it is equally true that a specific current within the broader movement identified structuralism with immanence. Now, Ferdinand de Saussure was always preoccupied with the establishment of linguistics as a science. This meant for him that the linguists should define their specific facts. A lot of Saussure's writings can conveniently be summarized as being a continuous speculation on the fundamental question: What is a linguistic fact? The linguistic fact is for Saussure the essential clue to the autonomy of linguistics. The *locus classicus* here is of course the famous last words of the *Cours*: »La linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même«. I believe you have read these words before, for some theoreticians they even conveniently say all there is to say on the autonomy of linguistics. This may be so, but the fact is that Ferdinand de Saussure did *not* say these words, they are the invention of Charles Bally and Albert Sechehaye.

As far as immanence goes, Brøndal is guilty, he is certainly *not* in the tradition from Sechehaye and Bally. This goes for his morphological theory as well as for his first period, when he was inspired by first of all *Vilhelm Thomsen*. In his obituary of Thomsen, Brøndal concludes a section by characterizing Thomsen as follows: »Dans toute son oeuvre un grand philologue et un grand historien ont collaboré avec le grand linguiste« (p. 315). Brøndal's own works on Scythian and first and foremost his thesis demonstrates that his *intentions* were to become like his master. Sporadically in his later writings we find allusions to the explanatory value of historical sociology, but the close collaboration that Thomsen exemplified, and that a researcher and fellow pupil of

Meillet's like *Alf Sommerfelt* tried to establish was not to be the fate of Viggo Brøndal. He never once tried to underpin his morphology historically. Instead he followed the trend of the times in founding a linguistic theory on very abstract logical concepts, capable of entering into relations with each other, relations that formed patterns supposed to be characteristic of *types*. Here he deviated from Saussure and followed Meillet in concentrating on *la langue and* in all too easily identifying *la langue* and the national language. We note in passing that the relation between speech and writing nowhere plays a role with Brøndal. This is peculiar not only because the language norm consciously present in the minds of the speakers – remember the definition of norm I gave you above – is the *written* national norm, but also because it has recently been suggested that the trend towards abstraction which Brøndal discovered is due to pressures on oral language structures once they must be used for written communication (Kalmär 1985).

In taking language and thought as his domain, Brøndal was in close agreement with a modern trend, with the difference that we would now try to found our basic concepts not on philosophical logic but on a theory of cognition. I am looking forward to hearing what Ole Tøgeby, who has himself worked on artificial intelligence and language, has to say about Brøndal.

Finally, as to mentality. Here I think I can safely say that Brøndal is much too simplistic in his identification of *langue* and national mentality. I would very much question that there are any national mentalities at all. In doing this, I refer to the simple observation that mentality is a feature of culture, and culture is itself determined by the economic and power structure of society. Instead of seeing the great divide as looming between the industrialized nations of the west and the so called primitive third world, we should be aware that industrialized societies themselves harbour qualitatively different cultures, *even if* the members of the different cultures use the same morphological system. *La langue* as a picture of mentality is not just a mistake – it is a mystification.

## References

- Arup, Erik, (1915) Svenska Folkets Historia af Henrik Schück m.fl. *Historisk Tidsskrift*, 8.rk. 6.bind, p. 127-45.
- Brøndal, Viggo, (1917) *Substrater og Laan i Romansk og Germansk*. Studier i Lyd- og Ordhistorie. G.E.C.Gad, Copenhagen.
- (1927) L'oeuvre de Vilhelm Thomsen. *Acta Philologica Scandinavica*, II, p. 289-318.
  - (1928) Mots »scythes« en nordique primitif. *Acta Philologica Scandinavica*, III, 9. 1-31.
  - (1928) *Ordklasserne*. Partes Orationis. Studier over de sproglige Kategorier. G.E.C.Gad, Copenhagen.

- (1932) *Morfologi og Syntax*. G.E.C.Gad, Copenhagen.
- (1935) Structure et variabilité des systèmes morphologiques. in: Brøndal 1943, p. 15-24.
- (1936) *Le Français langue abstraite*. Munksgaard, Copenhagen.
- (1937) Langage et Logique. In Brøndal 1943, p. 49-71.
- (1940) *Præpositionernes Theori*. Indledning til en rationel Betydningslære. Universitetsprogram november, Copenhagen.
- (1942) Délimitation et subdivision de la grammaire. In Brøndal 1943, p. 134-40.
- (1943) *Essais de linguistique générale*. Ejnar Munksgaard, Copenhagen.
- Engler, Rudolf (1967 ff) *F. de Saussure: Cours de linguistique générale*. Edition critique par Rudolf Engler, Fasc. I-IV, Harassowitz, Wiesbaden.
- Evans-Pritchard, E.E. (1965) *Theories of Primitive Religion*. Oxford University Press, London.
- Godel, Robert (1954) Notes inédites de F. de Saussure. *Cahiers Ferdinand de Saussure* 12, p. 49-71, Genève.
- (1957) *Les Sources Manuscrites du Cours de Linguistique Générale de F. de Saussure*. Droz et Minard, Genève et Paris.
- (1958) Nouveaux documents saussuriens, les cahiers E. Constantin. *Cahiers Ferdinand de Saussure* 16, p. 23-32.
- Gregersen, Frans (1989) Saussure, Structuralism and Laudan's Problem. In: Trolle Larsen and Harbsmeier (eds.): *The Humanities between Art and Science*. Research Center for the Humanities, Copenhagen.
- Kalmår, Ivan (1985) Are there really no primitive languages? Olson et al. (eds.): *Literacy, Language, and Learning*, p. 148-66, Cambridge University Press, Cambridge.
- Labov, William (1980) The Social Origins of Sound Change. Labov (ed.): *Locating Language in Time and Space*, p. 251-65.
- Larsen, Svend Erik (1986) *Sprogets geometri* I-II. Odense Universitetsforlag, Odense.
- Puech, Christian et Radzynski, Annie (1978) La langue comme fait social: fonction d'une évidence. *Langages* 49, p. 46-65.
- Saussure, Ferdinand de (1878) Mémoire sur le Système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes. *Recueil des publications scientifiques de Ferdinand de Saussure*, p. 1-268, Payot, Genève 1921.
- (1894) Lettre à Antoine Meillet (4 Janvier 1894), *Cahiers Ferdinand de Saussure* 21, p. 93-96. 1964.
- (1986) *Cours de linguistique générale*. Edition critique préparée par Tullio De Mauro, Payot, Paris.
- Weinreich, Uriel (1966) On the Semantic Structure of Language. Greenberg (ed.): *Universals of Language*, p. 142-216, 2<sup>nd</sup> Edition, MIT Press, Cambridge.

# De l'universalisme en linguistique

François Rastier

*Viggo*: Cette nuit, J'ai eu un songe: il m'est apparu clairement que la grammaire d'une seule langue ne se laisse concevoir sans prendre en considération la grammaire de toutes les langues. Donc, je me suis résolu à m'occuper d'abord de cette dernière.

*Absalon*: La *grammatica universalis*, alors, c'est bien ce que vous voulez dire? Que le bon Dieu et le Docteur Subtil nous protègent!

Jacob Mey, *Dialogus de ente linguistico uno, vero, bono*.

Dans l'hommage un peu paradoxal que je dédie ici à la mémoire de Viggo Brøndal, je souhaite argumenter cette thèse: la linguistique universelle et la linguistique générale, loin de se confondre, s'opposent.

La première prend pour objet le langage, même quand elle ne conçoit son étude que comme le préalable nécessaire à toute description des langues. En cela, elle reste proche de la philosophie du langage, même formelle (cf. e.g. la *Formal Philosophy* de Montague). D'autant plus que la linguistique universelle fonde généralement son universalité sur les prétendues «Lois de la pensée» telles qu'elles sont exprimées par la logique. Brøndal se situe de plein droit dans cette problématique, et définit ainsi sa doctrine: «elle consiste à retrouver dans le langage les concepts de la logique tels qu'ils ont été élaborés par la philosophie depuis Aristote» (1943, p. ii).

En revanche, la linguistique générale prend pour objet les langues, dont la description reste un préalable à toute élaboration d'une «grammaire du langage». Les catégories descriptives qu'elle utilise pour comparer les langues peuvent certes être considérées comme des universaux, mais ce sont des universaux de méthode. Ils sont relatifs à la théorie linguistique, et rien n'impose l'hypothèse réaliste (au sens fort) qui les érigerait en catégories de l'Esprit Humain.

Dans l'entre-deux guerres, deux représentants prestigieux du Cercle Linguistique de Copenhague, Viggo Brøndal et Louis Hjelmslev, ont rivalisé pour transformer la linguistique générale qu'ils avaient illustrée en une nouvelle linguistique universelle. C'est précisément leur universalisme qui a séduit les sémioticiens français, au point qu'ils les ont érigés en figures tutélaires, voire totémiques.

Bien des collègues sont mieux habilités que moi pour s'exprimer dans ce

volume au nom de l'École de Paris. Aussi je resterai sur le terrain borné de la linguistique. Je traiterai particulièrement de sa situation au sein des recherches cognitives, où l'universalisme reste au centre des débats. Je ne peux retracer ici les affrontements actuels entre les deux principaux paradigmes: le cognitivisme et le connexionnisme (pour un aperçu, cf. Andler, 1986; McClelland et Rumelhart, 1986; Winograd et Flores, 1986; Fodor et Pylyshyn, 1988). Qu'il suffise de rappeler que le cognitivisme, paradigme dominant depuis un quart de siècle, a toujours été étroitement associé à la linguistique universelle.

Précisons quel type de linguistique est associé au cognitivisme. Il existe à présent plusieurs sortes de grammaires universelles, diverses par leur importance et leur degré d'élaboration: la Grammaire Universelle de Chomsky, la Grammaire Applicative Universelle de Shaumyan, la Grammaire Universelle de Montague (restée à l'état d'ébauche).<sup>1</sup> On peut les dire formalistes parce qu'elles se réclament toutes trois de la théorie des langages formels pour formaliser la linguistique bien qu'aucune n'ait produit de calcul formel (au sens technique du terme). Seules les deux premières sont clairement associées aux recherches cognitives: celle de Chomsky, d'emblée, car elle se rattache au noyau dur du cognitivisme intégriste; celle de Shaumyan, depuis quelques années à l'initiative de Desclés.

Précisons encore la notion de grammaire universelle formaliste. Ces grammaires ne relèvent pas de la linguistique générale, qui compare les langues attestées pour dégager des lois (prédictives). La puissance des formalismes de la logique mathématique leur permet d'engendrer (I) les grammaires des langues possibles, (II) les grammaires possibles de chaque langue, (III) les phrases possibles de chaque langue.<sup>2</sup>

Pour prétendre à une quelconque valeur descriptive, ces théories doivent donc *réduire* leur puissance. Chomsky constate après vingt-cinq ans d'efforts: »En fait, les théories actuelles de la grammaire générative sont si restrictives qu'elles ne permettent, en principe, qu'un nombre fini de grammaires, compte non tenu du lexique« (1984, p.22),<sup>3</sup> alors que les premières théories »afin d'être adéquates du point de vue descriptif, toléraient une vaste gamme de grammaires possibles« (ibid).

Quand on s'est assuré qu'une grammaire universelle ne produit qu'un nombre fini de grammaires particulières, il reste à montrer qu'elles conviennent à

1 Bien d'autres théories, même très partielles, prétendent à l'universalité, par exemple la théorie des cas de Fillmore, la théorie des dépendances conceptuelles de Schank, etc. Je me limite à celles qui affichent une ambition formelle.

2 Brøndal aussi, dans sa démarche déductive, cherchait à définir le possible (cf. 1943, pp. 62, 97, 107).

3 Comme si l'on pouvait construire une grammaire (et même une syntaxe!) sans tenir compte du lexique. Chez Shaumyan, le problème de la restriction se pose après la construction du système génotype quand il faut isoler dans le nombre infini des expressions bien formées celles qui peuvent se réaliser effectivement dans des phrases d'une langue.

chacune des langues que l'on doit décrire, *et* rien qu'à elles. Le silence règne là-dessus, car on ne peut concilier l'a priori *absolu* de la logique mathématique qui a produit les langages formels à qui l'on confère un rôle descriptif et l'a priori *relatif* propre à la démarche hypothético-déductive (c'est-à-dire précédé par une connaissance inductive fournissant des hypothèses générales).

Il n'est pas certain que les grammaires universelles puissent se limiter aux langues sans se constituer en une sémiotique qui dépasse naturellement la linguistique.<sup>4</sup> Du moins Montague ne discerne-t-il pas de différence essentielle entre les langues et les langages formels,<sup>5</sup> si bien que sa théorie vaut pour les deux (et qu'il traite les langues *comme* des langages formels – cf. «English as a formal language» in 1974). Desclés pour sa part recherche «des propriétés communes aux langues naturelles et aux langages formels» (1987, p. 23; cf. aussi Shaumyan, *Semiotics of language*, 1987).

En quoi consiste le caractère cognitif des grammaires universelles? Seul Chomsky répond clairement: «la théorie de G.U., quant à elle, n'est pas l'étude des propriétés générales du langage; c'est une composante hypothétique du patrimoine génétique [...] Une fois que l'on adopte ce changement de perspective, cette partie de la linguistique rentre dans la psychologie et, en définitive, dans la biologie» (1984, p. 21). Bref la grammaire universelle a un caractère cognitif parce qu'elle fait partie de «l'équipement biologique» des humains. Voilà une garantie pour le moins solide de son universalité.

## II

Pour assurer leur universalité et limiter a priori les variations culturelles qui pourraient affecter les langues, et donc accuser l'inadéquation d'une représentation invariable, les grammaires formalistes recourent implicitement ou non à deux postulats.

(I) Le postulat de l'identité à soi de la langue (ou «axiome de la langue», cf. Auroux, 1987, p. 20): une langue unique et homogène peut seule être représentée par un calcul, donc la langue est unique et homogène.

Ce postulat dénie les variations diastratiques: non seulement les «niveaux de langue» proprement dits, mais la différence massive entre l'écrit et l'oral. On fait donc la grammaire d'une langue écrite standardisée.

Il dénie aussi les variations diatopiques: les dialectes, les parlers régionaux ou locaux<sup>6</sup> échappent à la grammaire. Il permet enfin d'oublier les variations

4 Dès 1943, par exemple, la théorie du langage de Hjelmslev s'est étendue à d'autres systèmes de signes que les langues (sans cesser pour autant de se nommer *théorie du langage*).

5 «Je rejette l'affirmation qu'il existe une importante différence théorique entre la langue naturelle et le langage formel» (1974, p. 188). Montague reprend d'ailleurs la tripartition fondatrice de la *sémiotique* de Morris.

6 Au sud de la Corse, dans certains villages, les parlers varient de famille à famille: chacune cultive ses prononciations, son vocabulaire, etc. Ce n'est pas là, ni ailleurs, qu'il faut chercher le fameux 6... page 98.

diachroniques: le caractère absolument synchronique de la description est nécessaire au point de vue formaliste, car les grammaires formelles, comme tous les langages formels, n'ont pas et ne peuvent avoir de dimension diachronique. En pratique, les rarissimes modèles diachroniques élaborés dans le cadre des grammaires formelles n'ont pas donné de résultats convaincants.

Même si l'on acceptait que les grammaires universelles se limitent à la description synchronique des langues, le postulat de l'identité à soi n'en demeurerait pas moins erroné. En effet une langue ne consiste pas en un et un seul système. Dans tout énoncé, a fortiori dans tout texte sont à l'oeuvre plusieurs systèmes de normes sociales. Le système fonctionnel de la langue en est un. Mais il en existe bien d'autres: les normes du genre, par exemple.<sup>7</sup> La force prescriptive de ces systèmes est variable, ils évoluent dans des temporalités différenciées. La mission de la linguistique n'est pas de se restreindre à un seul, mais de décrire l'interaction de tous. Bref, l'hétérogénéité de la langue impose l'hétérogénéité de la grammaire.

(II) Un second postulat achève de désocialiser les langues: celui de l'*autonomie*.<sup>8</sup> Desclés le formule ainsi: «Nous avons dit qu'une langue naturelle est un système de représentations *autonome*. Cela implique donc qu'une langue, en tant que système symbolique, peut être séparée de son environnement socio-culturel et anthropologique» (1980, p. 82).

Un exemple simple va nous permettre d'en juger. Soient les phrases *Pierre se soigne à l'hôpital* et *Pierre se soigne à la maison*. Une grammaire applicative à la Shaumyan représente parfaitement la différence de leurs voix: pour la première, de l'ordre du moyen; pour la seconde, de l'ordre du réflexif. Mais pour pouvoir leur assigner des structures profondes différentes, il faut nécessairement savoir qu'en général, à l'hôpital, on est soigné, tandis qu'à domicile on se soigne le plus souvent soi-même. Quelle que soit la description sémantique de 'maison' et de 'hôpital', cela n'est aucunement indépendant du contexte socio-culturel.

Pour contourner ce type de difficulté, on peut durcir l'opposition gramma-

6... page 97

»locuteur-auditeur idéal, appartenant à une communauté linguistique complètement homogène [...]« (Chomsky, *Aspects*, p. 12).

Toutes les grammaires universelles refusent de constituer des *corpus*. Sans quoi elles devraient remettre en cause le postulat de l'identité à soi de la langue. Elles se contentent donc d'exemples, qui tiennent lieu d'objet empirique alors qu'ils appartiennent tout entiers à la théorie qui les a produits. Sinon pourquoi des linguistes accuseraient-ils tel ou tel collègue d'avoir *volé* un exemple? 7 Pas de texte sans genre. Par exemple, nous disposons tous de plusieurs compétences conversationnelles.

8 En termes marxistes, la langue est indépendante de la base économique comme de la superstructure idéologique; c'est du moins la thèse stalinienne (au sens non-péjoratif du terme): constatant que la langue russe n'avait pas changé depuis la révolution d'octobre (hélas, il se trompait aussi sur ce point), Staline était arrivé à cette conclusion en 1950 (cf. *Le marxisme et les problèmes de la linguistique*, Tirana, Frasherli, 1969).

tical/lexical: le noyau dur de la linguistique se trouverait dans la description des catégories grammaticales des langues, <sup>9</sup> qui relèveraient d'une sémantique *intrinsèque* (indépendante des domaines d'utilisation) alors que le lexique relèverait d'une sémantique *extrinsèque* (dépendante des domaines d'utilisation).

Toutefois l'opposition grammatical/lexical mériterait plutôt d'être relativisée voire réduite: un continuum s'étend en effet des morphèmes dits lexicaux aux morphèmes dits grammaticaux. Diachroniquement, ces derniers résultent d'un processus d'intégration de morphèmes lexicaux. Eux aussi sont donc de la doxa figée; car la langue dans son entier est un phénomène socio-culturel, et la syntaxe n'échappe pas à cette détermination.

Remarque: Dans sa formulation même, l'opposition *grammatical/lexical* (au lieu de *syntactique/lexical*) tend à rejeter le lexique hors de la grammaire – comme d'ailleurs à résumer la grammaire à la syntaxe. N'étant guère formalisable, le lexique reste en effet négligé par les grammaires universelles: elles préfèrent considérer les contenus lexicaux comme des variables qu'il suffirait d'instancier le moment venu – bien qu'en fait le contenu lexical détermine pour une grande part les valences syntaxiques du lexème. La réhabilitation relative du lexique dans les grammaires post-chomskiennes (notamment la Lexical-Functional Grammar de Bresnan, et la Generalized Phrase-Structure Grammar de Gazdar) a été remarquablement accompagnée par la mise en veilleuse du projet de Grammaire Universelle.

Le postulat de l'identité à soi comme celui de l'autonomie concourent ainsi à désocialiser les langues. Ils sont mis en oeuvre par toutes sortes de décisions méthodologiques a priori: refus d'établir des corpus, refus de tenir compte des situations réelles de communication.<sup>10</sup> Ces postulats ont un retentissement considérable sur le statut épistémologique des recherches cognitives: en effet, parmi les disciplines qui participent aux recherches cognitives,<sup>11</sup> la linguistique est la seule à relever des sciences sociales.

Ou bien sa formalisation la rabat vers la logique mathématique, ou bien, comme le souhaite Chomsky, la G.U. »rentre dans la psychologie, et, en fin de compte, dans la biologie« (1984, p. 21).<sup>12</sup> Dans les deux cas de figure, la linguistique se trouve séparée des autres sciences sociales pour être mise illusoirement au nombre des sciences »dures«.

Reconnaître que la linguistique est une science sociale, c'est permettre aux

9 Sur ces propositions, cf. Desclés, 1987, p. 28-29; Shaumyan, 1987.

10 La délégation de pouvoirs volontiers accordée à la pragmatique ne résoud rien, comme toute démission. Elle dessaisit la linguistique du problème de l'*usage*, au profit d'une microsociologie à l'américaine (cf. l'école de Chicago, Goffman) qui n'a naturellement aucun souci des spécificités linguistiques.

11 Informatique, psychologie, linguistique, neurosciences.

12 Et bien entendu la biologie finit par *réduire* la psychologie. C'est pourquoi, plutôt que de parler d'*apprentissage de la langue* (question classique de la psychologie génétique), Chomsky préfère parler de *croissance de la grammaire* (op. cit. p. 16), puisque la G.U. se résume aux »propriétés innées de l'espèce« (*ibid.*).

recherches cognitives de traiter la dimension sociale de la cognition humaine. Ne serait-ce pas une de leurs missions que de penser l'interaction du biologique et du social?

### III

Prévenons une objection qui procède d'un point de vue largement répandu dans les disciplines cognitives, comme dans les sciences sociales. En fonction d'une théorie »progressiste« *des trois stades* (appelons-la ainsi), chaque discipline scientifique passerait successivement du stade *descriptif*, au stade *prédictif* (où elle parvient à formuler des lois), pour trouver son achèvement au stade *formel*.<sup>13</sup> Comme la linguistique, longtemps descriptive, est parvenue à formuler des lois, l'heure aurait sonné de l'élever à la dignité de discipline formelle.

C'est faire bon marché du type de scientificité propre à la linguistique. Un bref rappel historique va nous permettre de le préciser.

Quand à la fin du XII<sup>e</sup> siècle les modistes entreprennent de faire de la grammaire une science – alors qu'elle n'était traditionnellement qu'un art<sup>14</sup> – ils constituent d'emblée des grammaires universelles.

Qui plus est, ils les fondent sur des principes – naturellement universels – et non sur la connaissance empirique.<sup>15</sup> D'ailleurs, les langues étudiées, ou du moins citées en exemple, se résument au latin, et parfois, à l'initiative de cet

---

13 Comme toutes les théories des stades, celle-ci introduit une téléologie proprement métaphysique dans l'histoire (car elle en prévoit la fin). Il faut donc forcer la réalité pour l'appliquer. Ainsi l'exemple souvent cité de la physique n'emporte guère l'adhésion: une physique mathématique s'est constituée, mais est-ce à dire que la physique est devenue une discipline formelle? Et si l'intérêt de la physique mathématique résidait précisément dans sa sémantique plutôt que dans sa syntaxe?

Pour en revenir aux sciences sociales, la théorie des trois stades y tenaille les esprits comme une mauvaise conscience, et fait proliférer de fausses formalisations comme d'excellents projets d'informatisation. Mais que serait par exemple l'histoire prédictive, et plus tard l'histoire formelle?

Cette théorie participe du grand mythe épistémologique contemporain: Michel Serres lui a donné le nom melvillien de *passage du Nord-Ouest*. Ce passage sépare on le sait le Vieux Monde du Nouveau et, par métaphore, les sciences sociales des sciences »exactes«. D'excellents esprits se sont aventurés dans cette odyssée: il s'agit non seulement de conscientiser les sciences exactes (ce serait la responsabilité des sciences sociales), mais en retour de formaliser les sciences sociales elle-mêmes.

14 Bien qu'Aristote ait affirmé qu'elle était une science (*Topiques*, VI, 5), l'opinion a prévalu qu'elle n'en était pas une. Non seulement Aristote s'est contredit (*Ethique à Nicomaque*, VI, 3), mais le nom donné à la grammaire de Denys le Thrace, *technê grammatikê*, comme le classement de la grammaire parmi les *arts libéraux*, attestent assez l'opinion générale des anciens.

15 Denys le Thrace affirmait que la grammaire est une connaissance empirique (*empeiria*). En revanche, Thomas d'Erfurt rappelle en commençant son célèbre traité *De modis significandi sive grammatica speculativa* que toute science dérive d'une connaissance à partir de principes (*ex cognitione principiorum*). Et selon les *Quaestiones Alberti de modis significandi*, »que la gram-15... page 101

auteur d'avant-garde que fut Roger Bacon, aux autres langues sapientielles, grec et hébreu. La diversité des langues n'appartient pas à l'objet de la grammaire spéculative, ou du moins elle en constitue la partie inessentielle, de l'ordre de *l'accident*. Bien qu'adversaire des modistes, Bacon affirme ainsi: »Quant à sa *substance*, la grammaire est unique et identique dans toutes les langues, bien qu'elle varie *accidentellement*« (*Grammatica Graeca*, éd. Charles, p. 278).

Le fondement de l'universalité était naturellement la logique, conformément à la thèse aristotélicienne que les bases conceptuelles sont les mêmes pour tous les hommes et au principe qui fait de la logique la science des relations entre concepts. On a souvent dit que la science du langage (*scientia sermocinalis*) édifiait alors une grammaire à base sémantique; c'est presque admissible, si l'on précise que cette sémantique est d'emblée conceptuelle, déliée des langues particulières.

La problématique édiflée par les modistes, et la conception de la scientificité qui lui est associée, perdurera dans les grammaires générales jusqu'au début du XIXème. Seule la grammaire générale mérite le titre de science et les grammaires particulières ne sont que des arts.<sup>16</sup> Bien que les grammairiens de la seconde partie du XVIIIème soient pour la plupart des empiristes, la grammaire telle qu'ils la conçoivent n'est pas pour autant devenue une discipline empirique: elle procède toujours d'un rationalisme a priori.<sup>17</sup>

C'est en luttant contre cette problématique que la grammaire historique et comparée va dans la première moitié du XIXème se constituer en discipline nouvelle: la linguistique. Elle met en oeuvre une tout autre conception de la scientificité. La maxime aristotélicienne qu'il n'y a de science que de général n'est plus interprétée sous l'angle de l'universalité. Ou du moins, comme le note Auroux, l'universalité réside dans la méthode, et non pas nécessaire-

15... page 100

maire soit une science suppose: (I) qu'elle dérive de principes universels; (II) qu'elle soit la même pour toutes les langues; (III) qu'elle soit théorique (c'est-à-dire qu'elle ne soit pas définie dans un but pratique). De (I) et (II) découle: (IV) la grammaire est une discipline démonstrative« (Auroux, 1987, p. 4).

La science (dont le concept fut redécouvert au début du treizième dans les *Analytiques postérieurs* et leurs commentateurs arabes) était alors définie comme un corps de connaissances nécessaires démontrées déductivement.

16 Cf. l'article *grammaire* de l'Encyclopédie: »La Grammaire générale [...] est la science raisonnée des principes immuables et généraux de la parole prononcée ou écrite dans toutes les langues. Une grammaire particulière est l'art d'appliquer aux principes immuables et généraux de la parole prononcée ou écrite les institutions arbitraires et usuelles d'une langue particulière« (cf. Auroux, 1973, p. 67). Tracy reprend qu' »une Grammaire particulière est un art«, en rappelant que »nul art ne peut avoir des principes certains« (*Eléments d'Idéologie*, II, p. 12-13).  
17 La grammaire n'est plus fondée sur la théorie des modes de signifier, mais sur celle des idées (cf. Tracy, *Eléments d'Idéologie*, II, p. 1: »la grammaire [...] est la continuation de la science des idées«; et en premier lieu l'article *grammairien* que Dumarsais a rédigé pour l'*Encyclopédie*).

ment dans l'objet. Si bien que des régularités générales peuvent être élevées à la dignité de lois.

Si la science du langage échappe au dilemme *universel/singulier*, elle peut penser la distinction entre général et particulier. Les linguistiques particulières deviennent possibles, et acquièrent un statut scientifique qui n'est plus réservé à la linguistique générale.

Mieux, la mission typologique de la linguistique exige de reconnaître des faits et des lois qui ne soient ni généraux, ni particuliers. La logique – du moins classique – ne peut plus servir d'organon pour fonder la grammaire, puisqu'elle ne connaît que les quantifications universelle et existentielle. Les connaissances linguistiques échappent au vrai ou au faux, au tout ou rien. Elles sont de l'ordre du plausible. La science du langage cesse d'être déductive, au sens où elle refuse l'apriorisme. Elle met en oeuvre un rationalisme empirique (cf. Aroux, 1987). Cette forme de rationalisme peut être dite a posteriori. Il a un caractère hypothético-déductif, que Saussure a par exemple illustré dans son admirable mémoire sur les voyelles indo-européennes.

#### IV

Les coupures épistémologiques ne sont ni soudaines ni irréversibles, et les projets contemporains de grammaires universelles se sont naturellement réclamés de la tradition qui commence aux modistes.

Peirce, en formulant son projet de *grammaire pure* qui est à notre connaissance le premier projet de grammaire universelle formelle car purement syntaxique au sens logique du terme, se réfère explicitement à la *grammatica speculativa* de Duns Scot (cf. *Collected Papers*, 2.229). Chomsky pour sa part a consacré un ouvrage à la «linguistique cartésienne» où il se réclame d'une tradition rationaliste issue de la Grammaire générale de Port-Royal.<sup>18</sup> Que son ouvrage soit fort peu solide scientifiquement et académiquement, cela nous importe peu. L'essentiel à nos yeux est qu'il se réclame d'un rationalisme dogmatique, et qu'il donne une définition dogmatique du rationalisme. Si bien qu'aujourd'hui des critiques élevées contre le cognitivisme intégriste visent le rationalisme en général, comme s'il n'existait pas d'autres formes de rationalisme que la conception chomskienne et fodorienne de la rationalité; et comme si la seule alternative résidait dans la phénoménologie heideggerienne

(cf. Winograd et Flores, 1986).

Les grammaires universelles contemporaines se différencient certes de leurs devancières:

18 Cf. Aarsleff, 1970; Joly, 1977. Cette grammaire est à la source des grammaires générales qui vont pulluler pendant presque deux siècles. À strictement parler, le terme *général* leur est impropre, car elles sont bel et bien universelles: cf. e.g. le sous-titre du *Hermès* de John Harris (*Philosophical Inquiry concerning Language and Universal Grammar*), ou la préface où Beauzée présente sa *Grammaire générale* comme un ouvrage sur «la grammaire universelle» (p. XVII).

(I) Celle de Chomsky se fonde sur la thèse explicite d'une faculté biologique du langage, et non sur la raison.<sup>19</sup>

(II) Elles peuvent s'appuyer sur la théorie des langages formels, et utiliser des logiques plus riches (calculs des prédicats chez Chomsky, lambda-calcul chez Montague, logique combinatoire chez Shaumyan).

(III) Elles disposent, par la simulation informatique, d'un rapport nouveau – et illusoire – avec les faits empiriques.<sup>20</sup>

Toutefois la conception dogmatique de la scientificité demeure, aggravée par l'exigence de la formalisation telle que l'exprime notamment la théorie des trois stades.

Faudrait-il alors considérer la linguistique et les autres sciences sociales comme des *savoirs* empiriques théorisés? Ce ne serait pas dégradant, mais peu importe, du moment que l'on reconnaît leur type de scientificité, et le type de vérité relative auquel elles peuvent prétendre.

L'important demeure que des préjugés formalistes n'empêchent pas les recherches cognitives de maîtriser en leur sein les rapports entre les sciences de la nature, les sciences de la vie et les sciences sociales, ainsi qu'entre les formes de scientificité qui leur sont propres.

Précisons encore. Au-delà des divisions, plus académiques que scientifiques, entre sciences mathématiques, physiques, de la vie, de l'homme et de la société, les débats au sein des recherches cognitives illustrent les conflits entre trois types théoriques fondamentaux, que l'on pourrait nommer, en reprenant la terminologie de J. Ladrière, types *formel* (ex. mathématiques), *empirico-formel* (ex. biologie, physique), *herméneutique*<sup>21</sup> (ex. histoire, linguistique). À ces trois types correspondent selon nous trois démarches méthodologiques: déductive, hypothético-déductive, abductive, respectivement.

D'emblée, depuis les débuts de la cybernétique, les deux premiers types théoriques se sont partagé sans reste le champ des recherches cognitives. La collaboration des deux figures emblématiques que sont McCulloch (neuropsychiatre) et Pitts (mathématicien) illustre leur collusion initiale.<sup>22</sup> L'essor de l'IA

19 En quoi elle s'oppose de fait au rationalisme cartésien (cf. Auroux, 1987, p. 2).

20 Dans le milieu des recherches cognitives, le point de vue prévaut souvent que l'implantation informatique valide les conceptions théoriques mises en oeuvre. Il procède d'une conception maximaliste et erronée de la simulation: quand par exemple un ordinateur analyse ou engendre des phrases, il ne s'y passe rien qui soit du même ordre que ce qui est simulé. Ou du moins, on n'en peut conclure que le maniement de la langue par les humains soit régi par les mêmes processus – sauf à prendre au pied de la lettre la métaphore cognitiviste qui »formalise« le cerveau à l'image de l'ordinateur, et se convaincre, par un simple effet spéculaire, que ce qui advient dans l'ordinateur advient également dans le cerveau. À la simulation, qui repose sur une relation à jamais indéfinissable entre deux ordres du réel, s'oppose donc l'expérimentation, qui met bel et bien en jeu une fraction méthodologiquement réduite du réel décrit.

21 Nous laissons à part l'herméneutique religieuse pour ne désigner que l'herméneutique rationnelle (cf. notre *Sémantique interprétative*).

a été accompagné par la prépondérance du type formel – à vrai dire plutôt logique que mathématique.

Le déclin aujourd'hui dans le champ des recherches cognitives non pas de la logique, mais du logicisme, et son reniement par ses thuriféraires les plus en vue, s'accompagne naturellement d'un essor des neurosciences, que le connexionnisme reflète à sa manière.

La collusion comme la rivalité des deux premiers types théoriques (que le débat entre cognitivisme et connexionnisme concrétise aujourd'hui) laissent ouverte la question du troisième type: ou bien les recherches cognitives restent à l'écart des sciences sociales, ne peuvent rien articuler de nouveau sur les langues, et il faut reconsidérer la présence énigmatique de la linguistique en leur sein; ou bien, comme j'estime qu'elles le doivent, elles s'étendent à elles en reconnaissant la dimension sociale non seulement des connaissances, mais de la cognition pour une part; et il leur faut alors admettre l'herméneutique rationnelle et la méthodologie abductive par d'autres voies que l'étude du raisonnement plausible ou les références à *Sein und Zeit*.

---

22 Cf. notamment le texte fondateur qu'est leur article «*Un calcul logique des idées immanentes à l'activité nerveuse*» (1943).

## Bibliographie

- Aarsleff, H. (1970) *The History of Linguistics and Professor Chomsky*, *Language*, 46, 3, pp. 570-585.
- Andler D. (1986) *Le cognitivisme orthodoxe en question*, in *Cognition et complexité*, cahiers du C.R.E.A, n° 9, pp. 7-105.
- Arnauld, A., Lancelot, C. (1660) *Grammaire générale et raisonnée*, éd. crit. H. Brekle, Stuttgart et Bad Cannstatt, F. Frommann, 1966.
- Auroux, S. (1973) *Grammaire et langue dans l'Encyclopédie*, Tours, Mame.
- (1987) *Le rationalisme et l'analyse linguistique*, Université de Paris VII, D.R.L., dact., 28 p.
- Bacon, R. (1902) *Greek Grammar and a fragment of his Hebrew Grammar* (éd. E. Nolan et S.A. Hirsch), Cambridge, Cambridge University Press.
- Brøndal, V. (1943) *Essais de linguistique générale*, Copenhague, Munksgaard.
- (1948) *Les parties du discours*, Copenhague, Munksgaard.
- (1950) *La théorie des prépositions*, Copenhague, Munksgaard.
- Chomsky, N. (1984) *La connaissance du langage*, *Communications*, 40, pp. 7-24.
- Denys le Thrace (1985) *Technê Grammatikê* (introduction, traduction et notes par J. Lallot), *Archives et documents de la société d'histoire et d'épistémologie des sciences du langage*, 6, pp. 1-104.

- Desclés, J.-P. (1984) Langages quasi-naturels articulés avec une base de connaissances: présentation et problèmes, *Actes du colloque Traitement automatique des langues naturelles et systèmes documentaires*, Clermont-Ferrand, pp. 45-107.
- (1980) Quelques systèmes de représentations linguistiques et métalinguistiques, in *La contribution des disciplines scientifiques à la notion de système*, Lyon CNRS, p. 1-108.
  - (1987) Sémantique intrinsèque et langues naturelles, *Technologos*, 4, pp. 23-34.
- Destutt de Tracy (1817<sup>2</sup>) *Elémens d'Idéologie*, II: *Grammaire*, Paris, Courcier [rééd. Vrin, 1970].
- Fodor, J., Pylyshyn, Z. (1988) Connectionism and Cognitive Architecture: a Critical Analysis, *Cognition*, 28, 1-2, pp. 3-71.
- Hagège, C. (1976) *La grammaire générative. Réflexions critiques*, Paris, P.U.F.
- Joly, A. (1977) La linguistique cartésienne, in Joly, A., Stéfanini, J., éd. *La grammaire générale des Modistes aux Idéologues*, Lille, P.U.L.
- Ladrière, J. (1967) Limites de la formalisation, in Piaget, J., éd., *Logique et connaissance scientifique*, Paris, Gallimard, pp. 312-333.
- McClelland, J., Rumelhart, D., et al. (1986) *Parallel Distributed Processing*, Cambridge (Mass.), M.I.T. Press, Bradford Books, 2 volumes.
- McCulloch, W., Pitts, W. (1943) A Logical Calculus of the Ideas Immanent in Nervous Activity, *Bulletin of Mathematical Biophysics*, 5, pp. 115-133.
- Montague, R. (1974) *Formal Philosophy*, New Haven, Yale University Press.
- Peirce, C.S. (1960<sup>2</sup>) *Collected Papers*, Cambridge, Harvard University Press, vol. I-VI [vol. VII-VIII: 1958].
- Ramat, P. (1985) *Typologie linguistique*, Paris, P.U.F.
- Rastier, F. (1987a) *Sémantique interprétative*, Paris, P.U.F.
- (1987b) Sur la sémantique des réseaux, *Quaderni di semantica*, 15, pp. 109-124.
  - (1987c) Présentation, in »Sémantique et Intelligence Artificielle«, *Langages*, 87, pp. 5-19.
  - (1989) *Sens et textualité*, Paris, Hachette.
- Salus, P.H. (1971) The Modistae as Proto-generativists, *CLS*, 7, pp. 530-534.
- Steinthal, H. (1855) *Grammatik, Logik und Psychologie, ihre Prinzipien und ihr Verhältnis zueinander*, Hildesheim - New York, Georg Olms Verlag, 1968.
- Shaumyan, S.K. (1987) *A Semiotic Theory of Language*, Bloomington, Indiana University Press.
- Smolensky, P. (1986) *On the Proper Treatment of Connexionism*, Boulder, University of Colorado, mimeo, 29 p.
- Wilks, Y. (1976) Philosophy of Language, in Charniak, E., Wilks, Y., éd., *Computational Semantics*, Amsterdam-New York, North Holland, pp. 205-234.

- (1983) Does anyone really still believe this kind of thing? in Spark, J., Wilks, Y. éd., *Automatic Natural Language Parsing*, Chichester, Ellis Horwood, pp. 182-189.
- Winograd, T. (1983) *Language as a Cognitive Process*. Vol I: Syntax, New York, Addison Wesley.
- Winograd, T., Flores, F. (1986) *Understanding Computers and Cognition*, Norwood (N.J.), Ablex.

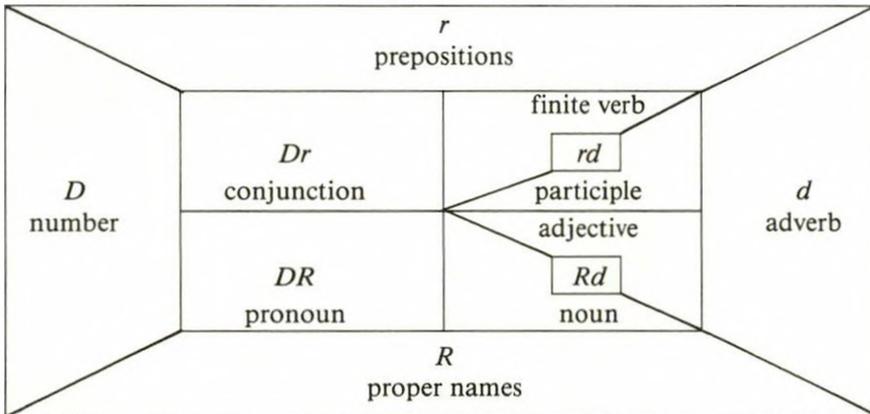
# Brøndal's logic and semantics

Ole Togeby

In this article about Brøndal's logic and semantics I will try to show Brøndal's actuality by comparing his system of syntactic categories with other descriptions of syntax, especially Diderichsen's topological syntax of Danish, and by checking his logico-semantic description of prepositions with my linguistic competence as a native speaker of Danish.

## The Aristotelian categories

It is well known that Brøndal<sup>1</sup> describes the parts of speech as defined by the four Aristotelian categories: quality or *descriptor*, in his notation: *d*, quantity or *descriptum*: *D*, relation or *relator*: *r*, and substance or *relatum*: *R*. The traditionally known word classes can be described as either a pure Aristotelian category, or a complex of two (or more, not shown here) categories – in which case the elements are convertible,  $Dr = rD$ :



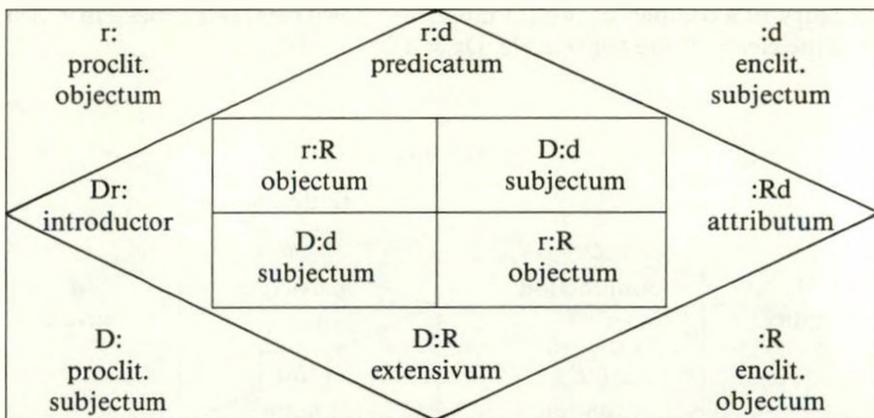
The same classes as Brøndal has defined, are in modern logic recognized as necessary for the description of the propositional content of a sentence: classes defined by Brøndal by the active elements relator, *r*, and descriptor, *d*, are in modern logic<sup>2</sup> recognized as predicates or functions: prepositions, the con-

1 Brøndal, Viggo 1928: *Ordklasserne. PARTES ORATIONIS. Studier over sproglige KATEGORIER*, G.E.C.Gad, Copenhagen.

2 Reichenbach, Hans (1947) 1966: *Elements of Symbolic Logic*, The Macmillan Company, New York.

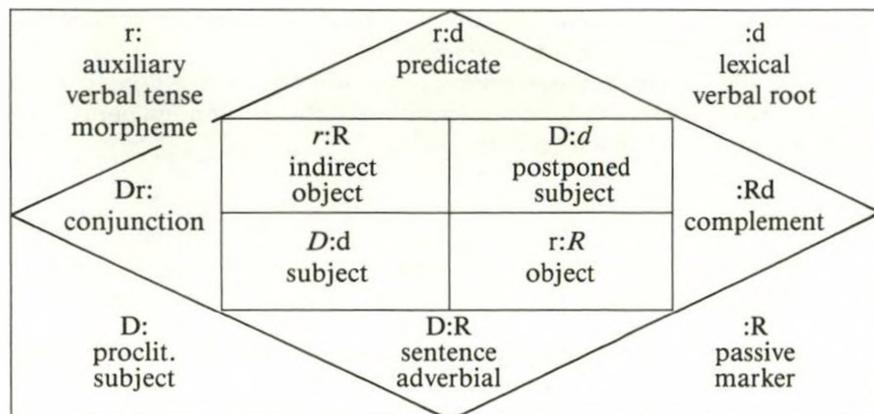
junctions which are logical connectives, finite verbs and participles as two place predicates, adjectives as one place predicates, and adverbs as predicates of higher types, i.e. predicates of predicates. Classes with the passive elements *descriptum*, *D*, and *relatum*, *R*, are identified as individuals, or arguments, or bearers of reference: conjunctions which are indicators of time and place, numbers, pronouns as variables, nouns and proper names.

It is more interesting that Brøndal used his four elements for the description of the syntagmatic relations in the sentence too. What he called rhythm is the syntagmatic dimension of the sentence, and it is described by the same four elements:<sup>3</sup> *relator*, *r*, and *relatum*, *R*, *descriptor*, *d*, and *descriptum*, *D*; but now the elements are non-convertible, they have an internal canonical order: *Dr:dR*, where the colon indicates the middle of the sentence. The subjective articulation of thought starts with a topic, *D*: , which as undescribed calls for a later description, *:d*. This topic stands in an objective relation, *r*: , to an object *:R*. Then Brøndal interprets the categories he has found, in the following way:



Brøndal's interpretations of the syntagmatic impact of the Aristotelian categories are really not very interesting, because they do not fit into the traditionally known categories; *introductor* and *extensivum* are not well established concepts. And I wonder how Brøndal can interpret a *relator* as a *proclitic object*, or a *descriptor* as a *enclitic subject*. If we follow Brøndal's own definitions of the grammatical functions derived from the classical Aristotelian categories, we will get something like the following:

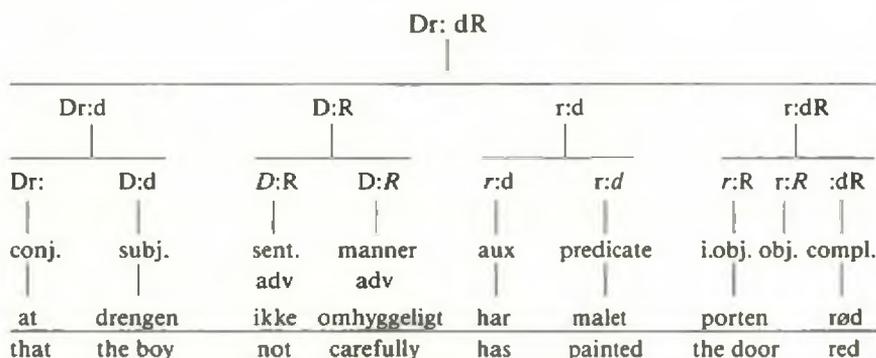
<sup>3</sup> Brøndal, Viggo, 1932: *Morfologi og syntax. Nye bidrag til sprogets teori*, G.E.C.Gad - Copenhagen, §§ 48-61.



(The passive marker is in Danish a relict of an enclitic pronominalized object *sik* > -s. In Danish there will normally be a nonstressed proform as subject, *det* or *der* if the subject is an infinitive or that-clause.)

What I have done here, is to interpret the Aristotelian categories in the following way: *D* and *d* are psychological (subjective) units, or information structure units *theme* and *rheme*, or *topic* and *comment*, or *topic* and *focus*, of course with the theme preceding the rheme in the psychological information processing. *R* and *r* can be interpreted as logical (objective) units: *r* = predicate and *R* = arguments, and the predicate is logically 'before' or prior to the arguments, which can be seen from the normal logical notation:  $P(a_1, a_2)$ .

If Brøndal's syntagmatic functions are interpreted in this way it is interesting to see that the system makes predictions of the word order in the (Danish subordinate) clause:



This topological description of the order of the grammatical functions in a sentence is approximately the same as Paul Diderichsen gives in his theory of the word order in Danish subordinate clause, and the same as the order of the

grammatical functions proposed as the base structure in modern transformational syntax for Scandinavian languages.<sup>4</sup>

Brøndal has also made a description of the word order in a noun phrase, and it is again similar to Diderichsens positional scheme for noun phrases, as can be seen from the following diagram:<sup>5</sup>

VB:	I Dr: Representative	II D:d Determinator	III r:d Qualifier	IV D:R restrictor	V r:R material	VI :dR destinator
	<i>mine</i> my <i>de</i> the	<i>tre</i> three <i>mange</i> many	<i>søde</i> sweet <i>uartige</i> naughty	<i>små</i> little	<i>børn</i> children <i>børn</i> children	<i>du så i går</i> you saw yesterday
PD:	connector	determinator	descriptor		kernel	heavy constituent

It is worth wondering why nobody has found and quoted these insights from the works of Brøndal, especially because Diderichsen has quoted Brøndal's theory of the parts of speech at length in his own grammar. But it is more interesting that Brøndal has found his word order by deduction; from his Aristotelian categories and a hypothesis about their internal psychological and logical order, he has derived the order of the grammatical functions. And the result is the same as the result of Diderichsen's empirically based theory of the word order in Danish – and other languages. So deduction and induction meet in this case in a well formed theory, but unfortunately without anyone knowing.

### The theory of the prepositions

The most interesting, but also the most difficult book of Brøndal is in my opinion his: *Præpositionernes Theori*.<sup>6</sup> In this article I will try to discuss the validity of his description of the semantics of 18 Danish prepositions. His theory can be exposed by the following diagram. I have not shown Brøndal's own synoptic diagram, but have made a diagram along the lines of a so called

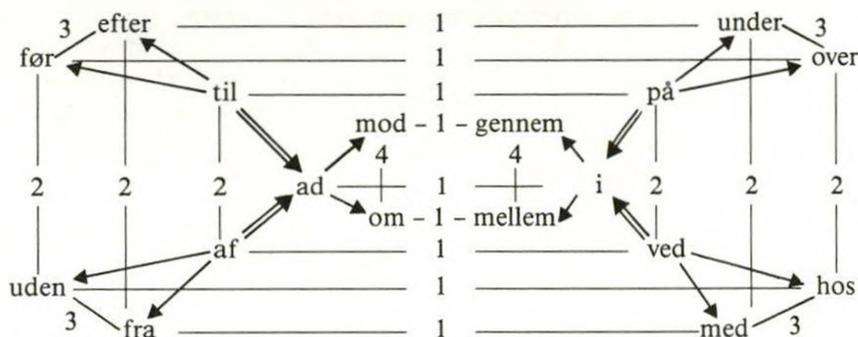
4 Diderichsen, Paul, 1946: *Elementær dansk grammatik*, Gyldendal, Copenhagen.

Platzack, Christer: »Diderichsens positionsschema och generativ transformationsgrammatik« in Heltoft, Lars og John E. Andersen (eds) 1986: *NyS 16-17*.

5 Brøndal, op.cit. § 70.

6 Brøndal, Viggo, 1940: *Præpositionernes Theori. Indledning til en rational betydningslære*, Munksgaard, Copenhagen.

'semantic base structure diagram', defined by Peter Brask.<sup>7</sup> I find this semantic base structure diagram more precise and more informative than Brøndal's diagram, but there is no difference in substance:



Polar oppositions:

- 1: transitive - intransitive
- 2: symmetrical - asymmetrical
- 3: connex - inconnex
- 4: variable - invariable

→ specifications:

concrete form ← abstract form → concrete form

⇒ complexity:

simple form ⇒ complex form ⇐ simple form.

Prepositions are defined as the part of speech which express pure relations; in Danish they are defined and delimited by 4 semantic oppositions, as shown in the diagram. The definitions of two of the relations are as in modern logic:

The relation *R* is *transitive* if  $xRy \ \& \ yRz \rightarrow xRz$ .

The relation *R* is *symmetrical* if  $xRy = yRx$ .

But then it becomes a bit more tricky: Brøndal defines the connexity relation as follows:

»Connexity - A relation can be established between connected, mutual dependent objects. It is a connex relation. It is inconnex, if this dependence is completely excluded. (§ 31). The inconnex relation (as in Danish *uden* (without), *over* (over), *for* (in front of), German: *sonder/ohne, auf/über*,

<sup>7</sup> Brask, Peter 1974: *Tekst og tolkning, Første del*, RUC Forlag, Roskilde, p. 318-326.

*für/vor*) refers in all cases to isolation and independence, exclusion from a territory, liberation from an influence. Used about space inconnexity indicates either distance, or altitude (higher up in relation to the influence of gravity). Used about time it indicates the past (i.e. what has passed by, from which the immediate experience has been parted)«. (§ 49).

I have chosen to understand the relation of connexity as mutual dependence; if two object are both present, and there has to be a relation between them, R is *connex*; in formulas:

R is *connex* if  $xRy \rightarrow x&y$ ,

R is *inconnex* if  $-(xRy) \leftarrow x&y$ .

The relation R is a *variable* relation if  $xRy$  is a many-to-many relation, and *invariable* if it is a one-to-one relation.

The meaning of some prepositions is more abstract than the meaning of others, and therefore the relation between them can be described as specification.

This theory has the advantage, compared to other semantic theories, that the meta-theoretical formal properties of the relations are fully explicable. Brøndal distinguished between: *polar forms* which are *either* positive *or* negative on the same dimension e.g: *over/under*, *neutral forms* which are *neither* positive *nor* negative on the same dimension, e.g: *på* in relation to *over* and *under*, and *complex forms* which are *both* positive *and* negative on the same dimension, e.g: *ad* in relation to *til* and *af*. So in the diagram a very great number of very complicated relations can be explicated, e.g. it can be stated that the long distance relation between *under* and *om* is the same as between *uden* and *gennem*.

The other advantage of this theory is that it is simple and in accordance with the mathematical principle of symmetry: A great number of relations between 18 prepositions, in fact 153 relations can be fully explicated by 4 relations and their internal symmetrical arrangement.

The disadvantage of the theory is that what it says about the Danish prepositions is to me *very* counterintuitive. Out of this total diagram it is possible to extract simple proportionalities of the form: v stands in the same relation to x, as y to z, in the notation used here:

$$\begin{array}{ccc} v & & y \\ - & : & - \\ x & & z \end{array}$$

Examples:

til	på
—	—
af	ved

for	efter
—	—
uden	fra
—————	
under	over
—	—
med	hos

The relation between *til* and *af* is not the same relation as the relation between *på* and *ved*. And even harder to accept: the relation between *under* and *over* should be the same as the relation between *med* and *hos*.

It can be understood that *med* is a symmetrical preposition; if *A er med B* (A is with B), then it can be implied that *B er med A* (B is with A) at least in the spatial meaning; the same holds for *uden*, and perhaps *fra*. It is a question of perspective whether we say that *A moves from B* or *B moves from A*. But why does not the same hold for *til*: it is only a question of perspective whether *A moves to B* or *B moves to A*, especially after Einstein's theory of relativity, to whom Brøndal refers in § 28.

It is easy to understand that *efter* is a transitive relation, and that *for* is the same. But very hard to understand that *under* and *over* should be intransitive. And could *til* be transitive and *på* intransitive? Impossible.

It is clear that *om* presupposes that the X's are more numerous than the Y's in the phrase *X om Y*, but for *mellem* it must be the case that the Y's are more numerous than the X's in *X mellem Y's*, and in *X gennem Y* there can only be one Y (per X). So invariability is not one relation but three different relations: one-to-one, one-to-many, and many-to-one.

Brøndal mentions that the spatial meaning of the prepositions is not the core meaning of the prepositions, and that we are sometimes led astray if we only look at the spatial meaning, in stead of at the time meaning, the ideal meaning, the logical meaning and the mathematical meaning. Nevertheless, I will here discuss whether the description offered by Brøndal is valid for the spatial meaning of the prepositions, because it is possible to make illustrations of the spatial meaning and in this way have a intersubjective understanding of the meaning in this semantic domain independently of the language which the theory is about.

The spatial meaning of the 18 Danish prepositions can be described in diagrams if we always think of the meaning of a preposition as a movement or a relation in space, indicated by an arrow or two positions, X and Y, where X is the first argument and Y the second argument of the relation R; example *bogen på bordet* (the book on the table): *X på Y*:

		X YYY			
<u>fra</u>	<u>til</u>	<u>mod</u>	<u>gennem</u>	<u>ad</u>	
Y X →	X → Y	X → ← Y	Y X → Y	X → YYYYYYYY	
<u>om</u>	<u>over</u> <sup>1</sup>	<u>med</u> <sup>1</sup>	<u>uden</u>	<u>mellem</u>	
X Y	Y X Y Y → Y Y Y	X → Y →	X →	Y X Z	
<u>i</u>	<u>med</u> <sup>2</sup>	<u>på</u> (e)	<u>af</u> (e)	<u>hos</u>	
Y X Y YYYYYY	X Y X XXXXXXXX	X YYY	Y <sup>X</sup> Y YYYYYY	Y X	
<u>uden</u> Y	<u>ved</u>	<u>efter</u>	<u>for</u>	<u>over</u> <sup>2</sup>	<u>under</u>
X X XXXX		→	→	X	Y
	X Y	X Y	Y X	Y	X

Now taking the spatial meanings shown in the diagram, and using the definitions of the semantic relations quoted above, I can only describe the semantic properties of the prepositions as follows:

**Symmetrical** ( $xRy = yRx$ ): *ved*

**Asymmetrical (converses):** ( $R^1$  and  $R^2$  are converses if  $xR^1y = yR^2x$ )

*fra - til/mod*  
*i - med/om/på*  
*af - uden*  
*mellem - om*  
*på - med/i*  
*for - efter*  
*over - under*

**Nonsymmetrical** ( $xRy \neq yRx$  &  $xR^1y \neq yR^2x$ ): *gennem, ad, hos, over*<sup>1</sup>.

**Transitive** ( $xRy$  &  $yRz \rightarrow xRz$ ): *på, i, med, over, under, for, efter, om, hos.*

**Intransitive** ( $xRy$  &  $yRz \rightarrow \neg(xRz)$ ): none.

**Nontransitive** ( $xRy$  &  $yRz \rightarrow \neg(xRz) \vee xRz$ ): *fra, til, mod, af, uden, ved, gennem, ad.*

**Connex** ( $xRy \leftarrow x \& y$ ): none.

**Inconnex**  $(\neg(xRy) \leftarrow x&y)$ : *fra, uden, af*.

**Nonconnex**  $(xRy \vee \neg(xRy) \leftarrow x&y)$ : *til, mod, om, over, under, gennem, i, på, ad, mellem, med, ved, hos, for, efter*.

**Variable** (many-to-many): none.

**Invariable** (one-to-one): none.

**Mezovvariable** (one-or-many to many): *mellem*,

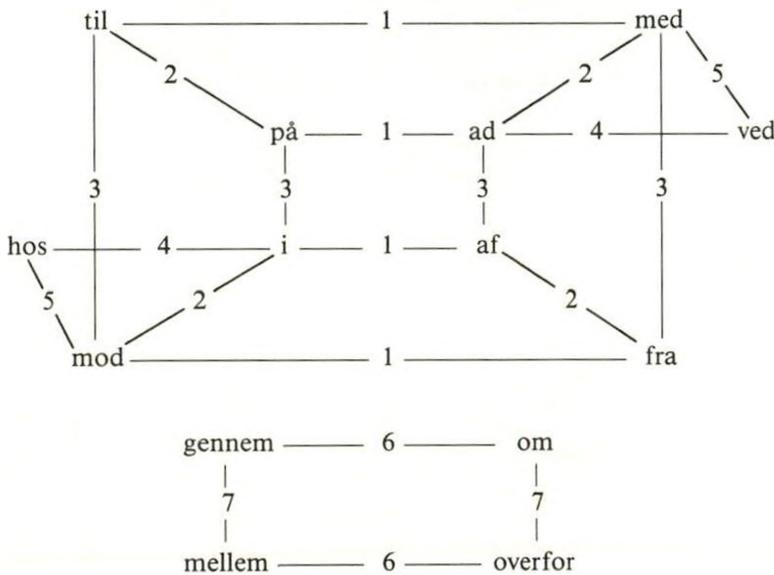
(one-or-many to one): *gennem, ad, på, i, af, over<sup>1</sup>*,

(one to one-or-many): *med, uden*,

(many to one-or-many): *om*,

(one-or-many to one-or-many): *efter, under, for, over<sup>2</sup>, til, mod, ved, hos, fra*.

Now I could have an idiosyncratic interpretation of the prepositions in Danish. To show that it could be the case that both Brøndal *and* I had wrong opinions about that, I will refer to the only description of the semantic system of the Danish prepositions I am aware of: the description by Peter Brask:<sup>8</sup>



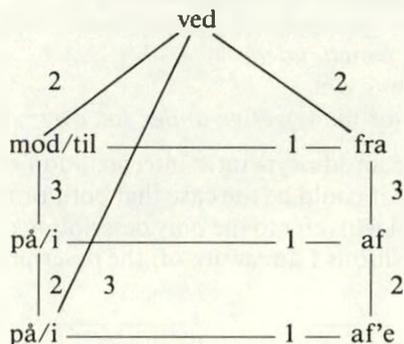
1-7: No explanation in the text.

I am not able to understand what the relations 1 - 7 could be, but I can see that it is not the same as Brøndal's, and not the same as mine. It is strange that it

<sup>8</sup> Brask, Peter 1974: *Tekst og tolkning. Første del*, RUC forlag, Roskilde, p. 770-771.

is so difficult to describe the semantics of prepositions; in any case it must be much easier than to describe the semantics of nouns or verbs, because the variability and the complexity have to be much greater in a system with thousands of words, than in a system of only 20-30 words.

So now I will try to describe which symmetrical patterns I can find in the system of Danish prepositions. I will use the same semantic base structure diagrams:

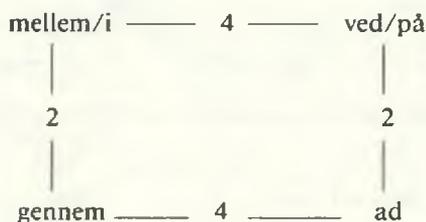


1: Y as destination - Y as origin;

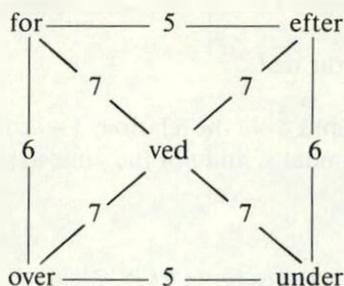
2: R is dynamic - R is a state;

3: contiguity - noncontiguity (between x and y).

'Contiguity' means that there is contact between the two objects, 'non contiguity' that there is no contact.



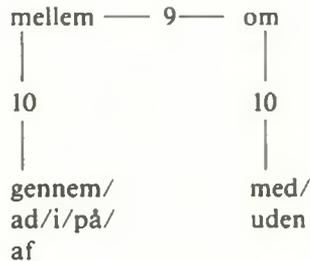
4: x is internal in relation to y - x is external in relation to y.



- 5: x is at the unmarked pole in a polar opposition – x is at the marked pole;  
 6: R is vertical – R is perspectival;  
 7: R is either horizontal or perspectival – R is not necessarily horizontal or perspectival.



- 8:  $xR^1y = yR^2x$  and either x or y is the bearer of the viewpoint.  
 Example: *mælken i glasset: glasset med mælk.*



- 9: a fixed number of X – a fixed number of Y;  
 10: plurality – singularity.



- 11: human – not necessarily human.

So, unfortunately: the theory that 18 Danish prepositions are exhaustively described by one perfect symmetrical structure constituted by 4 different semantic relations and their internal structure, can not be confirmed. In the empirical test it turned out that there was no symmetry, nor any exhaustive description in the pattern of prepositions formed by the four proposed relations: symmetry, transitivity, connexity and variability. In the next analysis the spatial meaning of the prepositions was described as defined by 10 relations: human-nonhuman, singularity or plurality of X or Y, horizontality, perspectivality, markedness, internal-external, contiguity, dynamic-stative, direction; but they could not be shown to be structured in one exhaustive symmetrical system.

Perhaps the fact is that the prepositions – in this case in Danish – are more numerous than Brøndal imagined, and perhaps it is a fact too, that the meanings expressed by the total number of prepositions are not structured in any simple symmetrical way. At least, if they are, we are not able to describe it yet.

But it is still a fact too, that the system proposed by Brøndal has its own mathematical beauty, and I think that it is worth mentioning that one of the greatest Danish poets, Inger Christensen, has written a perfect symmetrical cycle of poems structured after Brøndal's system: *Det*.<sup>9</sup> It consists of 3 parts, each containing 8 cycles of 8 poems, with the titles: symmetries, transversities, continuities, connexities, variabilities, extensions, integrities and universalities. I quote from part II, *The Act*, Variabilities no. 7 and 8:

*7 Så kører det rundt det ord der slår til  
Og alle bliver ramt af dets stilhed.*

*8 Så kører det rundt og hundene gør.*

---

<sup>9</sup> Christensen, Inger 1969: *Det*, Gyldendal, Copenhagen. Tentative translation of the poems:

7 Then it goes round the word that strikes

And all are hit by its stillness.

8 Then it goes round and the dogs bark.

# A Closer Analysis Always Reveals a Difference

*Frederik Stjernfelt and Henrik Jørgensen*

In this paper we want to investigate from a double point-of-view the question whether Viggo Brøndal is relevant to current linguistic theory. Of course, any attempt to deal with Brøndal presupposes that he is of interest today – since there is no living Brøndal-tradition to discuss, a mere criticism of his theories would be pointless. On the other hand, the fact that such an approach would be pointless is in our opinion exactly the reason why Brøndal needs attention today, in spite of his problematic ideas. The missing point is contained in the claim that seems to be a *lieu commun* to most linguists of today: that linguistics and philosophy have nothing to do with each other; and if that is so, then the relation is either thought of as being clear enough or as being completely uninteresting. What we find important about Brøndal is his attempts to unite linguistic thinking and philosophical thinking in a dialectic approach; but this is also the reason for many of his theoretical problems. A pure philosophy of language may feel free to churn out endless lines of thought without bothering about the actual structure of language; and a pure linguistic science of a pragmatic or empirical nature may record endless quantities of facts without bothering itself with possible philosophical implications.<sup>1</sup> An approach like Brøndal's, however, would not be able to disregard neither thought nor empiricity; at least in principle, because many of the arguments against Brøndal are in fact that he himself is unable to fulfill his own pretentions.

In the light of this we shall try to consider two approaches to the actuality of Brøndal. In the first section we shall outline the general philosophical layout of Brøndal's theory, and in the second we shall investigate a crucial empirical detail of his argumentation. In spite of his philosophical pretentions, Brøndal never tried to sum up his philosophical credo; therefore a part of this exposition of some central points will be based on unedited notes from The Royal Library in Copenhagen (= RL). The second section asks a question which is central not only to Brøndal but also to any structuralist approach: what is the relation between theory and empiricity, between the constructed structure and the concrete language. Here we deal with Brøndal's analysis of the German prepositional system, since this analysis has a key position in Brøndal's argumentation for the relation between the generic concepts and the form of the relations.

---

<sup>1</sup> Chomsky and his school is an only too obvious example of a linguistic school whose elaborations have always had deep philosophical implications – implications that have hardly ever been spelled out by the adherents of this school itself.

In a third section we will attempt a conclusion from these investigations: what elements in Brøndal's constant attempts to maintain a relation between language and thought are relevant today – and how can Brøndal's tacit problems in the relations between theory and empiricity illuminate the fundamentals in a new attempt to apply these problems today?

### I. The General Philosophical Theory

The title of this article derives from a sketchbook containing a disposition of *Præpositionernes Theori* (1940) – dealing with the fact that every difference in expression corresponds to a difference in content. It describes the way Brøndal conceives the syntactical movement of the sentence – as well as the nature of the object analyzed during this movement. For Brøndal, these two possibilities are equally important, in so far as they refer to the two great cornerstones of his theory, morphology and semantics. The main part of his work concerns the first of these, the second seems less important with the exception of his last work, *Præpositionernes Theori*. But there is no reason to believe that his work changes the theory fundamentally. In a note from RL as early as April 1929, immediately after Brøndal 1928 dealing with the morphological part of the theory, he claims:

*Der er to store Omraader i Betydningslæren: Den ene fremtræder i Ordklasser (og Syntax), den anden i Præpositionerne (og overh. i Synonymik [that is, special semantics]) 'There are two big domains in semantics: on of them appears in word-classes (and syntax), the other in the prepositions (and in general in special semantics)'.<sup>2</sup>*

We shall here investigate this overall architecture of the theory from a philosophical point of view. Brøndal is never very elaborate as to his meta-theory: we shall try to detect what epistemological and philosophical choices lie behind his fundamentals – although in some respects one must proceed through guesswork, or, less vaguely, during theoretical reconstructions of Brøndal's own notes at the RL. Doing so, one might end up with more questions than answers, since there are many opaque points – points on the other hand crucial to any concrete use of the theory.

The two great domains of the theory quoted above rest, according to *Præpositionernes Theori*, each on their basic set of terms: morphology on the so-called *generic concepts* (Artsbegreber), special semantics on the *types of relations* (Relationsarter). These two domains can be interpreted as dealing with *the phenomenological act of the speaking subject* and with *the world grasped within this phenomenology*. The first ones constitute syntax, which for Brøndal unites the movement of thought with that of language; while the

<sup>2</sup> All translations into English are by FS & HJ. Here and there are added words in || to make the meaning more perspicuous.

other constitutes the content of each syntactical member (and of each morphological class) that is, the »world« perceived in the syntactical movement of thought: but a »world« conceived, as we shall see, in a purely formal sense.

The generic concepts result from a phenomenological analysis of the way of thinking, the *line of the way* being here important. In the train of thought (for Brøndal = language), the world may appear with 4 basic qualities: subjective, objective, active (relating) and passive (related), which in turn result in the four generic concepts – *descriptor*, *Descriptum*, *relator* and *Relatum* – by combination:

	active	passive
subjective	d	D
objective	r	R

which syntactically evolve D – r – d – R. In order to see how this line of thinking works, let us quote one of the most important passages from *Præp. Theori*:

*These types of use, whose close relation to the basic meaning [of the preposition] has been proved here, are – just like the definition itself – not able to be seen immediately and pure to man's experience. The real or experienced uses (here thought of as the opposite of all kinds of uses that owe their existence only to the analysis and construction of the researcher) will always appear in a sentence and within this always in a certain function (...). A sentence – even the most abstract one – is, however, never altogether devoid of intentum, that is, a relation to a reality. It has a content, it deals with a subject and point to an object (the important concept of intentionality is already found with Duns scotus, the most important medieval language logician: it has been taken over from scolastics by Brentano). What is said [Det Udsagte, l'énoncé], does in other words belong to a certain area, how formal or remote from everyday life it may appear, relations are set within a world, no matter whether this world is sensed or remembered or only thought of.*

Brøndal 1940 p. 66.

It is the crucial concept of *intentum* that we need here. Through this we see the function of the sentence in a discourse, as discourse functions to the speaker. The line in a discourse from the speaker's point of view is to analyse the world he finds himself in (and we warn that Brøndal's indifference to the actual

character of the world is most important to keep in mind, cf. the quotation). Brøndal's intension is tied up with the generic concepts in a most interesting way. The point of departure for any sentence in a discourse is capital D. This is a concept closely connected with subjecthood, but subjecthood in a different sense from the traditional. It fits better with a situative conception, the term of D being used in morphology for unstressed subjects of a vague situative character, or with quantification, the corresponding morphological term being numbers. In this respect, an actual sentence does not take its point of departure in a substance: the point of departure is frequently described as something open to description, as a potential place for a description. The fact that something is singled out for being what was once called the »logical subject of the sentence« opens this something up to further treatment.

The category of substance is, however, not just pushed aside. Rather it is divided into two, as Brøndal himself puts it. The actual substance is found in the other end of the syntactic chain, that is in the R. Between these two fix-points, the descriptor and the relator act to bridge the gap. This is the place where the relational concepts have their most important domain. The R, then, is the substance drawn into discourse described and ready for further analysis.

There is a subtle play between the concepts in this theory of discourse. We see discourse moving on in a basically asymmetrical fashion from sentence to sentence, from subject to subject and from one analytical solution to the next. We see objects enter the discourse as integral entities and then being analysed into their components by the subsequent movement of discourse. The play between speaker and hearer is also dealt with in a subtle manner: the speaker is trying to understand his own world, the listener sees the world of the speaker created through the act of discourse. The theory bears no evident ties to any concepts of »truth« or »mutuality of speakers«. A speech act is understood as an asymmetrical matter, rather than as an object of ethical pretensions as to mutual rights to deal with discourse.

In fact Brøndal is very close to the Austin/Searle-tradition in his conception of the sentence. The distinction between a propositional content (roughly the 'rR' part of the sentence) and its actualisation (roughly the 'Dd' part) corresponds to Searle's distinction between speech act and predication.<sup>3</sup> Thereby it is possible – also in Brøndal's approach – to keep the logical judgement and the relation subject/predicate distinct and thereby obviate the otherwise well-deserved critique that the logical judgement is taken without reservation or doubt as the only possible model of the sentence. After Wittgenstein's and Lyotard's argumentation in favour of the heterogeneity of the language games (»Sprachspiele«), such a logicocentrism would have nothing in favour of itself. It would be pointless to claim the superiority of one kind of language

---

3 Searle 1969 pp. 22-33. Compare concerning this point also Brandt (forthcoming) and Mey (1989).

game to any other: but Brøndal (and Searle) escape by taking out the actualisation as a separate matter.

Another obvious parallel is the ideas on communicative dynamism brought forward by Jan Firbas. Indeed, Brøndal's thinking may be used to enlighten Firbas' thinking on points where it is obviously defective seen from a point-of-view derived from phenomenological philosophy.<sup>4</sup> Thus the generic concepts serve as a well-wrought frame for relating the otherwise unrelated linguistic continents morpho-syntax and pragmatics.

This part of the theory is the most well-known, the other part concerning the *types of relation* being only exposed – and even then in a very short, unfulfilling way – in the above-mentioned *Præpositionernes Theori* – but it can be traced in the large article of 1937 »Langage et logique«, and, as stated in the beginning of this article, according to unpublished notes in the RL, it was always Brøndal's intention to make these relations the other fundamental of his theory.

Now what do these types of relations concern? Brøndal defines them as

... *veritables éléments ou atomes de la pensée* ...  
(in »Définition de la morphologie«, 1937)

and in *Præpositionernes Theori* one finds a central passage about their relation to the generic concepts: here he claims that the sentence, proceeding within the generic concepts, makes possible the classification of the mass of relations (cp. Brøndal 1940 p. 19). The relations are thus the very *substance* treated by the generic concepts – and it is in this respect we have called them »the world« in Brøndal's theory, in so far as it is precisely the replacement of the undescribed D by the relationally described R which is the aim of speaking. Note how relation and substance tend to switch position with every new approach brought up in the theoretical development.

Now, Brøndal is a rationalist, and this world can only be grasped as formed by thought. The relations are thus the – purely formal – »substance« of the world of thought. Let us present them as they are listed in *Præpositionernes Theori* (although not so systematically):

---

4 Cp. Jørgensen 1983. Firbas' concepts of »communicative dynamism« (CD) is probably best understood in a phenomenological re-framing like Brøndal's concept of »prægnans«.

<i>Degree of abstraction</i> <i>nature of type of relation</i>	abstract	concrete	complex	total
Primary, geometric, »ordinative«	1. Symmetry 2. Transitivity	} 7. continuity	→ 9. extension	} 11. universality
Internal, central ----- external peripheral	3. connexity 4. variability			
Secondary arithmetic, »numerative«	5. Plurality 6. Generality	} 8. totality	→ 10. integrity	

As you see, the 11 types are ordered in a system not too clearly defined. 4 basic relations are combined (by »Synthese«, which is not further explained), but it is not easy to grasp the system, because not every possible combination is made. The first three relations (borrowed from B. Russell) can be given purely formal definitions, but not all of them, the ratio of the later ones being more opaque.

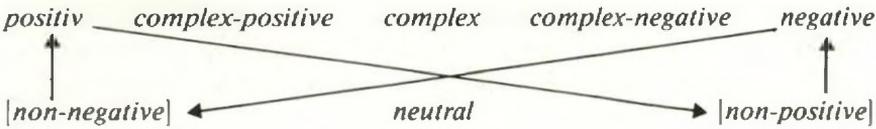
Besides this rather vague definition of the types of these relations themselves, a crucial determination as to their concrete use is the so-called *forms* that they are allowed to appear in. Brøndal's thesis is that each relation possesses two basic forms, positive and negative, for instance symmetry versus asymmetry, connexity versus non-connexity etc. How, then, is the relation between the two great domains of Brøndal's theory? The epistemological choice can be traced back to an opposition between *predicational propositional logic* relevant to syntax and morphology and hence to the speaking subject's relation to the linguistic world treated herein – and *relational formal logic* of Russelian heritage on the other side, the side of the types of relations. Where do they meet? Brøndal's answer is ambiguous: he maintains their mutual autonomy, but still relates them anyway, fx. in »Définition de la morphologie«:

*Les genres – qui constituent en quelque sorte une cristallisation des relations...*

A similar remark is found in Brøndal 1940 p. 123, but generally their autonomy is respected, the two sides being only connected through the *forms of relations* (positive, negative, etc.), which in *Præpositionernes Theori* take the

place of being crystallizations of the generic concepts.

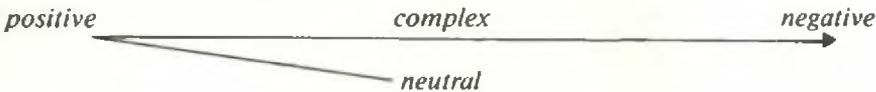
It is worth noting that these forms of relations are what in turn have allowed A.J. Greimas to create his well-known »semiotic square« from the fact that each relation can find expression in 2 basic and all in all 6 systematic forms:



The connections of these with the generic concepts are stressed unambiguously though not very clearly in *Præpositionernes Theori* - and in rather more detail in a note from the RL:<sup>5</sup>

- |              |             |
|--------------|-------------|
| R - negative | D - neutral |
| r - positive | d - complex |

which gives us a syntax like the following, contrary to the proposition of Greimas as mentioned above. (Because Greimas' theory is no phrastic theory, this difference can of course be maintained without conflict).



We would like here to cite another note from the RL (jan. 1933):

*De positive Relationsformer Udtryk for Rationalitet: de negative for Irrationalitet eller Realitet.*

*'The positive forms of relation [are] expressions of rationality; the negative ones of irrationality or reality.'*

Thus, the syntax is the movement predicating an irrational world with rationality. The very types of relations thus transcend the distinction rationality/irrationality and underlie both of them. How, then, are they conceived to cover both the irrational world as object and the rational world of discourse? Brøndal detects them as mentioned primarily in the prepositions (here following Leibniz) but stresses the fact that they underlie the special signification of all word classes:

<sup>5</sup> This note is obviously the background of some of the arguments in Brøndal 1940 p. 80.

*Vi har antaget, at Definitionen af de enkelte Ord indenfor hver enkelt Klasse altid og udelukkende beror på en Combination af Relationer.*

*'We have supposed that the definition of the single words within each single class is always and only defined by a combination of relations.'*

Brøndal 1940 p. 121.

In *Præpositionernes Theori*, Brøndal makes a great effort to underline the fact that the prepositions – hence the relations, hence all special semantics – are not defined by means of time and space. For instance the word *to* is not defined by a movement in space: time belongs exclusively to the rhythm of syntax, as is stressed in some early preparing notes for *Præpositionernes Theori* (jan. 1934):

*Sproget som System – og flg. Præpositionerne som saadan, lexicalske – betegner ikke den bergsonske durée réelle. Denne er altid forudsat og finder sit Udtryk i Syntaxen.*

*'Language as a system – and hence the prepositions as such, lexically – does not designate the Bergsonian durée réelle. That one is always presupposed and finds its expression in the syntax.'*

Relations are purely abstract definitions, and Brøndal's argument here is remarkably anti-metaphysical. This abstract meaning of relations can then secondarily be used in many concrete domains (Anvendelsesomraader) of which he states four:

- 1) real
- 2) ideal
- 3) mathematical
- 4) logical

It follows that even words such as *sharp, yellow, bitter* have no special connection to feeling, sight or taste, but possess a purely relational significance that can be put to use in different domains («yellow papers», «a bitter man», etc.). In a note from the RL he puts it like this in a 1940 draft of the *Præpositionernes Theori*:<sup>6</sup>

*enhver Sætn. el. [...] kan betragtes som overførte eller figurlige*  
*'any sentence or [illegible] may be seen as metaphorical or figurative'*

Such an idea is of course interesting in an era of deconstructionism. Opposed to the Yale tradition he claims that every figurative signification is the realiza-

<sup>6</sup> This quotation was omitted from the printed version.

tion of an abstract, relational signification, which cannot be expressed in itself. But how, then, is this abstract definition defined? Brøndal does not himself state this clearly. As mentioned he borrows above his first three basic relations from Russell – but the definition cannot be mathematical, since mathematics is but one of the domains of concrete use (Anvendelsesomraader) of the relations. It seems there is a certain weakness in Brøndal's rejection of a relation between time and space and the definitions of relations. He argues against the empirical attempts to trace prepositions to experienced time and space by quoting Einstein for the inseparability of the two, time and space belonging to the same *Continuity*. But thereby he merely transfers the problem to an abstract *topological* (not empirical, experienced) space for the definition of relations. As it can be seen from an earlier version of the types of relations (note at the RL from as late as 1940: the latter 6 relations are added immediately before the printing of the book – the lack of clarity in the table of relations thus perhaps being more comprehensible):

1) Symmetri	→	Retning, Tendens, Irreversibilitet	Modus	Imp.
	↔	Dobbeltretn., Balance, Reversibilitet		Conj.
2) Transitivitet	·	Punkt, Moment, Forudsætning	Aspect	perf.
	(.) ..	Linie, Varighed, Virkeliggørelse		imperf.
3) Connexitet	'	Adskillelse, Fortid, Autonomi	Tempus	præt.
	×	Nærvær, Nutid, Sammenhæng		præsens
4) Pluralitet	>	Enhed, Concentration, Convergens	Num.	sing.
	<	Flerhed, Spredning, Divergens		pluralis
5) Generalitet	∅	Particularitet (some/nogle), Vilkaarlighed	Pers.	1
	o	Generalitet (any/hvemsomhelst), Almenhed		2

(The interpretation of 1) - 5) is: 1) direction, tendency, irreversibility; double direction, balance, reversibility; 2) point, moment, presupposition; line, duration, realisation; 3) separation, past, autonomy; presence, now, connection; 4) unity, concentration, convergence; plurality, diffusion, divergence; 5) particularity, arbitrariness; generality, universality).

[later on, »Mult.« is added as nr. 4, the corresponding grammatical form being »Determ. (neg.)«]

One could argue that the definitions (relying on concepts like *direction*, *line*, *point*, *singularity*, *multiplicity* etc.) of these belongs exactly to general topology, where for instance the so-called Theory of Catastrophes might offer an opportunity of systematization.

What remains unsolved in *Præpositionernes Theori* according to these types of relations are their relation to domains of use (Anvendelsesomraader). In yet another note in the RL we find an interesting attempt at linking the various possibilities of use to the generic concepts. It is a scheme of the possible

uses of the famous French preposition »de« – for Brøndal the most abstract of all prepositions in any language and hence with the most wide-ranging domain of use:

*Funktioner af fr. de*

Hvis fr. *de* er den abs. almene el. neutrale Præp., maa dens Funktioner falde sammen med de for en Præp. overh. mulige Anvendelsesomraader

*'Functions of Fr.[ench] de*

If Fr. *de* is the abs[olute] general or neutral prep[osition], its functions must be co-extensive with those domains of use that are at all possible for a prep[osition]:

I abstracte

- |           |     |                   |
|-----------|-----|-------------------|
| 1. log.   | (r) | plus de la moitié |
| 2. hist.  | (R) | roi de France     |
| 3. descr. | (d) | homme d'esprit    |
| 4. math.  | (D) | large de six      |

II concrete

- |                  |      |                          |
|------------------|------|--------------------------|
| 1. specification | (rd) | de cette manière         |
| 2. analyse       | (rD) | la ville de Paris        |
| 3. temporelle    | (Rd) | de jour et de nuit       |
| 4. causal        | (RD) | mourir de faim           |
| 5. class.f.      | (Dd) | livres d'enfants         |
| 6. final         | (rR) | s'efforcer de faire qch. |

These forms of intuition are thus connected with the basic phenomenology in the generic concepts, which seems justified in so far as these domains of use thus should be thought of as something deriving from the very structure of morphology and syntax, i.e. of the phenomenological train of thought.

But inside each of these domains remain the types of relations which are, as Brøndal puts it, the very atoms of thought.

While the »Anvendelsesomraader« thus derives from a transcendently conceived subjectivity in the same way as for instance the table of categories in Kant, Brøndal's theory operates with another autonomous area, that of the types of relations, perhaps graspable as a domain of transcendental objectivity? It seems to be a strength of Brøndalian thought to maintain these two domains and their mutual autonomy, thereby avoiding making a choice in the ever vulgar dilemma posed by rationalism between subjectivism and objectivism – but the central weakness remains on the other hand the complete silence in the theory about what the possible relation between the two domains is: how comes the apparently objective types of relations become atoms of thought? By mere formal constraint? If so, the relation between the two sides of the theory must be conceived or thought of in the same formal, i.e. topological way. Maybe this could enlighten also the relation of this general theory as

a whole to its empirical applications, which is the object for our following chapter.

## 2. The relation between the relations and the generic concepts

Brøndal sometimes tried to challenge the double aspect of his theory by deducing one side from the other, as may be seen in a note from the RL dating from jan. 1933. Here, the generic concepts are deduced from the types of relation and furthermore tied up with topological speculations:

### *Relationsarter og Fysik*

Længde 2. neg. Trans. } Tid 3. pos. conn. }	1. compl. Symm. } dybde }	4. neg.-compl. Plur. Bredde } 5. pos.-compl. Gener. Perception }
--	------------------------------	---

### *'Types of Relations and Physics*

Length 2. neg. Trans. } Time 3. pos. conn. }	1. compl.Symm. } Depth }	4. neg.-compl.Plur. Breadth } 5. pos.-compl. Gener. Perception }
---	-----------------------------	---

Generally though, he maintains this division throughout, as seen in the last pages of *Præpositionernes Theori*. It must have bothered him that the theory did not arrive at any well-defined single point-of-view from which the theory could be seen as a whole. In the pages of *Præpositionernes Theori* that we have just alluded to he attempts at some kind of complementarity, both sides being necessary and equal. Obviously enough this is a weakness which brings the theory into a dilemma:

*Either* the theory consists of the subjective and the objective component. These two are »separate but equal«, but are there due to their own impetus: they force themselves upon the linguistic thinking, so to speak. The ultimate pages of *Præpositionernes Theori* bear evidence to this statement. Here, the *raison d'être* for both domains is their apparent necessity in analysing certain given fields of linguistic problems. This is a common strategy in Brøndal's thinking: the introduction to *Ordklasserne* (Brøndal 1928) displays how he works out the four generic concepts by discussing the necessity of each concept suggested in word-class analysis. In the same way, linguistic thinking *as it is* needs these two components, the generic concepts and the types of relations, and the question of their inner necessity cannot be answered in any way.

*Or* one of the sides has to be deduced from the other. As mentioned, Brøndal never considered this possibility seriously, and as already indicated, this would cause epistemological trouble. The dilemma is thus: to separate the two sides completely begs the question, why the two shall never meet: to deduce them from each other seems in blatant contradiction with the very epistemological foundation of the distinction between generic concepts and types of relation.

Brøndal left us no clue as to where the epistemological mediation between the two sectors of the theory was to be found. In fact the only tolerable solu-

tion is the complementarity, although this leaves us with a divided theory. His identification of the generic concepts with forms of the relations makes the relations the pivot of the theory, but only superficially, since it is through being generic concepts, and not through being forms of relations, that the »DrdR« syntax achieves its effect in language. Whereas the generic concepts take the flow of speech as their point-of-departure and escape the problems of substantiality, the relational component obviously plays around with little monad-like objects, stones without windows. But obviously they lose their petral character through the fact that any relation is framed by discursive thinking and that the suspension of the traditional concepts of substance thus will also pertain to the objects of the relations. The very movement that leads up to them, that is the negative forms of the relations, at the same time points beyond the sentence and into the analytical treatment of the apparent monad.

Towards the end of *Præpositionernes Theori*, Brøndal tries to develop an »affinity« between forms of relation and generic concepts through a case theory combined with the description of the semantics of the prepositions. Brøndal uses this affinity as an argument in favour of some kind of connection between the elements of the theory, and it may therefore be of interest to consider this connection and its character.

The first step is that Brøndal refuses the solutions proposed by Hjelmslev and many others, that cases and prepositions should be equivalent. They are *not*, he claims. Instead the prepositions are referred to the domain of the relations, whereas the cases are tied up with syntactic functions and therefore are described by means of the generic concepts. The deeper motivation for this must be that case government can be solved on this basis, and the chosen object of demonstration shall be the German prepositions. Note that Brøndal through this solution also makes it possible to describe relations between cases and verbs. If the relations are seen as projected from the kernel of the relational web, the »r«, and not as emerging from the co-construction of certain morphemes (and this is in fact how Brøndal handles this matter), there may be good reason to break away from the otherwise well-established dogma of the cases equivalating the prepositions. The general layout of Brøndal's theory simply will not allow any other solution.

Brøndal's point is now that the case government exercised by the prepositions is based on an »affinity« between the forms of the relations and the cases. He describes it himself in this way:

*Findes der her en Overvægt af negative Relationer (altsaa asymmetrisk, intransitiv, inconnex..., dvs. Retning, Punkt, Uafhængighed...), saa vil Præpositionen dynamisk sigte mod en Genstand (R): Rectionsformen vil da være af den objective eller transcendente Type (Dr.dR) og den styrede Casus følgelig Accusativ. Findes der omvendt en Overvægt af positive Relationer (altsaa symmetrisk, transitiv, connex..., dvs. Tosidethed, Linje, Sammenhæng...), vil Præpositionen statisk dvæle ved et Forhold (r): Rec-*

tionsformen vil da være af den subjective eller immanente Type (Dr:dR), og den styrede Casus vil i Overensstemmelse hermed ikke være Accusativ, men een af andre mulige, i første Række Instrumentalis (om Genstand der indgaar i en Ramme, i et Milieu), altsaa ty. 'Dativ', lat. 'Ablativ', slav. 'Instrumentalis'(...)

*'If there is an overweight of negative Relations (i.e. asymmetric, intransitive, inconnex... i.e. direction, point, independence...), then the preposition will aim dynamically towards an object (R): the form of the rection will thus be of the objective or transcendent type (Dr:dR) and the case governed accordingly accusative. If there is, on the other hand, an overweight of positive relations (thus, symmetric, transitive, connex, i.e. twosidedness, line, connexity...), the preposition will statically repose on a relation (r): the form of the rection will then be of the subjective or immanent type (Dr:dR), and the case governed will accordingly not be accusative, but one of the other possible ones, in first line instrumentalis (of an object contained in a frame, a sphere), thus Germ. 'dative', lat. 'ablative', slavonic 'instrumentalis'(...).'*

(Brøndal 1940 p. 81f, cf. also Brøndal 1940 p. 79).

But the road towards this goal is paved with odd turns and twists. First of all, it attracts the suspicion of the aroused reader that no details are mentioned as to the general layout of the case theory. Only three cases are given their figures in terms of generic concepts and these are accusative (rR), nominative (Dd) and vocative (DrdR).<sup>7</sup> The description given to the two latter ones is quite trivial, and in addition to this, it is quite superfluous, since they play no role at all in the question of prepositional government. Those cases that really contribute to the question of prepositional government are mentioned<sup>8</sup> but they are strangely enough not given a code of generic concepts. Here it is interesting to note that Brøndal, in one of his notes at RL, actually did work out a sketch of a case theory, covering a total of 7 possible cases. The additional («heterogeneous») cases are: Dative (dR), Locative (Dr), Ablative (DR), Genitive (rd).

It is easy to see that such a list is equivalent to the traditional conception of the Latin system (if we allow the inclusion of a locative which has no forms of its own, but nevertheless can be interpreted behind certain syncretistic forms, cp. Hyllested & Østergaard 1974 §§ 149 & 179). In relation to *Præpositionernes Theori* it is interesting to note that »Instrumentalis« does *not* occur in the outline, whereas this (obviously more or less semantic) case plays the main role in the plan of the rection system. It seems likely that it has taken the place of ablative, which is here noted »DR«, i.e. object (R) in a frame, a milieu (D). It is very questionable why he did not publish his analysis of the cases: maybe its form did not satisfy him for further analytical purposes.

<sup>7</sup> Brøndal 1940 p. 77.

<sup>8</sup> On top of page 78 in Brøndal 1940.

The next complication is the choice of German prepositions as an object for the demonstration. Brøndal claims that the system consists of 27 prepositions, governing accusative and/or dative. Most genitive prepositions are discarded rightaway, whereas some odd ones are kept on the list. »Ob« and »sonder« are the most obviously strange ones of these, both being out of use already well before Brøndal's time. Brøndal was aware of these facts, but nevertheless insisted on their inclusion with the argument that they were necessary correlations to other positions in the system.<sup>9</sup> Any well-developed textbook of German grammar contains almost as many (or maybe even more!) prepositions with genitive as with any other case altogether:<sup>10</sup> but all wise grammarians realize that the vast quantities of genitive prepositions are only reached by admitting several words into the lists that are really adverbs or nouns. The list of prepositions taking dative suffers from the same problem, that a dative may depend on other word classes, and even on other types of particles (like »entgegen«, »gegenüber«, »gemäß«: all of them rather post-thal prepositions, cf. Peter Jørgensen 1977 II p. 100f.).

It is obvious how the lists are to be tested. Brøndal wants to eliminate any phrase and any composite word along with words belonging to other word classes.<sup>11</sup> This – obviously sound – principle leads to a strong reduction among the candidates for the class, but one wonders whether the lists he ends up with contain actually the right ones. Some genitive »prepositions« like »wegen«, »während« and »statt«<sup>12</sup> still keep a suspiciously prepositional ring, whereas the inclusion of obsolete prepositions like »nebst«, »ob« and »sonder« looks suspicious.

The most strange fact about the list is the claim that »ab« takes accusative only. We have not been able to find any support for this claim whatsoever. Since Middle High German, dative has been the only possibility with »ab«<sup>13</sup> and in spite of the fact that this preposition may today be found with accusative as well (and – in fact – also with nominative!)<sup>14</sup> there is nothing to justify a parallel with the situation of »ohne«, which according to Brøndal took dative previously (another doubtful claim: its etymological sources in Middle High German have accusative, as far as can be seen in our sources).

9 Brøndal 1940 p. 48. There is a flavour of vicious circle in this argument, but on the other hand, there is no real inconsistency with Brøndal's own method as it is described in the beginning of the book (Brøndal 1940 p. 55).

10 Curme 1917 p. 377 (one of Brøndal's sources) contains 111 against 59 others, whereas Peter Jørgensen 1977 limits himself to 73 against 45 others.

11 Brøndal 1940 p. 12-14.

12 »Wegen« and »statt« are also postpositions. In modern Austrian usage, »wegen« is only a preposition with Dative. Odd occurrences of dative with »statt« (Helbig/Buscha 1981 p. 367) need not bother linguistic theory.

13 Paul 1908 p. 124, Paul, Moser & Schröbler 1969 p. 299.

14 Peter Jørgensen 1977 II p. 101.

But undoubtedly, this spoils the symmetry of the system. The number 27 cannot be construed as  $9 + 9 + 9$  anymore, and the symmetry in the rection system is also lost. We may therefore conclude that there is no obvious empirical reason for Brøndal's development of the theory. We may also conclude that the main idea behind the method of empirical verification of Brøndal 1940 is very loose.

But why did Brøndal enter this nest of complications in the first place? Obviously, the apparent empirical order with almost symmetrically organized groups attracted his predilection for symmetry, whereas systems like the Latin system (mainly accusative, a few ablative, only three taking both cases) looked less tempting. If rection depends on the form of the relations (negative or positive prevailing), Latin is from the very beginning impossible to treat, because of the evident asymmetry between the groups. And the groups cannot be too asymmetrical: otherwise, the whole thesis would be corrupted. It must be remembered that because of the systematic organization, there must be an equal number of positive and negative relations. Furthermore the thesis obviously had to be demonstrated in a language with both true prepositions and true cases, thereby eliminating the majority of modern European languages and leaving only Slavic languages, Icelandic and German. In this respect, German may have looked like the lesser evil, but nevertheless even this language was tricky enough.

We may therefore conclude from this investigation that Brøndal's construction of his own theory is insufficient from an empirical point of view (to say nothing about the theoretical problems). Now, this is nothing new. Brøndal's syntactical theory does admittedly not work too well in actual syntactic investigation – and for exactly the same reason. The theory is over-burdened with claims as to the empirical consequences of the conceptual construction – claims that obviously cannot be met. One might even be tempted to talk about a certain degree of naivety in Brøndal as far as these matters are concerned, since he obviously never worried about the way things worked, until somebody made him aware of the fact that the empirical facts protested against their inclusion in the theory. In the Royal Library of Copenhagen we find page after page scribbled in his last year, where he desperately tries to find new solutions to the problems raised by Paul Diderichsen in an attempt to make syntax work better. Probably, Diderichsen found the better solution to the question how to use Brøndal, when he drew freely upon him as a source of inspiration. This is most evident in Diderichsen's semantic description of the first open space in a Danish sentence – a description which he could never have achieved without Brøndal's concept capital D. In a similar way, several semantic/pragmatic points in Diderichsen's syntax seem to derive ultimately from Brøndalian inspiration, like the description of the sentence adverbials.

This may be the best conclusion we could draw from the problems raised by Brøndal's doctrines on the types of relation and their forms. Especially the doctrines on form have proved a valid source of inspiration. Probably, similar

use can be made of the types of relation. For once, Brøndal himself provided an extraordinarily strong and suggestive semantic description through his own concepts in the famous »Omnis et Totus«. This paper uses the numerative relations to describe the semantic field of quantification, and manages to do so in a convincing and, in fact, also useful way. Thus, we may hope that also this part of Brøndal's work might prove fruitful, even when we have to criticize his major attempt at a test run using it.

### 3. Conclusion

The crux in Brøndal's thinking is that while the elements of his philosophy of language look tempting and seem fruitful as a basis for investigation, the total relation between the elements seems to be of such a kind that one can only imagine with difficulty how the system would work. The choice – which may be a common problem to any kind of structuralism – is this: the system must possess an inner ratio, or else it is just an »agglomeration«, as Brøndal himself called it. But if the language itself seems to behave like an agglomeration, the system will find no empirical support and hence have no predictive value. The whole question of the relation between empiricity and system seems to be at stake: of course, temporary solutions may be to loosen the demands for symmetry and allow the system to »generate« positions that are not filled by empirical material (or maybe only by material with a spurious representation, like »sonder« and »ob«, cf. above). On the other hand this approach may cause the whole idea of systems as such to be lost, since any neatly ordered aggregation of concepts may be claimed to be the system relevant to this linguistic problem: if there is no well-defined connection between the positions of the system and the empirical facts, there is no way to verify the system, except through its internal contiguity, and hence anything may be claimed.

Brøndal himself was aware of this problem. He quotes Kierkegaard's remark that a logical system is possible, but a system of the existence is not (Brøndal 1940 p. 87), and he also refuses to be responsible in cases of smaller aberrations. However, no rational person would call a piece of downright wrong information a slight aberration, and Brøndal's flexibility certainly does not allow for accidents like the incorrect rection of »ab«.

No doubt Brøndal's reflexions on language bring us to the very methodological limit of any linguistic science. So much in Brøndal's work remains sound and well-considered, and at the same time spans a wide field of linguistic investigations. The fact that this interesting theory works so badly, as soon as empiricity is taken into consideration, might cause despair among linguists interested in theory and force them back into a non-theoretical point-of-view. On the other hand this timidity seems unnecessary. In principle, Brøndal's approach remains a valid one: to mention one example, Brøndal's »morpho-semantic« distinction between prepositions and conjunctions is the only tool that can explain the status of Modern Danish conjunctions like »som« and

»end«, often claimed to be drifting towards the prepositions.<sup>15</sup> The problem why Brøndal's theory does not work better »in the field« so to speak should rather inspire new empirical analysis and reconsideration of the theory in the light of the amounts of linguistic experience gathered over the almost 50 years since Brøndal died.<sup>16</sup>

<sup>15</sup> See Jørgensen (forthcoming) with references to the relevant literature.

<sup>16</sup> The authors wish to express their gratitude to ms. Angela Simek, M.A., Vienna, who has taken the burden of revising the language. Of course, the authors are responsible for any error still remaining.

## Bibliography

- Brandt, Per Aage (forthcoming) »La sémantique des classes morphologiques«. In this volume.
- Brøndal, Viggo (1928) *Ordklasserne*. Copenhagen: G.E.C. Gads Forlag.
- (1940) *Præpositionernes Theori = Festskrift udgivet af Københavns Universitet i Anledning af Universitetets Aarsfest*.
  - (1943) *Essais de linguistique générale*. Copenhagen: Ejnar Munksgaard.
  - (1937a) »Définition de la morphologie« in Brøndal (1943).
  - (1937b) »Langage et logique« in Brøndal (1943).
  - (inedits) Notes and sketches at the Royal Library of Copenhagen.
- Curme, G.O. (1917) *A Grammar of the German Language*. New York.
- Helbig/Buscha (1981) *Deutsche Grammatik*. Leipzig: VEB Verlag Enzyklopädie (1st ed. 1972, here quoted from 7. unchanged edition).
- Hyllested, P. & Østergaard, U. (1974) *Latinsk Grammatik*. Copenhagen: Gyldendal <sup>4</sup>1974.
- Jørgensen, H. (1983) »The Aristotelian Maze. A Philosophical Problem in the Justification of FSP Structures« in *Papers from the Seventh Scandinavian Conference of Linguistics = Publications no. 9/1983*. Helsinki: University of Helsinki.
- (to appear) »On Some Mysterious Conjunctions in Danish and their Syntactic Features« [to appear in *Papers on Scandinavian Studies*, Budapest].
- Jørgensen, H. & Frederik Stjernfelt »Substance, Substrat, Structure« in *Langages* 86/1987.
- Jørgensen, Peter (1977) *Tysk Grammatik II* (»Numerus og Kasus«). København: G.E.C. Gads Forlag <sup>6</sup>1977.
- Mey, Jacob (1987) »Dialogus de ente linguistico uno vero bono seu *peri praxeos*«. In *Langages* 86/1987.
- Paul, H. (1908) *Mittelhochdeutsche Grammatik*. Halle a.S.: Max Niemeyer Verlag <sup>7</sup>1908.
- Paul, H., Moser, H. & Schröbler, I. (1969) *Mittelhochdeutsche Grammatik*. Tübingen: Max Niemeyer Verlag <sup>20</sup>1969.

Searle, J. (1969) *Speech Acts*. Cambridge University Press.

Stjernfelt, Frederik *Morfologi og tekstvidenskab. Om formens betydning i katastrofeteori og semiotik*, Prisopgave 1986 University of Aarhus (unpublished).

# La sémantique des classes morphologiques

*Per Aage Brandt*

Dans ce qui suit, nous allons remonter vers un certain nombre de problèmes simples et fondamentaux en linguistique et en sémiotique, pour voir si nous comprendrons mieux l'articulation théorique de ces deux disciplines après avoir examiné et reformulé les apories principales, présidant à leur fondation respective, et réapparaissant à l'autre bout de la chaîne, dans les conflits apparemment insolubles que déclenche toute tentative d'unification théorique sémiolinguistique.

Les problèmes que nous allons évoquer, sans beaucoup de technicité, concernent le *signe*, le *mot* et le *sens*.

Définissons d'abord ces entités. Le *signe* correspond à deux concepts, l'un étant pragmatique et l'autre étant discursif: pragmatiquement, le signe est une entité qui »sert à faire signe« entre deux sujets; la phrase est un signe dans ce sens. Discursivement, le signe est une entité double, faite d'un signifiant et d'un *signifié*, ce dernier étant un élément embrassant un ensemble de représentations mentales, élément constitué comme tel par son rapport indissoluble avec l'élément *signifiant*, ensemble de représentations sensibles, perceptuelles, reliées par la constance d'un certain nombre de traits permettant d'identifier une forme singulière, globale, déployé dans le temps ou l'espace; le mot est un signe dans ce sens, il est même le modèle du signe discursif.

Les deux acceptions ou les deux concepts du signe véhiculent deux conceptions du *sens*: le signe pragmatique fait du sens le contenu d'un jugement portant sur »le monde« (une région du réel), jugement que l'un des sujets assume intentionnellement et que l'autre est supposé d'abord comprendre, ensuite refuser ou assumer à son tour. Un tel signe fait du sens un événement, dans la mesure où la compréhension, le refus et l'assomption par l'autre constituent des changements dans le monde des sujets: après le passage d'un signe pragmatique, ce monde ne peut plus être le même, puisqu'il contient désormais au moins une réaction mentale (une tentative, réussie ou non, pour comprendre le signe; ou l'absence, significative à son tour, d'une telle tentative). En revanche, le signe discursif ne fait pas du sens un tel contenu intentionnel et un tel événement; dans sa perspective, le sens s'identifie simplement au signifié véhiculé par un signifiant; ce sens-signifié peut parfaitement se passer de l'intention d'un sujet, parce qu'il est pour ainsi dire passivement présent, sa présence est due à la contrainte fonctionnelle qui le lie indissolublement au signifiant; sans renvoyer à une intention, il reste lisible, dans la mesure où – c'est du moins l'hypothèse sous-tendant toute *morphologie* analytique – son signe discursif n'existe pas seul, mais s'incrit dans un ensemble de signes articulé par des *dif-*

*férences*. Comme le signe discursif se compose de deux ensembles de représentations, dont l'un est fortement spécifié – celui du signifiant, qui comprend nécessairement des représentations sensibles –, cette différence peut prendre la forme soit d'un *déploiement continu* organisant les ensembles de représentations qu'offrent les signifiés d'un groupe de signes – et alors leurs signifiants doivent répondre par une distribution stable sur le domaine-signifié ainsi déployé, domaine qui se trouvera par cet effet »découpé« en morceaux *discontinus*: dans ce cas, on peut parler d'une organisation en morphologies du contenu, ou de *sémiologies* proprement dites (exemples: les feux de circulation; les systèmes gestuels de la politesse); – soit d'un *déploiement continu* reliant en famille des ensembles de représentations signifiantes, prises sans égard à leur sens; si l'on produit expérimentalement un tel continuum en variant dans le détail un signifiant discursif, on constatera, au niveau des signifiés, trois types de discontinuité: 1) le signifié du signifiant de départ disparaît purement et simplement, et il ne s'agit plus d'un signe; 2) le signifié premier disparaît, et un nouveau signifié surgit qui n'entretient aucun rapport continu avec le premier; 3) le premier signifié reste en place, mais se trouve modifié sémantiquement. Prenons un exemple relevant précisément du domaine des mots: la variation *cheval/chival* fait disparaître le signifié; la variation *cheval/cheville* fait changer de signifié; et la variation *cheval/chevaux* maintient le signifié en le modifiant quant au nombre. Les deux premiers effets ne donnent lieu à l'établissement d'aucune morphologie, mais permettent en revanche à l'analyste d'établir des entités autonomes dans le signifiant, à savoir des figures signifiantes caractérisant l'inventaire figuratif entier d'une sémiotique, par exemple d'une langue naturelle; le dernier effet permet de retrouver, on le voit, un sous-ensemble de sémiologies, celui des *morphologies grammaticales*. Ces morphologies particulières possèdent donc la particularité de manifester le jeu du continu et du discontinu »des deux côtés«, à la fois en partant du signifiant et en partant du signifié. Une sémiotique donnée, par exemple, encore, une langue naturelle, offre en revanche un nombre bien restreint de ces morphologies grammaticales.

En sémiotique, l'opposition philosophiquement intéressante entre le signe pragmatique, intentionnel, et le signe discursif, non-intentionnel, a été exploitée énergiquement par l'étude critique des sémiologies non-grammaticales repérables dans une »culture« donnée (sous forme d'un ensemble localement stable de discours), parce que ces morphologies du contenu semblaient pouvoir expliquer le caractère à la fois systématique et »inconscient« des manifestations culturelles. La psycho-sémiotique s'appliquait de la même manière à décrypter des morphologies symptomatiques au niveau des individus, inscrits malgré eux dans des sémiologies dont l'imaginaire les échapperait entièrement, étant de l'ordre du sens non-intentionnel; une réinterprétation de l'inconscient freudien a été proposée par J. Lacan dans ce cadre conceptuel. La valeur scientifique de ces études est évidemment fort discutable et toujours problématique; on ne peut pas écarter catégoriquement la possibilité d'une

telle approche du sens, cependant, et certains résultats semblent même s'imposer, grâce au fait, notamment, que certains contenus sémiologiques se manifestent en plus sous forme de sens intentionnel (un contenu restant sémiologique peut devenir intentionnel dans un autre contexte: l'imaginaire sémiologique du névrosé peut devenir intentionnel dans un délire psychotique observé chez un même individu; un contenu sémiologique restant tel dans un discours »idéologique« peut émerger sous forme intentionnelle dans un discours politique ou philosophique relevant du même groupe social, etc.).

Mais historiquement, on constate que l'étude des sémiologies non-grammaticales, ne contribuant ni à la détermination des morphologies grammaticales, ni à celle des inventaires figuratifs autonomes définissant le »plan de l'expression« des langues, a été largement écartée par la *linguistique* moderne, alors qu'elle est devenue, d'autre part, l'image de marque de la *sémiotique* culturelle en général. Ainsi, une distribution des tâches, théoriquement fâcheuse, s'est imposée. La linguistique s'est réservé comme objet d'étude les morphologies fortes (grammaticales), et la sémiotique s'est occupée des morphologies faibles (sémiologiques et sans empirie forte au niveau des signifiants).

Certains linguistes, dont Viggo Brøndal, ont néanmoins senti l'unité de la problématique que nous venons d'esquisser; ils ont suivi avec suffisamment d'intérêt le débat ethnologique – autour d'un M. Mauss et d'un Lévi-Strauss, particulièrement – pour croire devoir maintenir la respectabilité des morphologies faibles, beaucoup plus proches du sens intentionnel que les morphologies fortes, plus directement liées à la vie des langues dans le langage pratiqué qui fait vivre les ethnies. Ils ont revendiqué l'idée, à vrai dire difficile à éviter à long terme, que même le sens discursif le plus fortement grammaticalisé doit en dernière instance se comprendre par rapport au sens vécu dans le faire-signer du signe, dans la communication et la connaissance qui relie ou séparent les humains. Si la glossématique de Louis Hjelmslev représente, sous sa forme la plus radicale, la tentative pour isoler conceptuellement le signe discursif, et par conséquent, pour privilégier exclusivement la figurativité signifiante et les morphologies grammaticales, dans l'étude scientifique du langage, on peut dire que la linguistique générale visée par Brøndal s'efforçait de tracer le signe discursif jusque dans son ancrage intentionnel, pragmatique et cognitif; et que c'est précisément cet horizon plus ample, sans être moins »structural«, qui lui a permis de s'aventurer dans les zones plus opaques des morphologies faibles, non-grammaticales.

En effet, la problématique des classes de mots (des »parties du discours«, pour les Anciens) relève bien du domaine des sémiologies. Une classe de mots ne se prête à la conceptualisation que si on la regarde différenciellement, en la comparant à une autre classe de mots dans la même langue (intuitivement supposée unitaire); or, la variation, constitutive de l'étude différencielle, ne peut s'opérer à partir du signifiant *qu'à l'intérieur d'une même classe* (intuitivement déterminée par sa morphologie grammaticale relativement homo-

gène), alors que la discontinuité règne irréductiblement entre les signifiants caractérisant (intuitivement) deux classes différentes. Etablir des classes de mots veut dire effectivement montrer que *les mots* s'inscrivent dans des ensembles génériques *classifiables*, et non seulement distincts: analysables selon une *ratio* permettant de comprendre leur pluralité en les intégrant dans une morphologie de contenu, donc une sémiologie proprement dite. Puisqu'il est impossible de rendre compte de la pluralité des morphologies grammaticales par une méta-morphologie grammaticale (disposant d'un paradigme des paradigmes de l'expression), on a simplement le choix entre l'attitude agnostique se résignant à déclarer cette pluralité strictement inintelligible, et l'attitude sémiologique s'avancant dans le domaine des variations opérées à partir du signifié.

Mais si la pluralité des morphologies grammaticales est inintelligible, on doit renoncer à l'idée d'un «système de la langue» en général; au lieu de constituer un système, une langue serait à décrire comme une liste ouverte de classes de mots (ou d'ensembles morphologiques) rapportées aux classes syntaxiques, qui, elles, forment un ensemble fermé, susceptible d'une description exhaustive grâce à la pauvreté et la redondance des fonctions syntaxiques définissant la phrase et les propositions. C'est effectivement la solution *ad hoc* qu'adopte la grammaire scolaire; celle-ci reste parfaitement possible, alors que le projet d'une linguistique générale perdrait tout fondement.

Brøndal a bien senti l'urgence de la tâche: la disproportion entre les classes syntaxiques, susceptibles d'une définition fonctionnelle suffisante, et les classes morphologiques, d'une part irréductibles au système des premières et d'autre part non-systématisables sauf à partir d'un point de vue »interne«, *logique*, dit-il, et nous dirons *sémantique*, appelle une réflexion théorique et analytique, si l'on veut que la linguistique existe.

Ce point de vue sémantique devra rendre possible une classification des classes de mots. Comme il doit d'autre part se détacher de l'empirie syntaxique et de sa batterie de termes et de concepts syntaxiques, il est obligé de chercher son appui dans une *sémiotique de la phénoménologie humaine*; Brøndal interroge sur ce point la tradition aristotélicienne et conclut à l'existence – dans le sens intentionnel sous-jacent au sens discursif – d'un ensemble universel d'organiseurs génériques ou de catégories, qui semblent lui offrir le principe de variation cherché. C'est le système RrDd, défini dans *Les Parties du Discours* (1928/1948), système que nous allons commenter, avant de le confronter à certaines recherches actuelles.

Il s'agit de quatre catégories classiques: la substance (r), la relation (R), la quantité (D) et la qualité (d). Comme l'indique déjà les sigles, ces catégories se distribuent en deux dimensions, la »relationnalité« (R, r) et la »descriptivité« (D, d). L'intuition qui guide cette analyse universalisante consiste simplement à fixer l'attention sur le fait que le sens intentionnel produit deux sortes de jugements, dirions-nous, le jugement »relationnel« et le jugement »descriptif«:

- (1) Mon frère achète une maison  
 (2) Cet homme est un énergumène

Tout le problème se réduirait ainsi à savoir comment on *schématise* le jeu des catégories responsables de ces formes mentales dans un cadre homogène, dans un continu conceptuel permettant la variation et la différenciation morphologique. Autrement dit, on pourrait sans difficulté procéder à une analyse triviale:

- (1') acheter (mon frère, une maison)  
           r ( R , R )  
 (2') être un énergumène (cet homme)  
           d ( D )

Encore faut-il essayer de comprendre ce qui relie les opérations relationnelles et les opérations descriptives. Brøndal semble supposer un rapport assez fortement contraint, puisqu'il réagirait à une telle analyse préalable en précisant que (1) serait plutôt:

- (1'') rd (Rd, Rd) – verbe, nom commun, nom commun;  
 et (2): (2'') rd Rd (Rd) – verbe, prédicat nominal, nom commun;

Tout exemple de cet ordre (phrastique) est au fond inadéquat, parce qu'il tend à confondre la phrase et le jugement. Mais malgré cette difficulté de principe, il montre que les deux types d'opérations s'entrelacent, et que cet entrelacs permet justement aux classes de mots d'offrir leurs opérations mentales comme autant de services à la construction syntaxique, en fait impensable sans les mots.

On pourrait réécrire les 15 classes prévues par Brøndal en les distribuant sur un certain nombre de »familles«, chacune marquée par un »style« particulier:

#### I La famille r:

- r prépositions  
 rd verbes en général  
 rdR verbes de relation  
 rdD verbes situationnels  
 rD conjonctions

Il s'agit toujours ici d'une dominante relationnelle, intuitivement prégnante. La modification introduit des effets opérationnels relevant de la descriptivité.

II La famille *R*:

- R noms propres
- Rd noms communs et adjectifs
- RdD noms situationnels
- Rr possessifs
- RrD substantifs possessifs

On regroupe ici les »substances«, descriptivisées ou relativisées.

III La famille *D*:

- D numéraux
- Dd réfléchis
- DR pronoms en général

Plus pauvre, cette famille comprend les »quantités« dont il y a description; les éléments autonomes, pronominaux, se trouvent »substantialisés«, alors que les réfléchis comportent leur propre description inhérente.

IV La famille *d*:

- d adverbes

Un seul membre reste pertinent comme incarnation de la »qualité« pure.

V La famille *rRDd*:

- rRDd interjections

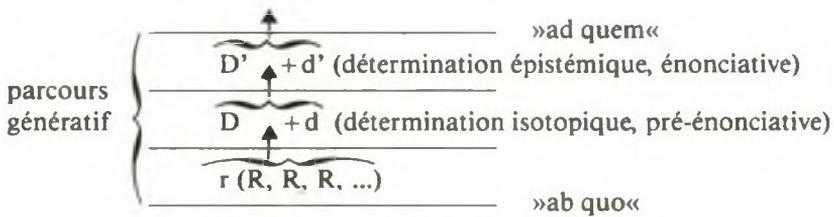
Ces derniers phénomènes sont mentalement »holophrastiques« et constituent des *clusters* opérationnels.

La classification brøndalienne n'a jamais été utilisée en linguistique; elle semble ni exhaustive, ni suffisamment fine, ni même intelligible dans son état originaire. Notre regoupement montre pourtant qu'elle mérite une réinterprétation. En effet, ses deux principes opérationnels se prêtent à une lecture sémiotique non triviale.

Dans la théorie du *parcours génératif* (Greimas, Courtés, 1979), on suppose que le sens manifestable se structure au cours d'un trajet stratifié; la première de ces strates comprend une structuration profonde, qui est aujourd'hui considérée comme une organisation actantielle, intégrant des *actants* abstraits dans des *scénarios*. Sur une strate subséquente, ces scénarios et leurs actants seront sémantisés selon un principe localiste: les propriétés ou les »qualités« seront appliquées aux scénarios et aux actants par une force modale dont on rend compte en représentant ces propriétés, ou *sèmes*, comme des *lieux* par lesquels passent les entités à sémantiser.

Il semble légitime d'interpréter les actants comme des »substances« R, et les scénarios qui les intègrent comme des »relations« ou »relateurs« r. D'autre

part, la strate discursive de la sémantisation introduit ce que nous avons appelé des actants discursifs (scénarios et actants primaires) correspondant aux »quantités« D, c'est-à-dire les produits de la première structuration actantielle, pris globalement ou par fragments recomposés prédicativement, en vue de la structuration ou la construction des *isotopies* qualitatives (d). On sait que la construction d'une isotopie est inséparable de l'adjonction d'un nouvel actant-spéctateur, responsable de l'effet de point de vue qui accompagne l'élaboration imaginaire des espaces et des temps consistants. La dimension D - d est bien »subjective«, comme le suggérait Brøndal, puisqu'elle introduit ce spéctateur, préfiguration de l'énonciataire. Dans une phase de complexification ultérieure, la structuration prédicative est répétée, en prenant les scénarios discursifs et descriptifs comme actants discursifs et en leur appliquant une dernière »qualification« prédicative manifestée par la modalisation épistémique, qui est post-isotopique et qui correspond à l'adverbialisation modale (les *certainement*, les *peut-être*, les négations), solidaire de l'adjonction d'un actant énonciateur. Ce n'est qu'après un tel cycle stratifié que le sens construit se prête à la »mise en phrases« ou à la manifestation non-verbale. Considérons le graphe suivant:



Le parcours génératif est généralement considéré comme un processus entièrement *sémantique*, en ce sens que les étapes et leurs opérations caractéristiques sont situées théoriquement au niveau du signifié. Or, on commence à comprendre que la structuration du sens est un processus *sémiologique* au sens indiqué, c'est-à-dire relié à la mémoire humaine par une stratification correspondante d'engrammes cognitifs, qui sont discrétisés par un très grand nombre de morphologies faibles, constituant le »croire« et le »savoir« individuels.

L'idée principale que nous voudrions faire prendre en considération est donc que le parcours constitutif du sens - d'abord intentionnel (par  $r$ ), ensuite discursif (par  $d$ ), et finalement encore intentionnel (par  $d'$ ) - est *jalonné par les mots*: les racines de mots jouent précisément le rôle d'organiseurs cognitifs internes permettant de passer de strate en strate par les »conversions«. Les *verboïdes* (famille  $r$ ) permettent la synthétisation en rejoignant les *nominoïdes* (famille  $D$ ) - décrits par Brøndal comme des »cadres« récepteurs de qualités - dans la structuration discursive.

La *ratio* de la classification cherchée par Brøndal serait ainsi à trouver dans le principe même de la structuration stratifiée du sens. Plutôt qu'une combinatoire de »traits« symbolisés par les lettres-sigles que propose notre linguiste, cette *ratio* constitue une architecture d'opérations intelligibles, dont les recherches actuelles s'appliquent à montrer la nature topologique (scénarielle, localiste, cf. W. Wildgen, *Archetypensemantik*, 1985, et nos propres recherches en ce sens, *La charpente modale du sens*, 1989, à paraître).

A cet égard, il faut ajouter que les analyses actuelles mettent en perspective une particularité à peine pressentie par Brøndal; en effet, il est remarquable que les classes incarnant le plus sensiblement les catégories opérationnelles *r* et *D* sont aussi les classes les plus pauvres et les plus stables comme inventaires: la classe des conjonctions, qui réunit *r* et *D* dans sa détermination, en fournit un exemple frappant, puisqu'elle contient très peu de mots, qui sont hyperfréquents, et qui traversent l'histoire d'une langue en subissant très peu de modifications, notamment comme système morphologique. Les conjonctions, les prépositions, les quantificateurs, les déictiques, les articles, les pronoms en général, les verbes auxiliaires, copulatifs, modaux, aspectuels (*commencer, finir*), et quelques autres, sont des *classes fermées*, alors que les substantifs, les adjectifs, les adverbes en général, les verbes de mouvement, d'échange, de genèse (type: *construire*), de connaissance (type: *comprendre*), et quelques autres, sont des *classes ouvertes* – manifestant un nombre très important et toujours modifiable de membres, qui sont beaucoup moins fréquents et beaucoup moins stables. La définition d'une langue naturelle, ainsi que son apprentissage, met nécessairement en cause ses classes fermées, responsables en grande partie de sa grammaire, tandis que les classes ouvertes relèvent du simple vocabulaire. Il existe une autre raison de s'intéresser vivement à ce phénomène. Le linguiste américain Leonard Talmy écrit:

«...This [broader view of semantics] is characterized by the idea that language uses certain fundamental notional categories to structure and organize meaning. Such fundamentals are most directly evident across languages in the semantic categories expressed by *closed-class forms* – or, broadly speaking, by *grammar* – such as inflections and particles, as well as grammatical categories, relations, and constructions [...]. Many of these same notional categories play a prominent role as well in structuring lexicalisation patterns for open-class lexical items [...]. To illustrate, many languages have noun inflections that indicate the *number* of the noun's referent, but they never have inflections that indicate this referent's *color*. From similar observations, we can form two lists, one with notional categories like 'color' that never appear in languages' closed-class forms, and the other with those that regularly do so and thus play a *basic conceptual structuring role*. In addition to number, this list will contain such generally recognized categories as aspect, mood, and evidentiality. [...] Beyond this [i.e. establishing force dynamics as a further member of this list of fundamental seman-

tic categories], as cognitive scientist as well as linguist I adress the issue of how the semantic structuring evident within language relates to conceptual organization in other cognitive systems, such as the perceptual modalities and reasoning.»

(«Force Dynamics in Language and Thought», 1985; les premières et les dernières italiennes sont les nôtres).

Ces classes fermées constituent un ensemble mixte, embrassant à la fois des morphologies grammaticales, fortes, et des morphologies lexicales, faibles; ce qui les unit est d'une part un comportement empiriquement facile à constater, et d'autre part ce «rôle élémentaire de structuration conceptuelle» qui leur confère un style sémantique tout à fait particulier: ce sont probablement des opérateurs cognitifs manifestant des opérations mentales universelles (mais diversement manifestées) indispensables au fonctionnement du langage dans la connaissance et dans la communication. Dans l'article mentionné, Talmy analyse les topologies sous-jacentes aux expressions de causalité; nous avons montré, par ailleurs, que les mêmes topologies dynamiques organisent les modalités et les valeurs aspectuelles élémentaires.

Dans l'état actuel des connaissances et des discussions, on propose deux sources de ces formes cognitives élémentaires: soit la perception de phénomènes prégnants relevant du monde macrophysique (forces, résistances, barrières, etc.), soit celle des formes prégnantes de la vie sociale (promesses, menaces, pressions, etc.); Brøndal, qui effectue pratiquement une analyse de la classe fermée des quantificateurs dans son article *Omnis et totus*, semble opter pour la dernière solution. Mais que la source soit «concrète» (physique) ou «abstraite» (sociale), les opérations en question – telles les affectations conditionnelles, causales, modales etc. permettant de réunir plusieurs actants dans un même scénario – ne sont en effet en eux-mêmes ni concrètes, ni abstraites, elles sont invariablement ce qu'elles sont, et interviennent dans n'importe quel contexte: un *et* ou un *mais*, un pluriel, un *parce que* ou un *peut-être*, n'ont rien de l'abstraction de 'liberté', par exemple, ni de la «concrétion» de 'fromage'. Ce sont des entités opérationnelles d'un tout autre ordre, et si l'on veut un terme pour désigner cette originalité sémantique, nous proposerons – à côté de concret et d'abstrait – celui de *schématique* (qui a l'avantage de rappeler la fonction schématisante des catégories chez Kant).

On s'étonne de voir que la littérature consacrée au problème du mot, presque entièrement négligé par les grandes traditions de la linguistique moderne, et particulièrement par les générativistes, comme le note vigoureusement M. Pergnier (*Le mot*, 1986), n'a jusqu'à la date rien eu à dire sur les morphologies du sens schématique (soit, sur les classes fermées et leur sémantique spécifique). Ni chez J. Kramsky (*The Word as a Linguistic Unit*, 1969), ni chez le générativiste P.H. Matthews (*Morphology*, 1974), ni chez M. Aronoff (*Word Formation in Generative Grammar*, 1976), ni chez le même Pergnier d'ailleurs, on ne trouve la moindre trace de cette problématique sémantique. Les

raisons de cette lacune sont sans doute méthodologiques; on résiste à la tentation sémantique comme à une rêverie purement spéculative. Les nouvelles raisons que l'on pourrait avoir de commencer à étudier le phénomène du sens schématique serait, en revanche, que les nouvelles topologies qualitatives, développées en sémiotique et en théorie des catastrophes (Wildgen, Petitot, après Thom), permettent une modélisation cohérente de la schématisation scénarielle, grâce à une mathématisation de sa phénoménologie qui ouvre le chemin vers la simulation artificielle, informatique, et qui pourrait bien, un jour, faire de la sémio-linguistique post-brøndalienne une science expérimentale.

Si on commence aujourd'hui à relever le défi lancé par Saussure:

»Il faudrait chercher sur quoi se fonde la division en mots. Car le mot, malgré la difficulté qu'on a à le définir, est une unité qui s'impose à l'esprit, quelque chose de central dans le mécanisme de la langue« (cit. Pergnier) – il faudra probablement, pourtant, atténuer quelque peu la revendication structuraliste-organiciste qui était encore celle de Brøndal:

»... une langue quelconque est constituée par des ensembles où tout se tient...«.

(»Structure et variabilité des systèmes morphologiques«, in *Essais de Linguistique générale*).

Même à l'intérieur d'une classe donnée, les morphologies se recoupent et se croisent, se redoublent et semblent refaire les mêmes opérations avec plus ou moins de précision. On supporterait cependant le renoncement à la vision organique, sans doute trop exigeante pour être réaliste face aux langues naturelles – *dont on n'a pas pu produire, jusqu'à maintenant, une seule analyse théoriquement consistante déployant une telle structure immanente, unitaire, où »tout se tient«* – en faveur d'une vision plus modeste, modulaire, si l'on disposait de quelques arguments justifiant l'espoir d'aboutir à autre chose qu'à un poudre insensé de classifications borgésiennes. Nous avons tenté de montrer que le projet morphologique de Brøndal contient en germe une intuition et une orientation théorique qui visent précisément ce que Talmy et d'autres développent actuellement, et qui nous donnent ces arguments. Les morphologies schématiques, intrinsèquement pauvres, peu nombreuses, hyper-actives, stables, cognitivement opérationnelles, semblent nous mettre sur la voie d'une compréhension réelle de ce que c'est qu'une langue naturelle, et de ce sur quoi elle se greffe dans nos têtes. S'il est justifié en effet de parler de greffe, pour désigner l'implantation du langage (les langues qui arrivent, par couches successives à partir de la langue maternelle, chez un sujet moderne) dans le terrain qui est déjà celui de la structuration du sens, et qui n'est plus totalement inconnu, on pourra désormais ajouter qu'elle est donc précisément le fait *des mots*. Voilà pourquoi la sémantique des classes morphologiques ne peut que nous intéresser au plus haut point: il s'agit du *missing link* entre linguistique et sémiotique.

TCLC Vol. XXII  
Copenhagen 1989













## Travaux du Cercle linguistique de Copenhague.

Publiés par le Cercle Linguistique de Copenhague.  
Distribués par les Editions C.A. Reitzel,  
Copenhague, Danemark.

- Vol. V.** Recherches structurales 1949. Interventions dans le débat glossématique (1949). 2nd ed. 1970. 307 p.
- Vol. X,1.** *H.J. Uldall*: Outline of Glossematics. Part I: General Theory (1957). 2nd ed. 1967. 92 p.
- Vol. XI.** La structure classique de la civilisation occidentale moderne: Linguistique. (= Acta congressus Madvigiani vol. V). 1957. 235 p.
- Vol. XII.** *Louis Hjelmslev*: Essais linguistiques (1959). 2nd ed. 1970. 275 p.
- Vol. XIII.** *Jacob Louis Mey*: La catégorie du nombre en finnois moderne. 1960. 149 p.
- Vol. XIV.** *Louis Hjelmslev*: Essais linguistiques II. 1973. 278 p.
- Vol. XV.** *Louis Hjelmslev*: Sprogsystem og sprogforandring. 1972. 159 p.
- Vol. XVI.** *Louis Hjelmslev*: Résumé of a Theory of Language. Edited and translated with an introduction by Francis J. Whitfield. 1975. 280 p.
- Vol. XVII.** *Peter Harder & Christian Kock*: The Theory of Presupposition Failure. 1976. 72 p.
- Vol. XVIII.** *Jens Elmegård Rasmussen*: Anaptyxis, Geminatio, and Syncope in Eskimo. 1979. 152 p.
- Vol. XIX.** *Una Canger*: Five studies Inspired by Nahuatl Verbs in *-oa*. 1980. 256 p.
- Vol. XX.** Typology and Genetics of Language. Proceedings of the Rask-Hjelmslev Symposium, held at the University of Copenhagen 3rd - 5th September, 1980.
- Vol. XXI.** *Knut Bergsland & Jørgen Rischel (eds.)*: Pioneers of Eskimo Grammar - Hans Egede's and Albert Top's early manuscript on Greenlandic. 1986.
- Vol. XXII.** *P.Aa. Brandt (réd)*: Linguistique et Sémiotique : Actualité de Viggo Brøndal. 1989. 146 p.